

Me penchant curieusement sur son épaule, je regardai. — Page 275, col. 1.





LES

MÉMOIRES D'UN ANGE

PAR EMMANUEL GONZALÈS.

LE SECRÉTAIRE INTIME.

— Mon pauvre Gabriel, je vais donc te laisser à la merci de cette mer pleine d'écueils et d'orages qu'on appelle le monde, et dont je voulais te sauver en te gardant toujours sur mon sein, en te faisant humble et petit, en t'enfouissant comme un trésor précieux dans ce village ignoré. Hélas! la destinée a été plus forte que moi. C'est en vain que j'ai voulu creuser un souterrain pour y emprisonner ou plutôt y cacher notre vie à tous les regards. Quand l'aiglon a une seule fois entrevu le ciel transparent, il veut s'élancer dans l'espace, et ne baisse pas sa fauve paupière devant l'éclat du soleil. Dois-je te l'avouer, après tout? je suis fière de ta résolution. Une mère est toujours femme, et elle ne peut s'empêcher d'être flattée par le démon de la vanité dans son amour pour son fils. Seulement, il me vient maintenant au cœur une grande crainte. Je t'ai élevé pour la solitude, Gabriel; tu as grandi dans l'ignorance des choses de la vie; tu as vécu dans ton âme, avec la prière et l'amour, mais ton esprit est novice et sauvage comme celui d'un enfant. J'ai fait une grande faute, j'ai commis un crime peut-être; car je devais penser que je ne vivrais pas éternellement, et qu'au jour où le guide de ta jeunesse te manquerait, tu serais comme un hôte étranger au milieu des hommes et qu'ils ne voudraient peut-être plus t'accueillir en frère. Toi, digne de vivre auprès du trône de Dieu, mêlé aux immortelles phalanges du ciel, tu pourrais périr de lassitude et d'humiliation sur le seuil d'un paysan, et maudire alors le nom de ta mère. Gabriel! pardonne-moi. Cette heureuse ignorance, que je rêvais pour ta vie isolée, deviendrait un danger et un vice pour ta vie active. Tu irais, poitrine découverte, comme une dupe héroïque, au-devant des lâchetés et des hypocrisies félonnes du monde, et j'attendrais, moi, qu'on te rapportât blessé sur ton bouclier. Non:

je serais coupable de ne pas t'instruire, de ne pas t'éclairer du peu que je sais sur cette terrible et difficile science de la vie. Je dois redresser ta jeune intelligence éblouie et faussée par des fantasmagories idéales. Dans le monde, tu trouveras plus de ronces hérissées sous tes pas que de fruits d'or se balançant sous tes lèvres. Ici, tu as eu le grand malheur de vivre matériellement avec des paysans sournois et grossiers, et en rêve, avec des demi-dieux, dont les vertus chimériques ont tourné ton enthousiasme en exaltation ridicule et creuse. Il est donc temps de déchirer le fatal rideau qui te cache la vérité, et de montrer le miroir où se reflète la face positive et vraie de la vie humaine. Ce n'est point, du reste, en professeur que je t'ouvrirai les portes de mon cours; je n'entends rien aux démonstrations scolastiques, et l'Évangile a toujours été mon seul code de morale; ce que tu vas lire au bout de ces lignes, c'est tout simplement un secret de famille qui peut te servir en même temps de leçon d'histoire. Seulement ne méprise pas trop, dans la loyauté de ton cœur, les hommes que je vais te faire connaître, quand tu verras germer dans leur âme le levain de cette perfidie haineuse que tu reproches à nos paysans; la trahison se cache mieux sous des formes qui ne devraient appartenir qu'aux archanges de Dieu. Que ce triste récit t'apprenne à marcher toujours droit et franchement dans la ligne du devoir et à ne te jouer jamais de l'amour d'une femme, car c'est là un trop sanglant holocauste pour pouvoir espérer le pardon du ciel. Si ton oreille est toujours ouverte au cri de ta conscience, le bonheur descendra sur toi, et le baume que la religion versera sur tes plaies les guérira toutes, puisqu'elle a pu endormir le remords de mes fautes et me permettre de vivre pour toi.

Cette histoire me paraît déjà bien vieille. Il me semble que la chaîne de fer des années s'est magiquement détendue pendant longtemps, ou que je suis restée engourdie dans un sommeil sans rêves, et je m'étonne de n'être pas, à cette heure, décrépite et ridée, la figure jaunie, le corps brisé et ployé sur un long bâton. C'est que tant de jours ont passé depuis sans que les voiles funéraires de leurs brouillards ou les flots de lumière de leur soleil aient lavé sur mon cœur la tache de la honte; sans que mes prières aient pu détacher de mon front cette inexorable couronne d'épines que le malheur y a plantée! O jours douloureux, consumés dans le travail et les larmes, et que j'ai comptés, minute par minute, aux battements de mon cœur, chacune de vos heures m'a été versée comme une goutte de plomb par la main de Dieu!

Si tu savais, mon Gabriel, comme je tremble et je rougis de te faire le terrible aveu qui frissonne au bout de ma plume. C'est qu'il me faudra baisser désormais les yeux devant toi, mon enfant, et que c'est là un bien épouvantable sacrifice, vois-tu, le plus épouvantable de tous, que de se condamner soi-même au mépris de son enfant. Mais je dois accepter sans peur toutes les humiliations et ne pas arrêter lâchement le bras prêt à laisser tomber sur moi la pierre de l'opprobre. Tu sauras tout, Gabriel, et peut-être auras-tu plus de pitié et de pardon dans l'âme pour ta mère qu'elle n'en a trouvé pour elle-même dans son cœur.

Ton amour pour Juliette te fera mieux comprendre ma faute et mes douleurs. Car, sache-le bien, l'amour a passé dans l'histoire de toutes les femmes. C'est toujours là le crime ou la vertu, l'intrigue ou l'héroïsme de leur vie, le secret de leur pensée, la santé ou la maladie de leur cœur. C'est par l'amour qu'elles sont heureuses et par l'amour qu'elles sont malheureuses. Elles vivent par l'amour comme les fleurs par l'air et le soleil. La femme qui n'aime pas se flétrit au premier ouragan : c'est un être sans sexe qui n'a ni la beauté, ni l'esprit, ni la grâce de la femme. Elle porte un jupon, et voilà tout.

N'est-il donc pas juste, en effet, que les femmes trouvent un refuge dans ce doux tabernacle de l'amour aux heures où les hommes sont enrôlés au profit de la vie active et extérieure, de la vie civile; n'est-il pas naturel que celles dont l'esprit n'est pas discipliné aux calculs de l'ambition et aux frénésies de la politique cherchent une compensation dans les tendres chimères de l'âme. Hélas! quand j'étais jeune fille, on traçait autour des femmes un cercle de fer encore plus étroit qu'aujourd'hui. Esclaves indolentes, vouées au couvent ou aux plaisirs du monde, elles vivaient dans une odieuse ignorance. On cherchait à tarir en elles les sources de l'intelligence divine : la morale du temps défendait de leur apprendre à écrire. L'écriture, cette science perfide qui permettait à une femme de répondre aux billets doux, était proscrite, et la haine de toute science fêtée comme une vertu. A en croire les galants du jour, la moindre tache d'encre eût perdu de réputation les doigts blancs et effilés d'une jolie femme. L'époque allait éclater pourtant où mes sœurs ne s'effraieraient pas de si peu et boiraient stoïquement un verre de sang humain, au pied de l'échafaud de leur père, quittes à s'évanouir après; — une époque où ces femmes si frêles et si blanches se noirciraient les doigts aux cartouches, coucheraient sur la terre glacée, enveloppées dans une capote de soldat, et renouvelleraient, nobles et pâles héroïnes, les miracles des temps anciens. Leurs nerfs devaient bientôt s'aguerrir.

Pour moi, hélas! mon esprit fut sevré de bonne heure; mais l'éducation à la fois libre et puritaine que je reçus ne me sauva pas du gouffre et ne me rendit pas plus heureuse. Que je me suis repentie souvent depuis d'avoir été si orgueilleuse de ma science précoce et d'avoir cru avec une si naïve confiance que l'étude des livres m'avait donné l'expérience de la vie et m'avait préparée contre les embûches de l'esprit du mal. Hélas! mon père avait su faire mûrir des idées dans ma jeune tête, mais il avait oublié l'éducation de mon cœur. Du haut des cieux seulement, ma pauvre mère pouvait veiller sur mon âme et la garantir de toute blessure. Les coquettes hypocrisies des jeunes filles m'étaient inconnues. Ma franchise de sentiment m'interdisait toute défiance à l'égard des autres. Je croyais aux paroles des livres comme aux paroles du cœur, et je ne savais pas soulever le masque des fausses pensées. Mon père m'aimait d'un amour profond, mais sans faiblesse, et que les signes extérieurs trahissaient rarement. Pour moi, il eût donné sa vie : il me sacrifia à son honneur. Sa bonté était froide, et sa vue vous glaçait comme les brumes d'hiver. Des nuages semblaient toujours s'épaissir sur son large front, et quand il marchait, on eût dit que son pied ne devait jamais fouler que les pampres gris de l'automne.

Ma naissance avait emporté dans une tombe le dernier lambeau de son bonheur terrestre, en coûtant la vie à la seule femme qu'il eût aimée, à ma mère. Ce souvenir m'était fatal. Depuis lors, on ne le

vit plus sourire, et souvent, à de folles heures d'angoisse et d'oubli, ses bras repoussaient mes caresses innocentes comme celles d'un meurtrier. Tu le vois, Gabriel, du premier jour où ma tête blonde d'enfant se pencha joyeuse hors du berceau, une horrible fatalité pesa sur mon front. J'étais vouée au malheur! Qu'avais-je fait au ciel pour qu'il me jetât ainsi toute frêle et toute aimante dans les bras d'un de ces hommes rigides et stoïques, taillés en fer dans l'empreinte des médailles antiques, dont le cœur inflexible garde éternellement la ride d'un souvenir, dont l'orgueil probe et austère ne sait point plier, fût-ce devant la hache du bourreau, dont l'oreille est d'acier pour les prières du repentir!

Mon père tirait vanité de son origine plébéienne; sa famille était noble de quatre cents ans de bourgeoisie avérés. Il avait à soutenir le poids d'une vertu de tradition et passée en proverbe. Tous ses aïeux s'étaient légué la considération publique comme un patrimoine sacré et inaliénable. La couronne de chêne semblait inamovible sur leurs fronts. Lourde responsabilité que celle d'un nom ainsi honoré; tâche difficile que celle de ne pas rester au-dessous de si nobles exemples! Je crois voir encore mon père se promener à pas lents dans le grand salon carré de notre maison de l'île Saint-Louis, au milieu de ces beaux meubles d'ébène incrustés d'ivoire et des tapisseries de damas violet. C'est là qu'il vivait au milieu d'une famille de portraits qui semblaient le protéger de leurs conseils et de leurs inspirations et le suivre gravement du regard. Quand j'étais enfant, ces figures si pâles et si sérieuses me faisaient grand'-peur, car je pensais toujours les voir descendre au premier moment de leurs immenses cadres sculptés, et venir m'entourer; alors, je me cachais derrière mon père et je les épiais bravement du coin de l'œil, courage qui servit du moins à graver impitoyablement dans ma mémoire les moindres traits de ces farouches croquemitaines. Et plus tard encore, quand l'enfant fut devenue jeune fille, je n'entrais jamais sans émotion dans cette galerie historique de notre race. C'est que, pour une femme, il y avait quelque chose de mystérieux et de terrible dans ces visages de marbre, sur lesquels ne se glissait la teinte d'aucun sentiment, qui semblaient tous avoir dépouillé l'humanité pour s'idéaliser comme la personnification rigoureuse de la justice. On devinait à la première vue que le droit, le devoir, la loi avaient été toute la croyance, toute la passion, toute la religion de ces hommes; aussi l'héritier de leur sang et de leur pensée aimait-il à s'entourer de leur magique influence, et en contemplant ces vrais héros, éprouvés par la lutte constante du bien et du mal, il sentait qu'il n'était pas seul au monde, qu'un passé glorieux planait sur lui, et que son nom valait une fortune et une noblesse de prince.

Et pourtant, qui lui eût dit cela en face, eût-ce été son meilleur ami, lui eût fait un de ces cruels outrages qui ne se pardonnent pas en ce monde.

Ma mère, fille noble, avait été maudite et déshéritée par ses parents, pour s'être *mésalliée* à mon père, simple bourgeois de Paris. Sa généalogie roturière ne valait donc pas une fortune et une noblesse de prince.

Telle était la plaie toujours saignante au cœur de mon père; le continuel souci de son esprit avait pris racine dans cette mortelle offense. Mais il ne voulut pas laisser son cœur couler en vaines larmes devant les bourreaux qui l'avaient pressuré et meurtri sans pitié sur leurs parchemins jaunis; il voulut que chacune de ses larmes fût sanglante et rejaillît sur un de ses ennemis, que chacun de ses cris de douleur blessât leur orgueil comme un coup d'épée eût déchiré leur poitrine.

Pendant que les prêtres laissaient tomber leurs prières sur le front pâle de ma mère qui venait de mourir, mon père s'agenouilla devant les portraits de ses ancêtres, comme pour implorer leur avis, et se demanda froidement et avec calme si les privilèges de la noblesse étaient réellement justes ou injustes. Dans le secret de son âme, il manda à la barre du tribunal dont il se constituait le juge suprême, toute la grande famille féodale. Après deux heures d'une méditation douloureuse et terrible, pendant laquelle il chercha à écarter de son esprit le voile de l'égoïsme, la question fut résolue en dernier ressort. En son âme et conscience, il avait condamné à mort l'aristocratie. Toute la caste passait par le même jugement, ou peut-être était enveloppée dans la même haine.

Dès lors la fièvre révolutionnaire saisit ce fier cerveau. Il but à la coupe impure de toutes les idées nouvelles, et une fois l'esprit aveuglé par les doctrines démagogiques, il poursuivit inflexiblement, jusqu'au terme le plus rigoureux, la logique de ses opinions. Pour lui, l'homme disparut alors devant l'humanité comme autrefois devant la loi. Il fit abstraction de l'homme au profit du principe; plus tard il devait faire abstraction de Dieu au profit de la morale. Pourtant il n'avait pas mis Dieu à l'index dans mon éducation; car il prétendait que la religion était la morale des femmes et la meilleure sentinelle de leur vertu, puisque le sentiment savait mieux que la logique faire brèche dans leur cœur. Tu vois, par cet exemple et celui du père de ta Juliette, que la tolérance est familière à tous les hommes véritablement honnêtes. Du reste, la glace de son caractère ne se fondait que pour moi en paroles douces et tendres. Quand une maladie me clouait sur un lit de douleur, il veillait nuit et jour à mon chevet, et j'étais sûre, en me réveillant, de rencontrer son regard attaché sur moi avec amour. Alors les traits fermes et durs de son visage semblaient s'amollir et se dilater dans une inquiète expansion, et il était réellement beau ainsi; tu le comprendras facilement, toi qui as vu cette noble figure, dont le magnifique caractère de gravité et de haute dignité accuse la portée d'un esprit supérieur. Que de fois je t'ai fait contempler, dans ce précieux médaillon que la mort seule fera passer de ma poitrine sur la tienne, le regard lumineux et plein de franchise austère auquel mon père soumettait les hommes comme à une pierre de touche infaillible, et ce front large et blanc, terrible arsenal de pensées funestes, et toute cette face de marbre qui paraissait devoir éclater et se briser plutôt que de s'émouvoir dans un sentiment de pitié et de pardon.

Notre maison était une solitude plus murée qu'un couvent, un véritable tombeau dans lequel je me trouvais ensevelie vivante. Quel univers triste et borné on me donnait à parcourir! Ces grandes murailles grises et désolées, qui se baignaient dans un éternel brouillard, ces vastes salles, ces hauts plafonds, ce triste jardin sans verdure, cet horizon sombre et monotone auquel mes regards étaient condamnés, faisaient glisser sans cesse en mon âme de sombres nuages. Je n'étais heureuse que par la précieuse passion que mon père m'eût permise et que la

solitude fortifiait en moi. Il ne craignait pas de détourner les ferveurs de mon âme sur cet amour idéal, Dieu, qui, selon lui, devait me sauver des faiblesses de la terre. A cette tolérance j'ai dû de connaître les ineffables béatitudes de la religion, qui, seule, a pu cicatriser mes remords. Ainsi, telle était ma vie de jeune fille : je priais Dieu, tandis que mon père pensait à briser l'autel. Je veillais avec tendresse sur ma chère famille de fleurs, attendant qu'un rayon de soleil tombât du ciel bleu sur notre carré de jardin, et fit fleurir les feuilles au bout des branches, tandis que mon père se disait qu'il faudrait arroser de sang les terribles semences de la moisson révolutionnaire, et féconder ce terrain civique avec des cadavres pour en faire surgir des enfants purs et dévoués à la démocratie. Chaque jour, ces idées maudites rendaient son visage plus sombre. Il m'embrassait plus rarement encore, et souvent il se prenait à regretter, même devant moi, de ne point avoir un fils, un héritier qui pût porter glorieusement son nom, être le bras exécuteur de ses rêves, une âme qu'il eût initiée à tous les secrets de sa pensée et à qui il eût confié le soin d'achever sa tâche de justice implacable, le jour où il serait tombé de lassitude. Alors, je pleurais, moi, pauvre fille qu'il jetait ainsi à la porte de tous ses vœux, et lui, ayant pitié de mes larmes, les essuyait avec un baiser, et rendait un mélancolique sourire à mes lèvres avec une douce parole. C'était une vie d'inquiète et indécise attente où, sans être malheureuse, j'étais triste, comme si le phare lointain d'un pressentiment m'eût éblouie et fait deviner l'avenir dans les ténèbres de mon cœur. L'heure qui allait décider de la fortune de ma vie approchait.

Chaque matin, j'avais l'habitude de me rendre dans le cabinet de mon père vers dix heures. A cette heure seulement m'était ouverte la porte du sanctuaire. Chaque fois, je surprenais le sévère jurisconsulte accoudé sur ses livres chéris, immobile comme une statue, pétrifié dans ses graves réflexions. Je tombais, ombre légère et riante, au milieu de ce cabinet solennel, dont la grande cheminée de marbre noir portait une colossale pendule en bronze doré, ornée de l'inévitable Thémis, si fort à la mode à cette époque chez tous les gens de robe. L'histoire ancienne avait fait les frais du décor de la tapisserie : là, Brutus condamnait ses fils au supplice des traîtres ; ici, Hippocrate refusait les présents d'Artaxercès ; plus loin, Caton offrait son suicide en sacrifice à la déesse de la liberté, et Sénèque se faisait ouvrir les veines dans son bain. Des hautes fenêtres à petits carreaux tombaient jusqu'à terre des rideaux bruns, qui arrêtaient la lumière du jour au passage et faisaient sommeiller dans un continuel crépuscule tous les héroïques personnages dont je viens de te parler.

Un matin donc, j'entrais gaiement dans le sombre cabinet, et j'allais embrasser mon père, quand je m'arrêtai, toute interdite et toute honteuse, en apercevant, penché sur le bureau de travail, un beau jeune homme qui venait de retourner doucement la tête en m'entendant entrer. Contrairement à la coutume générale, de longs cheveux blonds encadraient gracieusement son visage frais et rose, ses yeux bleus semblaient caresser et sourire trop vaguement, peut-être ; mais ses lèvres minces et pâles semblaient s'aiguiser incessamment pour le sarcasme, cette morsure envenimée de l'orgueil aux abois.

Sous ce premier regard dont il m'enveloppa tout entière, je me sentis singulièrement troublée, et je dirais presque humiliée. Jusqu'alors, je n'avais réellement pas vu d'autre homme que mon père. Je ne saurais compter pour quelque chose les passants de la rue ; c'étaient pour moi des hommes de pierre ou des ombres, car je n'allais à l'église que les yeux baissés et la figure cachée par un long voile. Un compliment, loin de me plaire, m'effrayait ; loin de me faire lever la tête, me faisait hâter ma marche. Plus d'une fois j'avais entendu une douce voix de jeune homme admirer la petitesse chinoise de mon pied, ou deviner, sous ma mantille de soie noire, la souplesse de ma taille ; mais pas une main n'avait effleuré le bout de mon gant. J'étais donc une véritable enfant. Sur ce coup d'œil rapide je devins femme. Je fus subjuguée du moment où, pour la première fois, le hasard m'eut fait regarder cet homme en face. Je restai clouée à ma place. Je ne sais quel étrange rêve agitait mon esprit ; mais il me semblait que cet étranger était mon maître, et qu'il me souriait comme un roi à son esclave. J'étais à la fois heureuse et effrayée, et je sentais des larmes monter à mes paupières. Que te dirai-je, Gabriel ? mon cœur était à lui, et sans le regarder, je le voyais. Ces souvenirs minutieux ont encore pour moi un charme douloureux que je ne saurais définir.

Ce jeune homme était vêtu simplement ; mais, sous son costume bourgeois, perçait une distinction remarquable. Son port de tête démentait la qualité grossière de ses habits. Son frac anglais, d'un noir douteux, était boutonné jusqu'au menton ; mais l'aisance aristocratique de ses mouvements ennoblissait cet extérieur pauvre. Tout autre, avec une pareille friperie sur le corps, eût eu l'air d'un poëte râpé ; lui était beau comme un ange.

Mon embarras le fit d'abord sourire, puis le troubla lui-même. Pour me rendre quelque assurance, il baissa lentement la tête et reprit son travail, comme un inférieur qui n'a pas le droit d'occuper votre attention, et feignit de ne plus prendre garde à moi.

Mon père qui, pendant cette scène muette, était resté debout contre l'angle de la cheminée, sourit, me tendit la main et me baisa au front. En ce moment, un rayon de soleil se glissa entre les rideaux bruns et vint tomber sur nous, éclairant d'une joyeuse auréole le drame de cette chambre silencieuse qui venait de conquérir un nouvel hôte. Mon père se tourna vers le jeune homme et lui dit doucement :

— Ne craignez pas d'être indiscret, monsieur ; à partir d'aujourd'hui, vous êtes un enfant de la maison. Vous allez être au courant de mes affections comme de mes affaires. Mes rêves les plus chers vous seront connus, puisque vous devez tenir la plume sous l'inspiration de ma pensée, comme eût fait mon fils, si j'en avais eu un. Vous voyez, monsieur, mon unique enfant, l'orgueil de ma vie et la joie de cette demeure solitaire. C'est un trésor que je garde tout entier pour moi, le seul ; quant à ma vie, à ma fortune, à mes veilles, tout cela est acquis à la patrie, vous le savez.

Je rougis. Le jeune étranger s'inclina profondément.

— Monsieur va s'asseoir à notre table, continua mon père en me regardant. Le malheur l'a éprouvé sans relâche jusqu'à cette heure ; il faut espérer qu'il obtiendra ici une trêve de ce cruel ennemi. Camille, fais bon accueil à mon jeune secrétaire ; il m'est recommandé par une main bien chère, par mon ami d'enfance, le plus honnête homme que je sache au monde, le chirurgien Delbois, qui guérit maintenant

nant ces pauvres blessés en Amérique. Octave est aimé de lui comme un fils, m'écrit-t-il; cette amitié me le rend déjà cher. Sa jeune imagination égaiera d'ailleurs l'ennui de tes longues soirées et te fera meilleure compagnie que le radotage d'un vieux rêveur comme moi. Vous voyez ma confiance en vous, monsieur, ajouta-t-il. Je mets ma fille sous l'égide de votre honneur. Il faut que pour vous ce soit toujours une sœur.

Le jeune homme s'inclina une seconde fois; moi, je fis de mon côté une révérence bien cérémonieuse et bien gauche. Il sourit. Je devins rouge comme une cerise et me trouvai plus sotte qu'auparavant. Une gêne mystérieuse s'établit entre nous. J'avais peur de regarder le protégé de M. Delbois; si l'on m'en eût demandé la cause, je n'aurais su que répondre; mais le fait est que je tremblais et que je souffrais d'une souffrance bien heureuse. Si mon père eût pu devenir femme en ce moment comme le prophète Tirésias, il eût eu peur de ce glacial accueil. Cet embarras réciproque, à la fois hypocrite et naïf, était le précurseur d'une sympathie profonde. L'homme dont le regard m'avait ainsi troublée ne pouvait plus être à mes yeux ni un frère, ni le secrétaire de mon père; pour moi, il devait être Octave.

La journée fut remplie par le souvenir de cette première entrevue, et je m'endormis, l'esprit bercé par des songes riants. Le lendemain, quand j'entrai chez mon père, je trouvai son jeune secrétaire seul, penché comme la veille sur des papiers épars, d'une main soutenant son front, de l'autre.... j'allais me retirer, quand je crus m'apercevoir qu'il contemplait un portrait. Ce ne pouvait être qu'un portrait de femme. Le démon de la jalousie m'emporta sur son aile, sans doute, car, — je ne sais comment cela se fit, — mais je me trouvai tout à coup près de lui, et me penchant curieusement sur son épaule, je regardai.... c'était mon portrait, mon portrait à moi. Je fus éperdue de joie ou de peur, je l'ignore, mais je mis ma main sur ma poitrine pour étouffer les battements de mon cœur, espérant me retirer comme j'étais entrée, sans bruit, tout doucement. Vain espoir: j'étais prise au piége. Octave se retourna, il ne fit pas un geste pour me retenir, mais il dirigea sur moi ce même regard amoureux et suppliant qu'il attachait sur mon portrait. Nos mains se touchèrent, elles étaient brûlantes, et le frissonnement passionné de ce contact monta jusqu'à mon cœur. Tous deux, nous baissâmes les yeux comme de concert, n'osant nous regarder et tremblants comme la feuille que le vent détache de sa tige. Soudain je pâlis d'une pâleur mortelle, et je sentis que j'allais tomber dans les bras d'Octave, qui se tendaient convulsivement vers moi. Déjà il se levait de son fauteuil; j'eus peur, et faisant un effort terrible pour échapper au danger, je m'enfuis comme une folle. Il m'avait nommée Camille, et moi j'avais entendu le nom d'Octave murmurer et se glisser de mes lèvres contractées, virginal aveu d'amour.

Il n'osa ni m'arrêter ni me suivre. Je revins, la tête perdue, dans ma chambre, et là je pleurai à chaudes larmes, et je m'agenouillai devant mon crucifix pour demander pardon à Dieu, comme si je l'avais offensé. J'aimais et je croyais être aimée.

A partir de ce jour, l'intelligence de nos âmes fit fleurir l'arbre de notre bonheur. Malgré la réserve que je m'imposais, notre passion s'enflammait à chaque geste, à chaque regard, à chacune de ces mille étincelles magnétiques qui sont les étoiles de l'amour. Les moindres paroles s'épanouissaient en tendres allusions et tombaient comme une douce rosée sur notre cœur. La fleur de ma vie ouvrait son calice. Toutes les joies touchantes du premier amour, je les recueillais dans leur chasteté naïve. Sans nous rien dire, nous nous entendions à merveille pour rendre les heures plus douces et plus rapides à mon père, et pour chasser les sombres nuées qui ridaient son front. Notre vie si calme était remplie par tous ces petits incidents, qui deviennent pour les amants de grandes aventures. Les divins enfantillages de la passion occupaient à la fois notre cœur et notre esprit. Les rêves de la nuit doraient l'avenir. J'aurais voulu pouvoir offrir à Octave quelque sacrifice éclatant comme gage de mon amour, et je souhaitais que nous fussions toujours ensemble ainsi. J'étais bien fière d'avoir trouvé mon *prince charmant*, comme les petites persécutées des contes de fées. Je comparais notre vieille maison à ces donjons sans issue, où un enchanteur jaloux retenait captives les belles éplorées, aux longs cheveux d'or, aux dents de nacre, à la taille impalpable, aux yeux de velours. Puis je me disais que les barreaux de fer de mon cachot s'étaient changés en guirlandes de roses et de primevères, et la vieille maison, qui sommeillait autrefois comme le palais de la Belle au bois dormant, me semblait s'être réveillée toute joyeuse, toute éblouissante, toute pleine de mélodie. Je ne la reconnaissais plus, et je m'étonnais d'avoir été si longtemps triste dans ces vastes chambres, où je rêvais maintenant avec tant de bonheur à Octave. Puis, quand le ciel était bien pur, nous descendions au jardin avec mon père, et chaque douce parole que nous lui adressions était pour nous un aveu. La sympathie de nos joies et de nos douleurs, les larmes que nous arrachait la même lecture ou le même événement, le regard que nous jetions à la même étoile solitaire du ciel, tout contribuait à fortifier l'intime communauté de nos âmes. Mais, hélas! l'Eden riant de notre félicité allait bientôt se flétrir et se dépouiller de ses fleurs, et perdre ses parfums. Ce palais enchanté de l'amour devait s'écrouler comme tous les rêves trompeurs de la vie.

Les pioches révolutionnaires s'aiguisaient dans le silence. La traînée de poudre des encyclopédistes avait pris feu. Il ne s'agissait plus d'une faction hostile à un ministre, mais d'une levée de tous les esprits contre les principes éternels de la monarchie. Chaque jour était un siècle, chaque séance de l'assemblée une bataille ou plutôt un procès gagné sur les institutions du passé, aux dépens duquel on flattait l'avenir. Bientôt on devait voir les jacobins destituer Dieu et puis le rétablir en fonctions, supprimer et autoriser tour à tour la religion. Mon père s'était jeté au plus fort de la mêlée. Sa parole était un tocsin de détresse pour le peuple et de mitraille incessante pour l'aristocratie. Octave, dont le caractère paraissait doux et timide, s'effrayait de cette hardiesse frénétique, et me faisait part de ses inquiétudes et de ses regrets. Il me parlait du courage de nos rois, de la splendeur de leur cour, du sang versé pour la France par leur brave noblesse, de l'infâmie qui s'attachait toujours au nom des sujets rebelles, — et comme, en me disant cela, son regard s'animait, que toute sa noble figure rayonnait magnifiquement, je le contemplais sans l'écouter, et

j'admirais sur parole tous ses raisonnements dans la foi naïve et sincère de mon cœur. Il avait autant moins de peine à me convertir à ses principes que ceux de mon père m'avaient toujours épouvantés.

Quand ce dernier revenait aigri et fatigué de l'assemblée, il s'asseyait taciturne au coin du foyer, comme un lion blessé. Nous devinions facilement que la tribune lui avait manqué sous les pieds, et alors Octave cherchait à lutter avec ce gladiateur déjà vaincu. Une seule objection fouettait la verve de mon père. Il oubliait aussitôt son interlocuteur et laissait son esprit chevaucher, la bride sur le col. Octave profitait de ces moments de lassitude pour provoquer les plus complètes révélations sur les plans révolutionnaires.

— Monsieur, lisez les lois, lui dit un jour mon père. Notre jurisprudence est un arsenal diabolique. Vous faites grand bruit des priviléges et franchises des provinces; ce sont, à mes yeux, les anneaux d'airain d'un collier d'esclavage. Chaque loi est une pointe de fer enfoncée dans les chairs du peuple. Le corps de ces lois est un véritable cilice politique, ou plutôt un filet perfide tendu par les araignées du pouvoir et dans lequel la nation se débat en vain. Nous, ses mandataires, nous devons proscrire tout ce passé odieux qui lui mettait le pied sur la gorge et la laissait violer tour à tour par la royauté et par les parlements.

— Pourtant, monsieur, me direz-vous, s'écria Octave, qui a rendu la France noble, glorieuse, immortelle? qui lui a fait conquérir, au prix de ses veilles et de son sang, l'unité, cet inestimable diamant de la couronne? qui a pensionné ses poëtes et ses industriels? qui l'a guidée au combat de son épée et l'a fécondée pendant la paix par sa justice? qui a donc fait tout cela, monsieur, si ce n'est la famille de Bourbon? Ah! la France est un patrimoine chèrement acheté, et il serait cruel d'exercer un ostracisme aveugle contre ces majestés qui ont été les images de Dieu sur la terre.

— Bien, jeune homme, répondit en souriant mon père. Vous parlez avec la fraîche et enthousiaste poésie de votre âge; j'aime cette loyauté qui prouve que vous n'avez voulu voir encore que le côté doré de notre histoire. Mais ce temps, l'expérience doit instruire les hommes de grand matin. Ainsi donc, écoutez moi. Vous me parlez des veilles et du sang que vos rois ont sacrifiés au bonheur de la France. Eh bien! moi, monsieur, mes yeux se sont usés, mes traits se sont jaunis et ridés sur les parchemins où sont inscrits les actes des parlements, et j'ai compté une à une les gouttes de sang et de sueur dont le peuple a payé chaque baiser des maîtresses, chaque ode des poëtes, chaque humble courbette des courtisans de ces rois. Si vous le voulez, je vous dirai comment Louis XIV, Louis le Grand, a battu monnaie sur son coffre-fort vide, lorsqu'au milieu de son palais de Versailles, bâti de pièces d'or, il se vit à la veille de faire banqueroute.

— Je vous écoute, monsieur, répondit froidement Octave.

— Ce n'est pas moi qui parle en ce moment, c'est l'histoire. Louis XIV, ce roi qui fit légitimer ses bâtards par édit du parlement, affama son peuple pour pensionner royalement ses fils, déifiés princes de par l'adultère.

— Ce fait est sujet à contestation, je pense.

— Nullement, monsieur. Vous pouvez lire dans les mémoires du duc de Saint-Simon quatre pages naïves, qui sont une terrible accusation au sujet des famines artificielles. Le roi fit mieux que d'engraisser ses enfants avec la faim de son peuple. La charité municipale était venue au secours des pauvres : le roi vola le produit de cette aumône. La lèpre de la mendicité troua tous les habits et les changea en haillons, dessécha tous les corps et les rendit livides comme des cadavres. Le roi mit un impôt sur ces haillons et força ces squelettes ambulants à courber leur dos nu sous la corvée. Il inventa que la pauvreté n'était pas un malheur, mais une industrie, et le bâton des officiers royaux *acheva* les moribonds.

En entendant ces horribles paroles, je poussai un cri comme si mon père eût blasphémé Dieu. Octave avait tressailli, et je l'entendis murmurer : « Que vous a donc fait la royauté, pour la calomnier ainsi ! » mais mon père continuait toujours avec son même sang-froid étrange :

— Le duc de Bourbon fit mieux encore que le roi des dragonnades. La vue des mendiants déplaisait à sa noble maîtresse, madame de Prie. On leur fit faire la chasse par des archers suisses; on leur marqua les bras avec le feu ; enfin, au milieu des fêtes splendides de Chantilly, le contrôleur daigna écrire ces lignes atroces : *Devant être couchés sur la paille et nourris au pain et à l'eau, les pauvres tiendront moins de place.* Pendant ce temps la noblesse s'ameutait à la curée des faveurs, et empoisonnait de ses flatteries l'esprit et le cœur du jeune roi Louis XV.

Mon père se tut et se retira dans son cabinet. Nous restâmes seuls, Octave et moi. Ses lèvres pâles étaient crispées par un amère sourire, comme le jour où je l'avais vu pour la première fois; mais bientôt cette expression dédaigneuse se perdit dans la tendresse de son regard. Sa voix devint plus émue et presque tremblante en me proposant de descendre au jardin avec lui. Quand nous fûmes sous les arbres chétifs qui se mouraient de consomption sur ce coin de terre stérile, il me parla longuement de son amour et des mille projets qu'il ébauchait dans son esprit pour notre bonheur futur. Le poison de ses espérances enivrantes descendait doucement dans mon cœur, et je l'écoutais attendrie, quand tout à coup, au moment où l'ombre de la nuit venait de laisser tomber son voile sur nous, il saisit mes mains avec un transport frénétique, imprima sur chacune un baiser de feu et disparut. Cette folie me laissa longtemps rêveuse, et jusqu'au lendemain je crus sentir la flamme de ces deux baisers brûler mon sang.

Quelques jours après, une nouvelle discussion fit sortir les langues du fourreau.

— Quand les meubles de la maison craquent de vieillesse, disait mon père, il faut faire maison nette; quand les murailles tremblent sur leur base, il faut faire du logis un feu de paille. Aux grands maux les grands remèdes. En politique, comme en morale, la peine du talion est chose juste : la noblesse a dévoré le peuple pendant dix siècles, le peuple doit avoir sa revanche.

— Ceci est un cri de révolte, répliqua Octave, et la révolte est un crime.

— Il n'y a point de crimes en politique, monsieur; des erreurs tout au plus. La justice est éternelle et inexorable; le temps ne légitime rien à ses yeux. Or il n'est pas juste que l'aveugle fouaille sans cesse le chien qui le fait vivre, qui le guide et lui lèche les mains.

— Voilà une théorie qui vous mène droit à la Bastille.

— La Bastille est un anachronisme aujourd'hui. On n'emprisonne pas un peuple. Les flancs de la Bastille ne sont plus assez larges, et les geôliers mourraient à la peine s'ils devaient mettre les fers aux pieds de tous ceux qui partagent mes opinions. Quand une nation a brisé ses vieilles chaînes, ces chaînes s'allongent en barricades et s'effilent en épées.

— Le peuple n'oserait pas.

— Le peuple osera tout, car la noblesse aura peur. Il trouvera son courage dans la lâcheté de ses suzerains. La royauté ne pourra acheter de bouclier assez fort pour la garantir; elle pâlira sur son trône au premier murmure, et si elle tire un coup de fusil, la balle retombera sur elle et la frappera au front.

Après avoir ainsi réfuté les objections d'Octave, mon père nous quitta pour se rendre à l'assemblée. Le jeune secrétaire le suivit du regard jusqu'à la porte, mais d'un regard sombre et hautain qui me parut étrange. Le dédaigneux sourire qui contractait habituellement ses lèvres à la suite de ces dissensions, reparut plus altier encore, et m'effraya ainsi qu'une menace; mais dès qu'il se fut aperçu de mon trouble, son visage changea d'expression comme par magie, et ses yeux se fixèrent sur moi calmes et tendres.

— Ce sont là de cruelles paroles pour une âme aussi douce que la vôtre, n'est-ce pas, Camille? et ces pensées de haine et de vengeance doivent vous effrayer comme des fantômes évoqués par un mauvais esprit. Quand on est aussi parfaitement bonne et aussi naïvement belle que vous, ma bien-aimée, on ne saurait comprendre ces horribles violences; tant, pour un noble cœur, c'est un besoin naturel que de pardonner et d'aimer! Vous ne condamneriez pas ainsi, vous, un pauvre roi qui n'a pas d'autre tort que d'être trop honnête homme; vous ne penseriez pas à puiser de l'audace dans sa résignation pour lui faire payer les crimes prétendus de ses pères et pour rougir vos mains blanches du sang de ses blessures. Vous n'iriez pas insulter dans leurs fils tous ces rois endormis au fond de leurs tombes de marbre, et pourtant...

— Il est des hommes sans pitié, murmurai-je d'une voix tremblante, car j'accusais mon père.

— Oui, sans pitié, reprit Octave, et qui ne trouveront pas de pitié autour d'eux, quand le vent du malheur viendra glacer leur âme. Mais, en vérité, c'est folie à moi d'attrister votre esprit de pareils discours, quand je pensais vous parler de notre bonheur à venir. Vous êtes la fée que Dieu a mise dans mon paradis, et vous avez pris une trop large place dans mon cœur pour qu'il ne soit point inhospitalier à toute pensée qui ne vient pas de vous ou qui ne va pas vers vous. Souvent je me demande avec douleur si vous croyez bien à la puissance de mon amour; je voudrais pouvoir vous en donner une de ces preuves éclatantes que les châtelaines d'autrefois exigeaient du dévouement héroïque de leurs chevaliers. Je voudrais être seul avec vous dans un désert, pour vous porter comme une enfant dans mes bras pendant de longues heures et empêcher que vos petits pieds ne se déchirassent aux sables étincelants.

Je souriais à toutes ces folles paroles qui tombaient comme des caresses de ses lèvres et qui se gravaient à jamais dans mon cœur. Mon Octave me paraissait si noble et si beau que je ne m'étonnais nullement de lui paraître si belle. Je l'aimais trop pour pouvoir douter de son amour. J'étais sincère, parce que j'étais confiante, et faible, parce que j'étais heureuse. Mais plus il s'apercevait de ma faiblesse et plus grandissait l'emportement de sa passion. Quand il me vit baisser les yeux sous son regard, il me supplia de lui laisser au moins emporter cet espoir qu'il ne serait pas seul à souffrir de son amour ou à lui devoir son bonheur; il me demanda, au nom du Dieu, de lui dire enfin si je l'aimais; — et comme je ne sais quel vague effroi retenait cet aveu sur mes lèvres, il tomba à genoux devant moi et pleura. Je ne pus résister à ses larmes, et, me penchant doucement vers lui, je murmurai à son oreille ces trois mots divins : *Je vous aime.* Aussitôt sa tête se redressa fière et rayonnante, ses yeux brillèrent d'un éclat singulier, il éleva lentement son visage rose comme celui d'un chérubin, et ses lèvres touchèrent les miennes.

Autant ses larmes m'avaient émue, car j'ignorais qu'un homme sût pleurer, autant cette témérité m'indigna; c'était pour ma chasteté sauvage une insulte et presque un crime. Je repoussai Octave avec force, et je jetai un cri de surprise et de fierté blessée. Mes mains tremblaient de frayeur. J'étais rouge de honte et de colère.

Il se releva aussitôt, le regard humide et repentant, et me supplia de lui pardonner une audace qui trouvait son excuse dans l'enivrement de son amour. Je baissai les yeux sans pouvoir répondre. Il s'éloigna d'un air morne et consterné. Pendant plusieurs jours nous restâmes ainsi contraints et froids l'un envers l'autre. Nos promenades avaient cessé; je ne voyais plus Octave qu'à l'heure des repas. Nous nous parlions à peine, et seulement pour ne pas éveiller les soupçons de mon père. Je demeurai, tout le jour, dans ma chambre, immobile devant ma fenêtre ouverte : j'avais oublié la prière et le travail, mon cœur et mon esprit étaient ailleurs. Souvent je passais de longues heures à regarder un oiseau essayer ses petites ailes dans l'espace qu'il peuplait tout entier pour moi, jusqu'au moment où il se perdait à l'horizon. Parfois ma pensée s'attachait aussi à quelque nuage rose qui se berçait dans l'air bleu, et quand il fuyait tout à coup, je m'écriais involontairement : Petit nuage rose, où vas-tu? et pourquoi me laisses-tu seule? Mais le nuage ne m'écoutait guère, et, au lieu de me prendre sur son aile, il rejoignait l'oiseau. Alors seulement je sortais de ma rêverie, et j'étais tout étonnée de sentir mon visage baigné de larmes, comme si mon cœur eût lutté contre quelque douleur réelle. Pourtant je n'avais aucun sujet de tristesse ni de joie; mais je restais plongée, malgré moi, dans une sorte de marasme indifférent que le souvenir d'Octave me donnait seul la force de secouer. Parfois j'oubliais la scène de ce baiser fatal qui m'avait effrayée comme un pressentiment, je rebâtissais tous ces rêves du cœur qui me semblaient l'avenue riante du bonheur; mais, hélas! je ne pouvais les achever. On eût dit qu'un vide affreux, un mystère effroyable se cachait au fond de ces songes trompeurs.

Du reste, j'avais religieusement gardé le secret de cet amour, qui mettait un si grand intérêt dans ma vie calme et solitaire. Octave était bien sûr de ma discrétion; il savait bien que je ne prendrais jamais mon père pour confident, et qu'au fond de l'âme je ne lui tenais pas rigueur. Néanmoins je voyais sa



Ne comprenez-vous donc rien? Mon père est encore debout. — Page 283, col. 2.

tristesse s'accroître chaque jour. Quand il me parlait, il devenait soudainement pâle, et sa voix tremblait. L'instinct de l'amour me faisait deviner sur son visage les traces de larmes secrètement versées. Cette sympathie de souffrances, cette douleur muette et résignée me touchèrent; un jour vint où je me reprochai ma cruauté. Hélas! c'est presque toujours la pitié et la générosité qui livrent à un amant le cœur d'une femme. Pour les hommes, au contraire, la séduction est bien souvent un calcul. Octave avait compté, lui, sur ces combats intérieurs, sur cet ennui profond, sur cette compassion involontaire, pour affaisser ma résistance. Il me semblait que j'étais tombée dans les ténèbres d'une prison, après avoir entrevu les éblouissantes clartés d'un paradis ouvert devant moi. Mon âme était inquiète et ne pouvait plus épancher ses vagues tristesses. Je cherchais à me créer des torts. A chaque instant, je jugeais plus sévèrement ma conduite envers Octave, et toujours ces examens de conscience finissaient par les mêmes paroles : je le fais souffrir pour m'avoir trop aimée!

Voilà où en était réduit mon courage, lorsqu'un jour, je remarquai avec surprise le silence opiniâtre que gardaient pendant le dîner Octave et mon père. Je pensai que la séance de l'assemblée avait été fort orageuse, et que tous deux craignaient de me rendre témoin de la discussion qui devait infailliblement s'élever entre eux. J'avais pressenti la vérité. A peine eus-je quitté le salon, que j'entendis la douce voix d'Octave murmurer quelques paroles auxquelles mon père répondit avec violence. Je revins sur mes pas et j'écoutai toute tremblante. Ce que je pus comprendre de ce dialogue brisé, c'est que mon père avait prononcé un discours terrible qui ruinait les privilèges de la noblesse et qui avait produit une vive impression.

— Prenez bien garde à vous, lui dit Octave en riant. Vous avez renversé la ruche d'un coup de poing; mais les abeilles ont conservé leur dard et leur venin.

— Que me font la haine et l'exaspération des nobles, répondit mon père avec cet accent de colère froide qui m'effrayait toujours. Je les méprise trop pour les craindre. Ils ne peuvent toucher à mon honneur, et ma conscience n'appartient qu'à moi.

— Qui sait l'avenir? reprit Octave. Il est tant d'armes invisibles et empoisonnées pour frapper au cœur d'un homme!

— Je suis pauvre et je n'ai pas peur de la mort, continua mon père. Comment pourraient-ils donc blesser un homme qui n'est ni un fripon ni un lâche. Je suis invulnérable, monsieur.

En ce moment, je rouvris la porte du salon. Le singulier sourire d'Octave reparut sur ses lèvres. Ce sourire fatal renfermait le secret de l'avenir, mais pouvais-je le deviner!

Mon père ne tarda pas à nous laisser seuls. Aux battements de mon cœur je compris qu'il allait se passer entre nous une de ces scènes graves et solennelles qui emportent les destinées. Octave s'appro-



Mon père me trouva évanouie — Page 286, col. 2.

cha de moi leetemeet et me dit d'uee voix sourde, mais calme :

— Vous êtes iefloxible, mademoiselle. L'âme de bronze de vos pères s'est cachée sous ces traits si doux, sous ce front blanc et pur, et dans ce regard bleu qui pour moi reste toujours froid et sévère. Pourtant j'ai trouvé un moyen d'obtenir moe pardoe.

— Et quel est ce moyee, monsieur? demsedai-je toute troublée.

— Tout coupable a droit au pardon en se punissant lui-même. Je me suis condamné à l'exil. C'est une punition cruelle, croyez-le, Camille.

— Que voulez-vous dire, monsieur? m'écriai-je attendrie déjà par l'émotion de sa voix.

— Je veux dire, mademoiselle, reprit-il froidement, que je vais partir...

— Partir! vous, Octave!

Le sang se glaça dans mes veines. Je fus atterrée et comme étourdie par ce coup de massue. Ce départ était le seul malheur que je n'avais pas prévu dans mes rêves les plus sombres et les plus invraisemblables. En effet, l'imagination désolée s'exerce toujours à lutter contre des infortunes impossibles, mais elle vous laisse sans défense contre les piqûres d'épingles de la réalité. Je m'étais si fort accoutumée à regarder Octave comme l'hôte de notre vie, que je n'avais jamais songé au jour où il faudrait nous séparer. Je ne pouvais lui répondre; la voix mourait dans mon gosier.

— Oui, continua-t-il, je souffre trop ici. Peut-être l'absence guérira-t-elle la douleur que je suis venu chercher dans cette maison; d'ailleurs le cœur ne bat plus dans la poitrine des cadavres glacés, et il m'est permis d'espérer dans la mort un remède suprême.

Je voulus lui crier : Epargnez-moi, Octave, épargnez-moi! mais je ne pus que teedre vers lui, en suppliante, mes mains jointes.

— Je devrai tout au moins à cet exil mon pardon, poursuivit-il impitoyablement, car vous ne pouvez me le refuser. Croyez que j'ai un mortel regret de vous avoir offensée, et accordez-moi ma grâce. Les vierges romaines saluaient de leurs doigts roses les gladiateurs qui allaient mourir. Soyez bonne comme elles. Songez que vous ne vous reverrez plus en ce monde, et que si jamais un miracle de Dieu nous réunissait sous le même toit, nous serions des étrangers l'un pour l'autre.

Je restai pétrifiée dans mon angoisse. J'écoutai ces paroles comme le condamné à mort doit écouter les paroles du prêtre qui le conduit à l'échafaud.

— Vous l'avez voulu ainsi, ajouta doucement Octave.

O mensonge! qu'avais-je donc voulu ainsi? le perdre, ne plus le voir, chasser tous mes joyeux rêves, souffler sur mes illusions, ne plus vivre que de souvenirs! oh! cela n'était pas. Certes, je ne vis point l'abîme sur le bord duquel j'allais me pencher, mais je l'aurais vu que j'eusse fermé les yeux.

— Vous ne partirez pas! m'écriai-je donc à mon tour, en cherchant à maîtriser le tremblement nerveux de mes membres. Vous ne pouvez pas partir.

Vous m'avez dit que vous m'aimiez. Ce départ serait une trahison : dites-moi que c'était une feinte de votre cœur.

— Je resterai, si vous l'*ordonnez*, répondit-il en appuyant avec affectation sur ce dernier mot.

Le suppliant, en se voyant maître de mon cœur, devenait tyran.

— Je veux l'*ordonne*, Octave, dis-je avec un sourire mouillé de larmes, car j'étais émue et effrayée de prendre cet accent d'autorité, d'exercer pour la première fois cette souveraine dictature de la femme, qui est si dangereuse. Le sceptre n'est-il pas une chaîne plutôt qu'une arme pour les mains débiles, et ne faut-il pas payer bien cher le droit de donner des ordres? Mais alors, je ne pensais pas à réfléchir; j'aimais. Qu'était la vie pour moi, si je perdais Octave?

— Mais pourquoi resterai-je, dit-il, si vous ne me permettez pas de vous parler de mon amour.

— Je ne veux pas que vous partiez, répondis-je encore avec cet immuable entêtement que je tenais de mon père.

Et je regardai Octave pour m'assurer qu'il ne se faisait pas un jeu de ma douleur.

Tout à coup les pas de mon père retentirent lourdement au bas de l'escalier.

— Eh bien! pour me prouver que c'est bien la voix de votre cœur que je viens d'entendre, murmura très-vite Octave, consentez à venir ce soir au jardin, quand l'ombre sera monté de la terre au ciel.

— Je n'oserai jamais, fis-je épouvantée.

— Alors pourquoi donc me retenir ici? s'écria-t-il d'un ton farouche. Serez-vous satisfaite de me voir mourir sous vos yeux?

La main de mon père allait toucher le bouton de la porte.

— Pour Dieu! silence, monsieur, dis-je à Octave d'une voix étouffée. Je consens à tout, mais ayez pitié de mon honneur.

La porte s'ouvrit, et mon père entra.

— Vous parliez bien haut, mes enfants, dit-il avec douceur.

— Comme vous aujourd'hui à l'assemblée, répondit Octave.

— Et que disiez-vous de si intéressant à Camille, mon ami?

— Je lui répétais que vous ne vous défiez pas assez de la noblesse, et que votre sécurité vous portera malheur. Toutefois les prophètes ne vous auront pas manqué.

— Je souhaite que vous soyez un faux-prophète, Octave; mais, en tous cas, vous ne serez jamais un faux ami......

Elle vint bien vite cette nuit fatale!... Oh! jusqu'à mon dernier soupir je me rappellerai chaque minute de cette heure qui a marqué comme un crime dans ma vie. Paris s'endormait. L'ombre m'enveloppait comme un linceul. Des lambeaux de nuages noirs rayaient le ciel et s'accrochaient aux angles des maisons voisines. L'air était imprégné de cette chaleur lourde et humide, funeste rosée du tonnerre, qui oppresse le cœur comme le clapottement des vagues sur les grèves de la mer. Le vent sifflait avec un bruit lamentable; mais rien ne pouvait effrayer ma passion insensée. Je descendis furtivement le grand escalier, retenant mon souffle à chaque pas, et n'osant regarder derrière moi, car il me semblait toujours qu'une main de marbre allait se poser sur mon épaule et m'arrêter. Le frôlement de ma robe me faisait tressaillir. Enfin j'arrivai dans le jardin. Octave m'attendait, immobile contre le mur. Il me prit brusquement dans ses bras et m'entraîna vers un banc de gazon où nous avions coutume de nous asseoir.

— Oh! si vous n'étiez pas venue! dit-il d'un son de voix profond.

Il jeta son manteau sur le banc de gazon, me coucha à moitié sur le manteau, et s'agenouillant devant moi, il me regarda avec adoration...

— Que vous êtes belle! murmura-t-il.

Je levai les yeux sur lui en souriant, car le cœur d'une jeune fille se laisse facilement enivrer par le poison de la vanité; mais quelle fut ma surprise! C'était bien la voix d'Octave que j'entendais, c'était bien son noble visage que je devinais malgré les ténèbres, mais Octave ne portait plus le pauvre costume de secrétaire intime de mon père. Il était magnifiquement vêtu comme ces grands seigneurs qui se trouvaient parfois sur mon passage à l'église. Des boutons de diamants brillaient sur son habit de velours noir. Des manchettes de dentelle tombaient sur ses mains blanches. Qu'il était beau! et l'avouerai-je, je l'aimai mieux ainsi que sous ses vêtements modestes de chaque jour. Je cédai, malgré moi, à cet instinct impérieux qui pousse toujours vers le clinquant et l'oripeau les esprits les plus faibles et les plus naïfs. La beauté physique, l'éclat extérieur n'ont-ils pas toujours pour nous autres, pauvres femmes, des poésies magnétiques qui nous font rêver la beauté morale? Pourquoi les enfants et les jeunes filles raffolent-ils de l'uniforme?

Je sus gré à Octave de cette transformation singulière comme d'une attention délicate, et ne songeai point à lui en demander compte. Que m'importait d'ailleurs ce mystère, si c'était un mystère! Pouvais-je penser à autre chose qu'à mon amour! J'oubliais même de demander à Octave pourquoi il avait exigé cette entrevue, ou peut-être n'en eus-je pas le courage. Je devinais trop bien sa réponse.

Pourtant il gardait le silence, mais il réchauffait mes mains froides dans les siennes; il me pénétrait l'âme de ses regards, sa tête s'appuyait frémissante sur mes genoux; il parlait à mon cœur et à mes sens par ses caresses éloquentes. Mon sein se gonflait, oppressé. Des larmes involontaires montaient à mes yeux. Je me sentais heureuse et j'avais peur. Pourquoi? Dieu le sait, lui qui a mis dans notre âme ces vagues terreurs, augures du malheur. Ma pensée s'alourdissait. Des idées confuses glissaient dans mon cerveau. Le vent apportait à nos oreilles les hurlements importuns des chiens vaguant dans les rues désertes. Puis tout à coup les sons faux et criards d'un violon de noce vinrent mêler à ce concert leur harmonie discordante. Non, je ne pourrais te dire l'impression cruelle que je ressentis, en entendant ces clamours plaintives qui dominaient les notes fêlées du ménétrier, dans le silence de la nuit. Je pensai qu'à la même heure, une jeune ouvrière, aimée et honorée dans sa famille, riait et dansait aux bras de son mari sans nul souci des vains rêves de l'avenir, et qu'une pauvre mendiante, exténuée de faim, se couchait peut-être dans le ruisseau pour ne plus se relever. J'enviais presque la joie vulgaire de la jeune fille, qui pouvait dire devant tous sans rougir : « J'aime cet homme qui le premier a pressé mes lèvres sous ses lèvres, car c'est mon mari. » Elle pouvait être fière d'aimer; elle était épouse.

Moi, je devais cacher mon amour dans la nuit, car il était coupable. Dans ma rêverie, j'avais oublié Octave. Je ne pus m'empêcher de m'écrier tristement :

— A quelques pas d'ici, danse une jeune fille heureuse.

— Heureuse! fit Octave avec un rire amer. Dans huit jours son mari la battra, et dans six mois, elle se jettera à l'eau ou tendra la main aux passants.

— Où donc est le bonheur ? dis-je alors en frissonnant.

— Dans l'amour! Camille, répondit-il avec passion. Il ne faut pas le chercher ailleurs. C'est l'amour qui donne le courage, l'ambition, la gloire; c'est lui qui fait un dieu d'un homme et un ange d'une femme; c'est lui qui a hérité de la baguette des fées et qui sait changer le grenier en palais et la misère en richesse; c'est lui aussi qui nous venge, ajouta-t-il d'une voix sombre, mieux que le poignard et le poison.

Octave avait repris toute son assurance qui exerçait sur moi une étrange fascination. Je l'eusse mieux aimé troublé, ému, rêveur comme moi, mais je tremblais sous son regard et sa parole, mais je n'osais résister à ses brûlantes étreintes, car c'était un de ces hommes résolus auxquels tout obstacle donne une énergie nouvelle.

— Oui, je vous aime! s'écria-t-il; je vous aime, Camille, d'un amour égoïste, absolu, jaloux : si un autre homme devait effleurer seulement vos longs cheveux de ses lèvres, je le tuerais!... Je vous aime! parce que vous êtes aussi douce et aussi naïve que belle; parce que vous avez vécu dans la solitude, ignorante même des caresses d'une mère, et n'aimant que Dieu. Oh! que vous êtes différente de ces femmes du monde dont l'amour hardi se couronne de diamants, se glisse derrière les charmilles embaumées, se traîne en gondoles, ou danse le menuet sous les yeux de toute une cour, parce que l'amour pour elles n'est que plaisir, trafic ou vanité. Vous êtes si chaste et si pure que je me sens meilleur en vous voyant; vous êtes si belle, que je comprends la félicité éternelle des anges agenouillés devant Dieu. Vous êtes Dieu pour moi, et vous voir, c'est le bonheur et la vie!

Oh! misérables âmes que nous sommes! Octave, en me parlant ainsi, renouvelait vingt fois l'offense pour laquelle j'avais cru pouvoir l'exiler de mon cœur, et je ne le repoussais plus. Je sentais sur mon front la flamme de son haleine, et je me cachais le visage de mes mains, comme font les enfants, croyant me défendre ainsi contre ces transports qui brûlaient mon sang.

— Loin de vous, je souffre, Camille, reprit Octave, et pourtant votre souvenir est au fond de toutes mes pensées. Partout où je vais, dans les fêtes et dans les lieux déserts, je suis triste, parce que je porte partout mon amour avec moi. Le monde entier, à mes yeux, est renfermé dans ce coin de jardin sombre et dépouillé, où je sens battre ton cœur contre mon cœur, trembler ta main dans ma main, où je puis boire le souffle de tes lèvres, en te disant : Je t'aime!

En même temps, il m'enleva dans ses bras. L'éclair d'un désir furieux passa dans son regard. On eût dit qu'il saisissait une proie. Tout son corps frémissait.

— Camille! cria sa voix avec un accent indéfinissable.

J'eus peur; mais ses bras me pressèrent dans une étreinte plus violente. Un soupir s'échappa de ma poitrine oppressée, et ma tête se pencha sur son épaule, tandis que mes yeux cherchaient encore le ciel.

Une seule étoile y brillait, au-dessus de nous, et menacée par un cercle de nuages noirs qui se rétrécissait de plus en plus. Il me vint une idée étrange. Je pensai que c'était ma mère qui, sous la forme de cette blanche étoile, veillait sur moi par l'ordre de Dieu. Mais presque aussitôt l'étoile sombra sous les nuages. Je me dis alors que le ciel se fermait pour moi, que tout m'abandonnait, et je fermai les yeux. Octave appuya ses lèvres sur mes paupières abaissées.

Pourtant mon bon ange luttait encore pour mon salut. Je rouvris les yeux, en tressaillant, et j'entrevis soudainement, comme une autre étoile protectrice, une clarté dans les ténèbres. C'était la petite fenêtre du cabinet de travail de mon père, dont la lumière d'une lampe faisait flamboyer le vitrage. Je crus voir tomber sur moi le regard courroucé du rigide patriote, prêt à me juger. Je roidis mes bras contre la poitrine d'Octave, pour me dégager du cercle de fer dans lequel il me tenait enchaînée, et je me levai droite et éperdue. L'effroi chassa la passion de mon cœur, et alors seulement je compris ma faute. Mon père n'avait pas encore achevé sa veille laborieuse; il travaillait, dans la paix de sa conscience, calme, heureux, rêvant peut-être à sa fille qu'il croyait endormie d'un chaste sommeil, et sa fille veillait elle aussi, elle veillait pour son déshonneur! Je ne pus que tomber à genoux et tendre mes mains vers la fenêtre étoilée, en criant : Pardon, mon père! et vous, merci, mon Dieu!

Mais aussitôt les bras d'Octave se glissèrent autour de ma taille et me relevèrent doucement, tandis que l'insensé me demandait : « Qu'as-tu donc, Camille? »

Je lui montrai du doigt cette fenêtre qui scintillait toujours dans la nuit comme un phare de sauvegarde.

— Eh bien! dit Octave.

— Eh bien! monsieur, ne comprenez-vous donc rien? mon père est encore debout, vous dis-je. Un soupçon peut lui venir. S'il voulait bénir le sommeil de sa fille, s'il voulait déposer sur mon front le baiser du soir, s'il entrait dans ma chambre et qu'il la trouvât déserte ...

Je sentis une sueur glacée sur tous mes membres, à cette horrible pensée.

— Enfant! fit Octave avec son singulier sourire.

Et il me pressa plus passionnément sur sa poitrine en ajoutant :

— Rassurez-vous, Camille!... pourquoi ces vaines frayeurs? ne suis-je pas là pour te défendre....

— Contre mon père, n'est-ce pas? m'écriai-je avec un accent de mépris.

— Oui, contre votre père, répondit-il durement.

Puis il essaya d'adoucir le sens odieux de cette parole en continuant d'une voix moins farouche :

— Contre Dieu, contre le monde entier!

— Laissez-moi, monsieur, repris-je avec effort. Vous me faites horreur.

J'espérais me sauver en irritant son orgueil.

— Vous ne m'échapperez pas, dit-il froidement.

Tout mon sang reflua vers mon cœur.

— Qu'espérez-vous donc, monsieur? murmurai-

je. Me retenir de force peut-être. Ce serait là un noble triomphe.

— De force ou de gré, vous resterez ici, Camille, car je vous aime.

La peur joignit mes mains tremblantes. Le front pâle, je fixai mon regard troublé sur la fenêtre, redoutant de voir ma dernière espérance s'éteindre dans l'ombre. La fenêtre rayonnait toujours.

— Ah! dis-je avec égarement, vous ne m'aimez pas comme je vous aimais, Octave. Vous m'aimez parce que vous me trouvez belle; je suis l'idole de vos yeux, mais non pas la maîtresse de votre cœur, puisque vous n'avez pas pitié de mes larmes.

Il ne répondit pas.

— Encore une fois, monsieur, m'écriai-je indignée, si vous n'êtes pas un lâche, si vous ne voulez pas porter la main sur une femme, livrez-moi passage.

Il resta immobile devant moi et il posa brutalement sa main sur mon épaule, comme pour me repousser.

— Vous me faites mal, monsieur, lui dis-je alors avec douceur.

Toute mon énergie était brisée et affaissée par cette lutte horrible.

— Et moi, dit Octave, croyez-vous que je ne souffre pas... A mon tour écoutez-moi. Vous dites que vous m'aimez. Et qu'appelez-vous donc amour? Est-ce m'aimer que de me laisser brûler vos mains de mes baisers, caresser votre doux visage de mes regards, frôler vos cheveux de ma joue ardente, et quand la passion bout dans mes veines, de me dire: « Détournez-vous de ma route, monsieur, et livrez-moi passage. » Et vous croyez que sur ce mot, moi, qui vous tenais palpitante contre mon cœur, j'ouvrirai les bras comme un esclave soumis, et que je vous laisserai partir, sans savoir si jamais nous nous reverrons ainsi seuls dans la nuit. Oh! non! on ne joue pas ainsi avec mon amour. Ce manége de coquette doit me trouver inflexible; et d'ailleurs, je ne vois pas ce qu'il y a de si noble et de si courageux à m'accabler de votre colère, en m'appelant monsieur! moi, qui tout à l'heure était agenouillé devant vous, et que vous appeliez Octave!

Lâche cœur! je trouvai presque qu'il avait raison; mais je voulus combattre ma propre faiblesse, et je répondis :

— Si je jette un seul cri, mon père sera dans ce jardin avant que vous ayez pu songer à un moyen de fuite.

— Evoquez donc votre bon génie! fit Octave en ricanant; mais n'oubliez pas qu'il deviendra aussitôt votre juge et votre bourreau. Ce sera là un étrange témoin pour notre rendez-vous d'amour. En l'appelant à votre secours, c'est la mort que vous appellerez sur votre tête, car il vous tuera.

— Que m'importe de mourir! m'écriai-je avec désespoir, si je meurs innocente.

La lumière vacilla sur le vitrage, tandis qu'une ombre s'y dessinait.

— Vous ne mourrez pas, Camille, car je tuerais votre père avant que sa main effleurât votre robe.

— Si jamais vous m'avez aimée, fis-je épouvantée, en saisissant avec violence le bras d'Octave, jurez-moi que vous ne toucherez pas à un cheveu de mon père. Voulez-vous donc que je sois une fille parricide!

— Eh bien! alors, c'est lui qui me tuera, dit Octave, car je serai lâche devant votre père, Camille. Et puisque vous ne m'aimez plus, la mort me sera douce, et cette mort du moins ne vous causera ni larmes ni remords.

— Ah! vous n'avez point de pitié! m'écriai-je.

Tout mon courage fondait en larmes, et je me sentais défaillir.

— Camille! murmura Octave.

Par un dernier effort, je regardai la fenêtre lumineuse. Sa clarté s'éteignit tout à coup comme ces étoiles qui tombent de la couronne azurée du ciel. Je ne sais comment cela se fit, mais je retombai, à moitié évanouie, dans les bras d'Octave. Il avait frappé sur mon cœur avec le nom de mon père, et cette terreur, qui devait me sauver, m'avait perdue. Le talisman que j'invoquais avait servi d'arme pour briser ma résistance...

Qui oserait deviner les effroyables sensations qui déchirèrent toutes les fibres de mon cœur, le lendemain de cette nuit maudite? J'étais comme étourdie de ma chute et je ne voyais pas clair dans mon malheur. D'abord je souffris cruellement à la vue d'Octave, lui qui n'avait pas craint de me sacrifier comme une victime à la fièvre de ses désirs. Un instant je crus le haïr. Mais bientôt la générosité naturelle à nos pauvres âmes l'emporta sur mon ressentiment. Je cessai de regretter ma faiblesse, dans l'espoir qu'elle serait un lien sacré, qui attacherait la vie d'Octave à la mienne. C'est ainsi que je commençais à enterrer mes remords dans le secret de mon cœur; mais Dieu me réservait un coup terrible qui devait les réveiller.

Trois jours s'étaient écoulés. Le soir de la quatrième journée, le dîner fut triste et silencieux. Une pensée secrète semblait préoccuper l'esprit d'Octave et de mon père, et retenir les paroles sur leurs lèvres. Tout à coup ce dernier se leva brusquement et dit :

— Faites vos adieux à Camille, Octave! Puisque ce départ est malheureusement nécessaire, il ne faut pas épuiser notre courage en frais de sensiblerie. Les larmes ne signifient rien dans les crises de la vie : elles prouvent tout au plus l'irritabilité du système nerveux chez ceux qui les versent. Vous savez quels regrets vous allez laisser dans deux cœurs qui vous ont sincèrement aimé. Une balle anglaise vous attend peut-être là-bas, mais il est beau de mourir pour une cause héroïque.

Je ne pouvais croire aux paroles que j'entendais. Mes yeux s'attachèrent avec l'expression d'un étonnement désespéré au visage pâle d'Octave. Il évita mes regards.

— M. Octave, nous faire ses adieux! dis-je d'une voix tremblante.

— Delbois est dangereusement malade, répondit mon père. Comme il se trouve seul au milieu d'étrangers, les soins d'un ami lui sont nécessaires. Octave, en obéissant ainsi sans retard et sans hésitation à la prière d'un homme qui ne sera peut-être plus qu'un cadavre à son arrivée, remplit un devoir sacré. On ne doit jamais marchander avec son dévouement.

Les mortelles douleurs font monter à l'âme une audace singulière. Au lieu d'abattre votre courage, elles soufflent dans tout votre être un esprit de révolte. La blessure ouverte dans votre cœur irrite votre orgueil. Vous éprouvez alors une joie sombre et amère à lutter, pied à pied, pour garder un lambeau d'espoir ou pour aspirer tout votre malheur. Vous vous enivrez avec délices de tout le fiel qui vous est versé. Vous voudriez que la nature fît mugir la voix

de ses tempêtes, pour sympathiser avec l'orage de votre âme. Enfin votre front se relève électriquement pour faire face à l'ennemi, quitte à être foudroyé comme celui de l'archange. Dieu, sans doute, me donna la force d'écouter sans mourir les paroles de mon père et de répondre hardiment.

— M. Octave oublierait-il que, nous aussi, nous sommes ses amis, et que son héroïsme nous coûtera des larmes cruelles? Il est de belles actions que tout homme n'a pas le droit d'accomplir.

Ces mots éteient une énigme pour mon père. Mais je voulais entendre la voix d'Octave, m'assurer qu'elle ne tremblait bas, qu'elle était calme comme son visage, que pas un tressaillement no troublait la paix de son cœur. Mais ses lèvres ne daignèrent pas s'entr'ouvrir. L'habile tortureur laissait à mon pere la fatigue des phrases banales et le regardait avec son abominable sourire.

— Pardonnez à l'indiscrétion de ma fille, reprit ce dernier, ou plutôt regardez-la comme une preuve de l'affection de sœur qu'elle vous a vouée. Pour moi, je vous blâme, mon enfant, ajouta-t-il en me jetant un coup d'œil sévère. Octave agit en honnête homme; il n'abandonne ses amis, tranquilles et heureux, que pour aller consoler de ses paroles ou de ses larmes un ami malheureux, abandonné, prêt à mourir. Lui reprocher une si noble et généreuse action, ce serait faire preuve d'un bien misérable égoïsme! Partez, Octave, nous vous suivrons du cœur dans ce long voyage, et votre souvenir ne cessera pas d'habiter cette maison, de vivre dans nos pensées et d'errer sur les lèvres de Camille, quand elle priera Dieu.

Oh! l'horrible supplice! nous étions tranquilles et heureux, avait dit mon père. Tranquilles et heureux! si j'avais pu d'un mot ou d'un geste lui montrer la vérité fatale qui tremblait dans mon cœur, ses cheveux eussent blanchi comme ceux d'un vieillard. Octave, disait-il, devait nous laisser un doux souvenir. Hélas! c'était le souvenir de la honte et du déshonneur qu'il devait nous laisser! Il allait, ce lâche bourreau, mouiller de quelques larmes le linceul ou la tombe d'un ami, et son départ assassinait une femme. Ces reproches, que mon père accusait d'indiscrétion, n'avais-je pas bien chèrement acheté le droit de les adresser à Octave? Mais que pouvais-je dire encore? le frémissement convulsif qui secouait mes membres était une parole assez désespérée; mais cet homme, si jeune, si beau, n'avait pas de regard pour ma souffrance. La présence de mon père, qui croyait en moi plus qu'en Dieu, clouait sur mes lèvres le cri de ma honte. Je baissai la tête, comme si j'eusse senti mes pieds s'enfoncer lentement dans le froid du sépulcre, et je fermai les yeux. Le condamné ne ferme-t-il pas les siens quand sa tête a touché le billot!

— Venez avec moi, Octave, dit mon père; je veux vous remettre tous mes papiers pour Delbois et nos amis d'Amérique.

Je restai immobile et froide, comme une statue de marbre. Quand le bruit de leurs pas s'éteignit, je crus que la vie se retirait de moi. Le coup qui m'avait frappée était au-dessus de mes forces. Tous mes rêves, tous mes espoirs, toutes les joies du passé tombaient à la fois de leur piédestal pour se faner dans une mare de sang; car je ne voyais plus qu'une chose au milieu du vide qui se faisait autour de moi, c'était la mort, le suicide! Pouvoir mourir, avant de perdre l'estime de mon père, avant de devoir m'agenouiller devant sa colère, voilà le bonheur suprême que j'ambitionnais! Mais quand je pensais que peut-être il me tuerait de sa main, un froid mortel glaçait jusqu'à la racine de mes cheveux.

Te dirai-je pourtant la dernière et lâche illusion qui se tenait tapie au plus profond de mon âme? Eh bien! oui, j'osai encore penser que la cruauté d'Octave n'était qu'un jeu, une épreuve, que sais-je, moi? le motif d'une semblable trahison me semblait si incompréhensible que je ne pouvais y ajouter foi. Toute ma vie se cramponna à cette pensée, qui était sa planche de salut : à force de la caresser dans mon esprit, je fus persuadée. Je passai de mon profond désespoir à une joie insensée; je riais de ma terreur, j'attendais qu'Octave vînt implorer mon pardon. J'épiai son retour.

Folle que j'étais! Il parut enfin, mais il traversa le salon sans me voir. Mon cœur ne battait plus. Je courus vers Octave et pris ses mains dans les miennes, sans rien dire. Il me repoussa. Je me laissai tomber à ses pieds, pâle et mourante, en lui disant d'une voix éteinte :

— Il est donc bien glorieux de tuer une pauvre fille, qui a commis le crime de vous aimer. Oh! je voudrais mourir ici pour vous laisser un plus libre passage.

Il me regarda avec une attention singulière.

— Votre crime n'est pas de m'avoir aimé, répondit-il.

— Quel est donc ce crime? m'écriai-je; que vous ai-je fait? de quoi m'accusez-vous? Pouvez-vous me condamner, sans me dire au moins pour quelle faute je meurs; et de quelle faute me suis-je donc rendue coupable, si ce n'est de mon amour? On vous aura trompé, Octave, soyez-en sûr. Oh! dites-moi la vérité. Je me justifierai. Vous avez bien cru ceux qui m'ont accusée. Ne me croirez-vous pas, moi qui vous aime et qui pleure à vos pieds?

Octave souriait en m'écoutant.

— Comme elle ressemble à son père! dit-il absorbé dans une pensée profonde; et qu'il m'est doux de voir le sang de cet homme tressaillir devant moi dans les veines de son enfant, l'honneur de cet homme s'humilier et s'avilir devant moi dans les prières et les sanglots de sa Camille!

La parole, le geste, le regard, tout en lui s'exaltait dans un tel sentiment de haine que je fus épouvantée. Il reprit son sang-froid et me répondit doucement :

— Personne ne vous a accusée, Camille. Pourtant Dieu lui-même ne pourrait vous justifier d'un crime, qui n'est point le vôtre, mais que vous devez expier par le malheur de votre vie entière.

Tout ce que je pus comprendre dans ces phrases obscures, c'est qu'Octave était inflexible.

— Ainsi donc, lui dis-je, vous avez tout oublié. Notre amour n'est plus même un souvenir.

— Notre amour! répliqua-t-il froidement. Vous ai-je jamais aimée, Camille? Je vous l'ai dit, il est vrai, mais deviez-vous me croire?

Le sang me monta au visage, sur le coup de cette insulte, et je me relevai droite, en regardant l'assassin jusqu'au fond des yeux.

— Vous êtes un lâche! lui criai-je.

— Ah! reprit-il enfin, l'âme de votre père s'éveille enfin en vous. Dieu soit loué! c'est ce que j'attendais. Il m'eût été pénible de terrasser une victime sans résistance; mais voilà le rugissement de la lionne qui commence!

— La licence se laissera frapper par vous, monsieur, fis-je avec dédain.

— Je ne suis pas un manant, mademoiselle, et j'attendrai que votre père vienne m'ouvrir lui-même cette porte si bien gardée. Il trouvera peut-être votre affection de sœur un peu exagérée.

Cette froide ironie me révulta. La lutte avait épuisé mes forces. Ma voix sanglota dans des larmes soudaines.

— Non, m'écriai-je, il est impossible que ce départ soit une vérité! Pardonne-moi, Octave, si j'ai pu te croire coupable de cette lâcheté. Tu ne saurais me repousser ainsi, dans cette maison dont chaque pierre est un témoin que mon amour pourrait invoquer; sainte demeure, où je suis née, où j'ai vécu chaste et innocente; autel de mes prières d'enfant, qui pour moi se convertira en prison ou en tombe, si vous m'abandonnez, Octave. N'est-ce pas ici que vos furtifs regards ont troublé mon cœur, que vos paroles d'amour ont murmuré à mon oreille, que vous m'avez poursuivie de vos soupirs et de vos larmes, sous l'œil de mon père? Hélas! toute cette maison est peuplée de cet amour qui m'a perdue. Et s'il faut, pour vous toucher, faire appel à mon déshonneur, ajoutai-je en entraînant avec force Octave vers la fenêtre ouverte, c'est en vous montrant ce jardin, où j'aurais dû mourir, que je vous demanderai si vous serez sans pitié!

Ma vie était suspendue à ses lèvres. Son cœur fut remué; l'émotion brisa l'affreux sourire qui crispait les coins de sa bouche. Je fis un dernier effort.

— Là, sous ces arbres, il y a un terrible secret, la honte d'une famille. Ici, dans ce cœur, Octave, il y a l'honneur de cette famille. Tu peux faire grâce, ou tu peux condamner. Si moi seule je devais souffrir de ton arrêt, je ne t'implorerais pas. Si je te prie à genoux, Octave, si je pleure comme une pauvre misérable sans âme, c'est pour le nom sans tache de mon père. L'amante ne te retient pas, c'est la fille coupable qui embrasse vos pieds, monsieur, pour que son crime ne retombe point, comme une flétrissure impie, sur la vertu de son père.

— Votre père! interrompit Octave, dont le visage redevint glacé, j'aurais tort, en effet, d'oublier ce que je lui dois. Il a tenu dans sa parole tout l'avenir de ma vie..... Savez-vous, ajouta-t-il en chiffonnant avec distraction le bout de ses manchettes, que vous joueriez à ravir la tragédie bourgeoise, ma chère amie!

Tout était fini entre nous. L'orgueil de ma race se réveilla dans mon cœur.

— Puisque les larmes que répand une femme sur la poussière de vos bottes, ne sont pour vous qu'un sujet de sarcasme, allez, monsieur, je vous précéderai, lui dis-je. Je vous ouvrirai moi-même cette porte. Je ne ramperai plus sur mes genoux, je ne me laisserai plus outrager, mais je saurai mourir en expiation de votre crime.

— Je vous aime ainsi, répondit-il. La faiblesse des femmes les fait trop fortes. Votre fierté me rend tout mon courage.

Je marchai d'un pas ferme devant lui. Ma main ouvrit, sans trembler, la porte de la rue. Quand Octave eut touché le pavé du pied, il se retourna. Mon cœur se brisa à ce moment suprême.

— Camille, je t'aime, me dit-il de sa voix d'or, mais une nécessité impérieuse me chasse de cette maison. Tu ne me crois pas : j'ai mérité cette défiance. Mais voici un gage de ma dernière parole. Cet anneau est à toi. Consulte-le, quand tu voudras m'appeler à ton secours. Le chaton renferme un nom et une adresse.

Je ne répondis pas, mais chaque mot de cet adieu se grava dans mon cœur. Je regardai Octave s'éloigner : c'était ma vie qui s'en allait. A chacun de ses pas, ma poitrine était plus oppressée. Quand il eut dépassé l'angle de la rue, j'eus à peine la force de pousser la porte pour me cacher aux regards curieux des passants et je m'affaissai contre le mur du corridor.

Mon père me trouva évanouie, froide, la tête cachée sous mes cheveux épars.

— Souffres-tu? me demanda-t-il avec inquiétude.

— Le froid m'a saisie, répondis-je.

La chaleur était extrême. Mon père hocha la tête. J'avais le délire. Quand je me réveillai de ma douleur, l'anneau que je ne croyais pas avoir accepté, serrait un de mes doigts de son cercle d'or, et je le portai frénétiquement à mes lèvres.

UNE PETITE MAISON.

...... Il est des douleurs qui sanglotent sous la plume. Je baigne de larmes amères chaque ligne de cette fatale histoire, et pourtant je n'ose m'arrêter dans mon récit. C'est un dernier regard jeté sur ce passé mort à jamais pour moi, auquel ma vie ne se rattacha par aucun lien, si ce n'est par le lien de la douleur. Heureux ceux pour qui le passé a des souvenirs vivants qui font la joie de leurs nouveaux jours! Pour moi, ma mémoire a hâte de divorcer par un adieu solennel avec ce drame horrible dont j'ai été la triste héroïne. Plus j'approche du son dénouement effroyable, plus je sens mon courage se glacer. Je ne reculerai pas néanmoins devant l'accomplissement de cette tâche. D'ailleurs j'espère user les agonies du souvenir, à force de raviver le feu dans la plaie de mon cœur. Quand tout y sera cendre, peut-être oublierai-je!

J'étais née pour les rêves calmes, pour la vie monotone et facile du cloître, et j'ai dû passer, étrange contradiction du hasard, par tous les orages de la vie réelle. La déshonneur, la pauvreté, la malédiction paternelle, l'outrage banal de la rue, l'insulte dédaigneuse du salon, la calomnie louche du village, rien n'a manqué aux épreuves que j'ai subies. J'ai bu toute la lie que le Dieu de miséricorde cache au fond de la coupe dorée de l'existence, et j'ai tant souffert dans ce monde que j'ai droit de beaucoup espérer de l'autre!

Il est des femmes bénies du ciel, qui passent ici-bas comme un rêve. Toujours enveloppées d'une atmosphère rosée, elles ne soupçonnent même pas les angoisses qui font saigner tant de cœurs. Tous les hommes ont pour elles des regards d'amant; leurs rivales emmiellent d'un sourire les plus âpres médisances; la mort cache à leurs yeux sa pâleur glaciale et décharnée sous des draperies noires, semées de larmes d'argent; leurs pieds de satin ne glissent que sur des tapis; de l'amour, elles ne connaissent que les aveux murmurés à l'oreille dans le tourbillon de la valse, ou discrètement cachés au fond d'un bouquet; du jeu, elles ne connaissent que les tables tendues de drap vert et le scintillement des pièces d'or. Ne parle jamais à ces reines du monde, mon Gabriel, des pauvres filles que les greniers du faubourg Saint-Martin abritent pendant quinze ans, l'épaule grelottante sous un haillon et la dent affamée, et que le flot vert de la Seine rejette, six mois

après, flétries sous une robe de soie, aux dalles humides de la Morgue. Ne leur montre jamais le joueur qui sourit des lèvres et qui troue du doigt son jabot de malines, car le louis qu'il vient de perdre c'est le dernier châle de sa femme, le dernier morceau de pain de ses enfants. Les belles dames paieraient peut-être d'une charmante moue d'attendrissement les frais de tragédie, si tu étais un grand poëte ou un illustre philanthrope. Elles applaudiraient l'acteur, mais elles ne le croiraient pas. Et ce ne serait point toujours chez elles disette de cœur et de générosité. Seulement le pathétique n'est reçu dans les salons que comme un bête de fort mauvais ton. Et puis le bonheur énerve les sentiments. Saint Thomas l'incrédule est le patron du grand monde ; les femmes nobles et riches, qui ne voient les souffrances vulgaires que poétiquement colorées par un pinceau mignard, ou pleurent des larmes fausses sur la poussière des planches d'un théâtre, qui ne touchent pas du doigt le cœur palpitant des victimes, qui ne mettent pas leurs pieds d'albâtre dans les souliers percés des malheureux, ne peuvent avoir l'intelligence des angoisses de l'âme et du corps. Ainsi donc ne les accuse pas trop, Gabriel ! car le jour où leurs yeux se sont ouverts, où la révolution a mis l'épouvante et le malheur à la portée de tout le monde, elles ont montré la noblesse de leur courage, oubliant toujours leur danger pour avoir pitié du danger des autres. Cette égalité momentanée de toutes les souffrances, sous le couteau de la terreur, voilà, à mon avis, le plus beau côté de ce remûment immense. Jusqu'alors le malheur était pour les élus de la terre comme ces mots prétentieux que vous avez balbutiés dès votre enfance, et dont vous n'avez jamais cherché à savoir exactement le sens. Vous les répétez de confiance, sans y attacher aucune idée précise, jusqu'au moment où le hasard vous sert de maître d'école. Alors vous êtes très-étonné d'avoir attendu si long-temps un enseignement si facile : mais on croit aisément savoir ce qu'on ignore. Et pour avoir prononcé un mot avant d'en comprendre la signification, on s'habitue bien vite à n'y plus penser. Hélas ! la révolution n'apprit que trop aux grandes dames que le malheur n'était ni un mot en l'air, ni une invention de roman, mais une odieuse réalité qui abrutissait assez la créature de Dieu pour qu'on vît des mères vendre leurs filles au prix d'un morceau de pain !

Pour moi, j'ai vu en face une seule fois la joie des grands du monde, la joie âpre et blasée de l'orgie, et elle m'a plus épouvantée que les privations de la mansarde ; la faim qui tinte à votre oreille, qui fait claquer vos dents à vide et raie votre gosier comme un fer rouge, vaut mieux que ces festins de débauche, où, quand les estomacs sont repus, l'on entend les mauvaises pensées de l'homme monter du cœur aux lèvres ; où, quand la nappe est bien tachée de vin, on met sans façon ses coudes sur la table, on appuie sa main tremblante sur le cou nu et rouge de baisers d'une belle maîtresse ; où les frénésies du vice, oublieuses du mensonge social, sont bégayées par l'ivresse.

Tu vas bientôt juger de la vérité de mes paroles, Gabriel, et tu verras si les plus effroyables malheurs de la terre ne sont pas ceux que le monde traite indifféremment de malheurs communs et vulgaires ; communs et vulgaires, parce qu'ils abattent tant de victimes qu'il serait fatigant pour les heureux de trouver assez de larmes dans leurs yeux, de pardons et de charité dans leurs cœurs, pour les consoler et les sauver. On s'attendrit par curiosité sur l'évasion périlleuse d'un forçat. Qui versera une goutte d'eau sur les lèvres d'une pauvre fille qui meurt, un enfant collé à son sein flétri, chassée de la maison de son père et reniée par son séducteur !

Après le départ d'Octave, je vécus sans compter les jours, morne, distraite, absorbée dans un véritable somnambulisme moral, fatiguée de moi-même. Tout m'était indifférent ; ma vie n'avait plus de but. Les ressorts de mon âme se détendaient, énervés par une douleur sourde et irritante. Ceux-là seuls pourraient comprendre cette situation désespérée, qui, réveillés de leur sommeil dans l'ombre de la nuit par un bruit continu, voisin, inexplicable, se sont accroupis tout pâles sur leur séant, la main sur la poitrine, l'oreille béante, les lèvres serrées, et pendant de longues heures ont senti marteler leur cœur par chacun de ces sons mystérieusement terribles. Et toi-même, Gabriel, n'as-tu jamais, dans tes rêves, entendu les rugissements d'un animal furieux éclater derrière toi, son souffle brûler ton épaule, tandis que tes pieds engourdis et scellés dans le sol ne pouvaient se lever pour te soustraire au péril par la fuite. Ce sont là de mortelles terreurs, folles, irréfléchies, sans cause. Eh bien ! tel était ma torture constante. Aux prises avec le cauchemar écrasant de la fatalité, je ne pouvais me débattre contre cette étreinte abominable. J'avais lutté, tant que j'avais espéré de l'amour d'Octave une réparation de ma faute. Abandonnée par lui, il ne me restait aucun moyen de salut ; tenter de renier mon déshonneur, d'écarter cette réalité funeste qui oppressait mon cœur, c'eût été combattre à vide. Je m'enveloppai donc dans une résignation farouche. Je n'osai plus prier, car j'étais honteuse devant Dieu. L'idée fixe de mon esprit me fit comprendre le supplice de la goutte d'eau que les tortureurs de l'inquisition laissaient tomber du haut d'une voûte dans le creux de la poitrine des patients. A la dixième goutte d'eau, le prévenu n'était plus qu'un cadavre. Pour moi, un regard de mon père me faisait pâlir, car je me disais avec terreur : Peut-être sait-il tout ? Sur un geste, sur un mot, je me sentais prête à mourir, foudroyée par une révélation dont ma vie était l'enjeu ? Le dirai-je ? les pointes d'acier du remords labouraient moins impitoyablement mon âme que l'anxiété du doute. Oh ! le malheur n'est rien : c'est l'attente du malheur qui est terrible. La mort est belle quelquefois et peut glacer des lèvres souriantes : c'est l'agonie qui est hideuse et fait grimacer le visage humain comme le masque ardent des damnés. Si tu veux deviner ce que j'ai souffert, figure-toi un coupable qui ignore le jour et l'heure où son arrêt doit être exécuté, et qui, pendant des mois entiers, attend, seconde par seconde, qu'il distingue sur les marches de pierre de son cachot le pas lourd et lugubre du bourreau, ce sanglant valet de la mort. Cet homme, vois-tu, Gabriel, essaierait vainement de garder un front calme et une âme sereine : certes il ne suppliera pas le geôlier de lui apprendre l'instant du supplice, parce qu'il craindra de paraître lâche, ou qu'il pensera être oublié, ou qu'il aura peur d'une certitude, tant l'orgueil, l'espoir et la faiblesse tiennent fidèle compagnie à notre pauvre machine jusqu'au dernier souffle ; mais son front sera bientôt rayé de rides, mais son cœur se gonflera au moindre bruit. Le bourdonnement d'une mouche lui fera peur. Le pain noir de la prison ne criera pas sous ses dents ;



Ai-je donc l'air d'une fille joyeuse qui court à un rendez-vous? — Page 289, col 2.

le sommeil ne fermera pas ses yeux. Sous le coup d'une pareille atteinte, le plus fier esprit, le plus insouciant coquin, deviendront poltrons, et se rattacheront à l'amour de la vie par l'effroi continuel de la mort. Les moins braves sont bientôt fous ou se pendent, en faisant de leur cravate une corde à potence. Ce qu'il y a de singulier, mon enfant, c'est que nous sommes tous, infimes créatures, encagés dans le même tonneau sans fond; nous sommes tous sûrs de mourir, — c'est la seule certitude de notre vie, — et nous ignorons tous l'heure fatale. Il est vrai que personne n'y pense : il faut remercier Dieu de cette compensation. Voilà bien des phrases pour t'amener à comprendre, sans trop d'indignation, que la vie avait fini par me devenir si terrible, que je voulus mourir. Mon âme, emprisonnée dans sa terreur, semblait demander des ailes pour aller se purifier dans le ciel. Je me promis le suicide comme une délivrance. Mais Dieu me gardait pour ce jour de désespoir un avertissement suprême.

La belle matinée! J'étais debout devant la fenêtre du jardin, encadrée par les guirlandes de lierre et de liserons qui couraient sur l'appui de bois rongé. Le soleil, ce sourire du Seigneur, éclairait mon visage; j'aspirais sa douce chaleur, j'écoutais avidement le chant babillard des oiseaux, je saluais d'un dernier regard les arbres qui agitaient indolemment leurs panaches de feuilles vertes; c'étaient mes amis fidèles que j'allais quitter. Mon père lisait dans un gros livre parcheminé, à fermoir d'acier; mais tout en lisant, il me regardait à la dérobée avec tristesse, car j'étais bien pâle et bien amaigrie. Tout à coup, au moment où je me tournais vers lui, je vis ses paupières se plisser comme pour retenir une larme, et le livre échappa de ses mains. Je me penchai brusquement pour le ramasser. Un cri jaillit de mes lèvres contractées; un cri de douleur qui fut toute une révélation pour moi. Tu t'es blessée, Camille, fit ce bon père épouvanté. — Ce n'est rien! une égratignure, répondis-je. Grâce au ciel, le fermoir d'acier avait froissé ma main, et deux gouttes de sang me lavaient de tout soupçon. Je me relevai péniblement et rendis le livre à mon père, en essayant de sourire. Je tremblais de frayeur, et j'avais la joie dans l'âme. Mon sein avait tressailli. J'étais mère et j'aimais mon enfant. Je me sentis aussitôt plus forte et plus fière : il me semblait qu'un enfant, c'était la bénédiction de Dieu. Alors je résolus de vivre, de vivre pour lui, c'est-à-dire de combattre et de souffrir sans relâche et sans plainte pour cette faible créature dont le ciel me confiait le bonheur. En cet enfant, ma jeunesse allait renaître, mon innocence revivre. A force de l'aimer, je devais trouver le pardon de ma faute. Chacun de ses baisers devait sanctionner les baisers d'Octave, car Octave n'était plus mon amant, mais le père de mon enfant. Déjà je le voyais tendant à mes lèvres ses petits bras. Je baisai du cœur ses yeux bleus, ses cheveux bouclés, ses petits pieds blancs qui tiendraient tous deux dans ma main. Oh! l'heureux songe! mes bras se croisèrent sur ma poitrine comme pour y étreindre mon nouveau trésor.



Pourquoi, diable! es-tu venue ici, ma déesse. — Page 293, col. 2.

Ma décision fut bientôt prise. Je compris l'adieu d'Octave. Il n'y avait en effet qu'un homme sous le ciel pour qui ma honte dût être une dot sacrée, un titre au pardon et à l'amour, et non pas un sujet d'outrage. La joie qui épanouissait mon âme me fit mieux apprécier sa conduite : je l'ennoblis et la divinisai de nobles sentiments. Je pensai que son départ était une feinte. Sans doute, me dis-je, il était pauvre, il aura craint, en me faisant épouser sa misère, de laisser planer sur son amour un soupçon de lâche cupidité. Eh bien, j'irai à lui. Mes prières triompheront de sa fierté. La femme qui aime véritablement ne doit-elle pas se donner toute entière, âme, fortune, honneur. L'amour qui a fait ses réserves d'orgueil, de confiance, ses calculs d'abandon et de froideur, n'est-il pas un exécrable égoïsme! entre deux créatures qui se sont dit l'une à l'autre dans un long embrassement et d'une voix mourante : *Je t'aime !* peut-il être question de dignité et de convenances? serait-ce m'humilier que d'aller vers Octave, et de lui dire : Voici notre enfant; donne-lui le nom de son père? — Oh! je veux le revoir. Sans doute il m'attendait, et moi, folle, qui n'avais rien compris. Mais il ne faut pas qu'il m'accuse plus longtemps dans son cœur!

Je brisai le cachet de l'anneau : je lus un nom et une adresse. Pendant tout le jour, je fortifiai mon courage en disant : Comme je vais le rendre heureux d'un seul mot! A six heures du soir, je m'évadai de la maison de mon père, sûre d'être pardonnée à mon retour. J'eus soin de m'envelopper dans une grande mante de soie noire, et je mis hardiment le pied dans la rue.

Hélas! je me croyais plus brave que je ne l'étais. Dans la maison, où aucun bruit extérieur ne venait troubler et assourdir ma pensée, je n'avais songé qu'à la nécessité inflexible de ma téméraire résolution, sans m'arrêter aux difficultés de détail. Je croyais acheter le bonheur à vil prix par une absence qui durerait à peine tout un soir. Quand je sortis, le soleil qui rougissait à l'horison comme une tache de sang devint presque aussi pâle qu'un clair de lune. Le vent n'avait pas encore séché la boue étendue sur le pavé par une pluie bien froide pour le mois de juillet. D'abord je voulus marcher très-vite, mon idée marchant devant moi plus vite encore, et je répétais en mon âme le nom d'Octave, pour me donner du courage. Mais j'ignorais le chemin, mes pas devinrent incertains, et je n'osais supplier personne de me tirer du dédale dans lequel je m'étais engouffrée. A un angle de rue, je me retournai toute effarée, et ne voyant plus rien de connu autour de moi, je fus saisie de terreur et je pleurai. Je cherchai, du regard, les arbres de notre jardin, ces protecteurs familiers de mon enfance, ces bancs de gazons dont je reconnaissais la place dans la nuit, toute cette petite patrie à laquelle tenaient tous les souvenirs de mon cœur, et en me sentant courbée sur une borne grise et froide, je me vis soudainement seule et comme perdue dans un monde étranger. Pourtant c'était fête ce soir-là dans la ville : des lampions patriotiques s'allumaient aux fenêtres, les tambours

battaient dans les rues; mais des figures sinistres venaient me flairer de leurs regards insolemment curieux. Je repris ma course. J'entendis des pas marcher sur mes pas. Moi, je ne marchais plus : je fuyais.

Ma crainte, Gabriel, n'était ni chimérique ni puérile, comme tu pourrais le croire : elle ne grossissait pas à mes yeux les passants en fantômes. A cette époque, la rue n'appartenait plus à l'homme qui allait simplement à ses affaires de cœur ou d'intérêt. La révolution devait être la seule affaire de chacun, et on ne pouvait songer à autre chose sans être suspect. On a dit que les murs avaient des oreilles et des yeux d'espion. La rue avait aussi des bras d'agent de police. C'était tout à la fois une arène, un champ de bataille continuel, un corridor de prison et une salle à manger de repas civiques. La vie privée s'ébattait en plein air, mouchardant et soupant au feu des lampions. Les libertins et les moralistes du carrefour avaient la parole libre. Quand j'arrivai au boulevard, je tombai au milieu de deux clubs. A droite, une chaise sous un arbre, à gauche, une borne au coin d'un mur, servaient de tribune aux orateurs. Ces derniers chancelaient sur leurs jambes, mais leur voix ne tremblait pas au moins. A coup sûr, ils étaient gens, la parade finie, à aller cuver dans le ruisseau leur éloquence de gestes et de poumons.

J'avais espéré échapper dans la foule aux hommes qui me poursuivaient. Erreur! ils devinrent plus hardis encore, au milieu de leurs frères du haillon et de la cocarde, et leurs paroles brutales sifflèrent à mes oreilles comme le premier coup de canon tonne à celles d'un nouveau soldat. Je fus étourdie de stupeur.

— Où va donc cette petite dame en capuchon, qu'elle court comme une biche effarouchée? dit l'un.

— La princesse va chercher fortune, répondit l'autre. Et elle a hâte! Que veux-tu? ça dîne de ses baisers comme nous de notre rabot.

Je me mis à courir pour échapper à cette grêle d'insultes étranges.

— Les mijaurées! reprit le premier, çà aime mieux faire la noce avec un galant doré, que de tremper la soupe à un bon ouvrier de mari.

— Dam! la paresse, fit le second, et puis le plaisir d'être bien cossue, de se dorloter dans le satin, de se laver les mains avec des pâtes d'amandes, et d'être luisante de diamants comme une châsse de saint...

— Sans compter que ça leur chatouille fièrement l'esprit de s'entendre dire toute la journée : La jolie fille par-ci, la jolie fille par-là! de la bouche des grands faraads qui se moquent d'elles et qui les aiment un peu moins que leurs chevaux.

Ces dernières paroles me firent monter au front une sueur glacée. Je crus entendre éclater la voix prophétique de l'avenir dans la phrase rude de l'ouvrier. Mon cœur était éperdu, mes jambes défaillaient sous moi.

— Ces femmes-là n'ont pas de cœur, dit l'autre.

— En revanche, elles ont des yeux pour voir les louis d'or et des oreilles pour écouter les fleurettes. C'est né sur le plancher des vaches; ça dépense l'argent comme ça le gagne; ça verrait geindre ses père et mère sur la paille sans leur donner un blanc, et ça finit par crever dans un lit d'hôpital.

Mes souliers s'écorchaient au pavé, mes pieds saignaient. Je dus m'arrêter, pensant que je m'étais bien avilie par cette fuite honteuse de la maison paternelle, puisqu'on osait m'outrager d'un langage si nouveau pour moi. Je sentis courir sur mes lèvres ce cri suprême : Mon père! et je pensai soudainement que son nom seul pouvait encore me protéger. Je me retournai aussitôt et marchai droit à ces hommes. Ils reculèrent devant moi de surprise.

— Messieurs, leur dis-je d'une voix profondément altérée, en rejetant le capuchon de ma mante en arrière, ai-je donc l'air d'une fille joyeuse qui court à un rendez-vous?

Les deux ouvriers, en voyant ma figure pâle et l'éclat sinistre de mes yeux, roulèrent gauchement leurs bonnets dans leurs doigts.

La hardiesse pouvait me sauver. Je ne voulus pas leur laisser le temps de la réflexion. Il fallait jouer mon honneur et ma vie sur l'effet d'une parole.

— Je ne vous cacherai pas plus mon nom que mon visage, ajoutai-je rapidement. Je suis la fille du citoyen Duhamel.

Il s'en fallut de bien peu que ces braves patriotes ne tombassent à genoux devant moi.

N'oublie jamais, Gabriel, l'influence enchantée, la fascination despotique qu'exercent sur les natures vulgaires l'éclat d'un titre, l'audace d'une volonté, l'autorité morale d'un nom, le caractère d'un costume. Ce sont là des puissances magiques avec lesquelles on emporte d'assaut la soumission de presque tous les hommes : l'indécision flasque et peureuse, naturelle aux êtres d'une trempe médiocre, sert merveilleusement ceux qui sont doués de ce pouvoir sans bornes, la volonté. Un forçat évadé ne s'est-il pas amusé à exploiter pendant six semaines les génuflexions et les courbettes de tous les préfets du midi, avec quatre habits volés à un fripier? Personne n'eût osé soulever les épaules du faux général de brigade ou la soutane violette de monseigneur l'évêque de Manfredonia pour voir la marque infamante qui rayait son épaule! La robe des juges n'est-elle pas de moitié dans la terreur qu'ils inspirent, et les princes n'entendent-ils point le plus souvent saluer leur seul diadème par des cris d'enthousiasme? Mais le monde s'agenouillera toujours devant le mystérieux *Il Bondoncani* du Calife de Bagdad.

Les deux ouvriers ne me demandèrent point, je t'assure, la preuve de mes paroles. Ils étaient consternés de honte.

— La fille du grand patriote Duhamel! s'écria enfin le plus hardi des deux. Ah! mam'zelle, si nous avions su... mais le soir, quand on voit une femme seule, dans les rues, on peut penser, n'est-ce pas...

— Point de vaines excuses, interrompis-je, voulez-vous réparer votre faute!

— Si nous le voulons, mademoiselle!...

— Eh bien, je vais vous prouver ma confiance en votre parole. Je dois me rendre ce soir dans une maison de la rue du Cerceau. Il s'agit pour moi d'un intérêt plus cher que la vie, et j'ignore le chemin, messieurs.

On gagne toujours les hommes du peuple par le cœur. Pourtant les ouvriers se regardèrent l'un l'autre avec un air d'embarras singulier.

— Vous hésitez, leur dis-je froidement. J'avais la fièvre dans le sang.

— Ah bah! dit un des deux, en enfonçant son bonnet sur ses cheveux crépus, nous vous accompagnerons, mam'zelle, quoique nous eussions mieux aimé vous voir aller dans toute autre rue, ce soir. Et je vous réponds que personne ne s'avisera de vous regarder de travers, en route.

Je ne cherchai pas à comprendre le mystère de

cette réponse, et, escortée de mes deux gardes du corps improvisés, j'arrivai, au bout de vingt minutes, à la rue du Cerc an. Là, je les remerciai d'un mot et d'un sourire. Ils me saluèrent et se retirèrent discrètement. Grâce à Dieu, le nom de mon père m'avait servi de sauf-conduit.

La rue étant déserte, je fus bientôt en face de la maison indiquée. Sa façade extérieure était plombée de ces teintes bistres et rouillées qui attestent la gangrène lente des années. Le ciment pulvérisé ne joignait plus les pierres. Le bas de la muraille était rongé par une ceinture de plantes parasites. Toute cette vieille habitation, prête à couler, semblait loger la misère; elle était silencieuse comme les masures voisines, dont les fenêtres restaient fermées. On avait étayé un côté de la porte d'entrée, dont le bois vermoulu était criblé de trous vides, autrefois peuplés de clous. Cet étrange abandon dénonçait la triste et incurable insouciance des malheureux qui, sachant qu'on ne peut les voler, font abdication de toute défiance. On sentait s'exhaler de ce logis les miasmes de la pauvreté moisie, qui n'a qu'une chaufferette pour tout foyer et qu'une botte de paille pour grabat. Je poussai la porte entre-bâillée, mon cœur se serra. Je n'embrassai du regard que la perspective terne et bornée d'une muraille de terre, couverte de tuiles creuses et percée de fentes qui ressemblaient médiocrement à des fenêtres.

— Lui, dans ce bouge! pensai-je, lui si jeune, si délicat, si beau! oh! que j'ai bien fait de venir et comme il va m'aimer. Pauvre Octave! a-t-il dû souffrir. Mais mon amour le récompensera de toutes les douleurs que lui a imposées sa noble fierté. Je lui ferai oublier ses mauvais jours. Sans doute je vais le revoir, pâle et triste, comme l'ombre de lui-même, mais je sais des paroles qui rendront la joie à son cœur et le sourire à ses lèvres!

Je laissai retomber le marteau sur une seconde porte enchâssée dans la muraille de terre. Cette porte s'ouvrit. Mais, chose étrange, au lieu de me trouver dans une espèce de tanière, je restai immobile sous une charmille vivace qui s'allongeait sur le côté intérieur du mur, taillée en colonnes et en portiques verdoyants. A droite et à gauche, des sylphes et des nymphes de marbre s'embrassaient sur le dos d'une chimère dont la gueule grimaçante faisait pleuvoir un torrent d'eau. En face de moi, se déployait la façade d'une maison d'un seul étage vers laquelle montait une rampe double et circulaire qui s'appuyait à quatre énormes piédestaux, où dormaient deux lions et deux sphinx de granit. L'atmosphère lourde et parfumée du jardin troublait la tête et enivrait les sens; on eût dit qu'elle vous caressait.

— Où suis-je donc? me demandai-je, reculant épouvantée et pressant de mes mains mon front brûlant. Est-ce un songe? mais non, c'est bien moi qui suis venue ici, seule, poursuivie de mille terreurs, sur la foi d'un mot d'Octave. Oh! s'il m'avait trompée, s'il s'était joué de mon amour!

— Que demandez-vous? fit une voix brusque. On ne donne rien aux mendiants ici. Si mon maître vous surprenait, je serais chassé. Ne m'entendez-vous pas?

C'était un laquais qui me parlait ainsi. Mais j'avais perdu tout courage. Terrifiée par la crainte d'une trahison, oubliant le nom gravé dans le chaton de l'anneau, ne songeant plus qu'à celui dont mon cœur gardait fidèlement la mémoire, je balbutiai d'une voix tremblante ces mots:

— Je demande M. Octave.

Un hourra d'éclats de rire résonna à mes oreilles. Les arcades de la charmille vomirent une nuée de laquais insolents.

— Octave! répliqua celui qui m'avait interrogée; est-ce là un nom de chrétien?

— Nous ne connaissons pas ça, Lisette, fredonna un autre.

— Joli prétexte pour nous déranger, ajouta un troisième. Nous l'avez-vous donné à garder, votre M. Octave?

— Voyez-vous, ma mignonne, quand on fabrique des noms en guise de passe-ports pour entrer chez les gens, faudrait au choisir qui ne soient pas brouillés avec le calendrier.

Tous ces outrages pleuvaient sur une statue; le dard acéré de tant de paroles cruelles ne pouvait effleurer mon cœur, car j'étais résignée à tout souffrir pour arriver au but qui me semblait marqué par le doigt de Dieu. Je compris seulement que ces hommes ne connaissaient point Octave, et le soupçon grandit dans ma pensée.

— Il s'appelle pourtant bien Octave, messieurs, je vous assure, murmurai-je doucement. Oh! écoutez-moi; vous êtes bons, ne me repoussez pas. Si vous saviez... il faut que je le voie, une minute seulement, et puis je partirai... Laissez-moi entrer... il vous en saura gré...

Le valet mit sa main sur moi et me poussa brutalement vers la porte.

— Allez chercher ailleurs M. Octave, ma mie, dit-il, ou faites-le crier dans les rues, c'est plus sûr.

Ses camarades riaient.

Je reculai pas à pas devant lui, lentement, le regard désespérément fixé sur la porte de la maison, où je croyais voir apparaître Octave; mais ce n'était pas assez d'humiliations. Un autre laquais s'était glissé derrière moi. Je me sentis saisie par la taille. L'indignation empourpra mon visage et alluma mes yeux d'une flamme soudaine. Je me retournai brusquement et le capuchon de ma mante s'affaissa sur mon épaule. Le valet poussa un cri de surprise.

— Sandis! la petite est jolie, dit-il à celui qui me chassait. Tu ne l'avais donc pas regardée. Fût-ce une mendiante, sa figure lui donne ici droit d'entrée comme à une reine.

Puis s'inclinant devant moi:

— Veuillez me suivre, madame, vous allez voir M. Octave, continua-t-il avec un sourire.

Je n'hésitai pas, je le suivis. Les femmes ont de ces courages-là, Gabriel; elles boivent la honte et se laissent rouler par les escaliers pour un enfant qui pleure encore dans leur sein.

Le valet me laissa seule dans une antichambre toute blanche et boisée, rayée de filets d'or, sculptée d'arabesques bleues, pavée d'une mosaïque en scagliola italienne, dix fois plus belle que le salon de mon père, qui me paraissait si splendide. Là, je restai absorbée dans mes pensées confuses. Le sang bourdonnait à mes tempes. Je croyais être emportée dans un rêve funeste.

Il me semblait parfois entendre des paroles et des rires se croiser dans la chambre voisine. Puis ce bruit cessa ou plutôt s'éteignit dans un murmure de chuchotements sourds.

Je ne sais ce qui se passa alors dans le fond de mon âme; mais je me trouvai accablée de ma douleur au point de me dire avec un dernier espoir de joie

sombre et amère : Si Octave me voit, s'il m'entend, je serai sauvée, car il aura pitié de moi!... pitié!

Puis je levai les yeux. Mon regard fut un éclair, ma première parole fut un cri de bonheur. J'oubliai tout, souffrances, doutes, humiliations.

Un jeune homme, immobile devant moi, me contemplait d'un regard fixe et étrange. Ses cheveux blonds, pailletés de poudre, s'enroulaient en longs anneaux. Un élégant habit rouge de mousquetaire serrait sa taille svelte. Ses jambes étaient à moitié ensevelies dans des bottes molles de voyage. La pointe de son épée à fourreau de soie blanche, se dressait coquettement en l'air.

Les yeux du jeune mousquetaire étincelaient, et ses joues, allumées d'ardentes couleurs, semblaient plaquées d'une couche de vermillon.

— Octave! fis-je en tendant vers lui mes mains tremblantes.

— Vous ici, Camille! enfin, répondit-il avec l'expression d'un étonnement douloureux. Soyez la bienvenue.

— J'ai cruellement souffert pour arriver jusqu'à vous, repris-je.

— Souffert... souffert, répéta-t-il, comme s'il cherchait à s'expliquer le sens de mes paroles; oui... le malheur nous guette toujours du coin de l'œil... mais on le noie au fond d'un verre... le remède est excellent.... quand le vin est bon...

Sa voix bégayait. Son regard devenait trouble et vague.

— Quelle est cette raillerie, monsieur? m'écriai-je avec effroi.

Il pressa son front de ses mains; puis, s'accoudant au rebord sculpté de la cheminée :

— Pardonnez-moi, murmura-t-il d'une voix douce et mélancolique. Je n'ai pu vous revoir sans que l'émotion de mon cœur ne fît divaguer ma pensée. C'est moi qui ai souffert, souffert plus que vous, Camille. Votre maison ne s'était pas transformée pour vous en cachot. Vous étiez libre. Les portes s'ouvraient devant vous, et pourtant vous avez bien tardé... Bah! l'amour le plus sincère, celui d'une jeune fille naïve, s'endort dans des heures d'oubli, comme celui d'une femme du monde, je le vois. Cependant, je vous attendais toujours, Camille!

— Vous m'attendiez, monsieur. Pourquoi mentir? Les valets m'ont repoussée du seuil de cette demeure en me disant que personne ne portait ici ce nom tant de fois évoqué dans mes douleurs, Octave!

Il hésita à répondre. Je vis qu'il s'efforçait de réunir quelques souvenirs confus ou d'inventer une fable pour me tromper. Son front se plissa sous ce travail d'esprit. Enfin, l'impatience l'emportant :

— Ces valets sont des faquins, répliqua-t-il brusquement, mais ils avaient raison. Octave! c'est un nom de comédie ou d'empereur romain. Etait-ce là le nom gravé dans l'anneau, celui que vous deviez prononcer, Camille? On ne connaît ici que le comte de Chavannes.

J'étais foudroyée.

— Le comte de Chavannes! Que voulez-vous dire? m'écriai-je. Mais c'est vous seul que je suis venu chercher, Octave. Je ne connais pas cet homme, moi. Où suis-je donc? où suis-je? répondez-moi, monsieur.

— Chez moi, dit-il avec un rire froid.

— Chez vous, Octave! quoi! cette maison bâtie de marbre et d'or, ces jardins, ces statues, tout cela est à vous. Ces laquais qui m'ont insultée sont vos laquais. Ces armoiries gravées dans les panneaux des murs, ce sont vos armoiries. Le comte de Chavannes...

— C'est moi, dit-il encore.

— Je suis perdue, pensai-je.

L'avenir s'ouvrit alors devant moi comme ces abîmes dont les lèvres noires et béantes sont voilées par l'ombre épaisse de la nuit au regard des voyageurs, mais qu'un éclair illumine soudainement jusque dans leurs plus effroyables profondeurs.

— Ainsi donc, monsieur, repris-je d'une voix émue après quelques instants de silence, vous m'avez indignement trompée. Illustre gentilhomme, vous avez caché votre naissance sous un nom roturier. Riche à millions, vous êtes venu mendier le pain de notre table comme un pauvre et un malheureux. C'est par une trahison domestique, par un mensonge constant de la bouche et du cœur que vous vous êtes fait aimé. Ce triomphe est glorieux pour vous, monsieur.

— Pourtant, si je te disais, Camille, — murmure sa voix tremblante, — que dédaignant des amours faciles semées comme une haie fleurie sur mon chemin, amours qui se penchaient orgueilleusement au bras du gentilhomme et qui souriaient de toute la chatterie de leurs yeux et de tout l'éclat de leurs dents blanches aux diamants de mon habit, — j'ai eu un jour la fantaisie d'être aimé pour moi-même. Si je te disais que j'ai renié ma noblesse pour m'élever jusqu'à toi, simple et chaste bourgeoise, que j'ai voulu purifier mon cœur à la douce flamme de ton amour, moi, jusqu'alors joueur et débauché par ennui, car il fallait pour remplir mon âme une passion violente et vrai.

Les paroles moururent tristement sur ses lèvres. Je crus deviner des larmes roulant sous ses paupières; pourtant je répondis :

— Je ne vous croirais pas, car vous m'avez lâchement abandonnée!

Je mentais, car déjà j'avais foi dans la sincérité de celui qui confessait si bravement sa trahison, et je me disais : Il m'aime encore!

— Tu me hais donc, mauvaise! ajouta-t-il en s'approchant de moi et saisissant ma main.

Comme je sentais ma faiblesse, comme je ne savais plus dans quelle blessure de mon cœur chercher contre ce jeune homme, en qui j'aimais toujours Octave, un nouveau cri de reproche, — je répétai, poussée par cet entêtement machinal, familier aux enfants :

— Si vous m'aimez, pourquoi m'avez-vous abandonnée?

— Ta, ta, ta, ma chère belle, dit-il d'une voix rude et impérieuse, trêve, je vous prie, aux jérémiades et aux pleurnicheries, cela me fatigue.

Je le regardai avec une stupéfaction profonde.

— Voyons! sois bonne fille, ajouta le comte. Laisse là tes grandes phrases de vertu. Le souper nous attend avec de joyeux convives. Laisse-moi d'abord sceller mon pardon sur tes lèvres...

L'étonnement et le mépris faisaient trembler tous mes membres. M. de Chavannes jouait-il un rôle? Cette scène était-elle une épreuve? D'où provenait ce changement subit? Je restai immobile. Il s'approcha de moi plus près encore; son visage touchait presque le mien. Je l'entendis balbutier avec colère ces mots :

— Ne fais donc pas la bégueule, Camille, ou je vais t'embrasser de force!

Mais en même temps, ses jambes tremblaient et sa main cherchait à se cramponner à ma mante comme à un appui. J'eus peur alors et le repoussai. Tout à coup le feu de son regard s'éteignit, ses joues pâlirent, et il se laissa tomber dans un fauteuil en murmurant :

— Que j'ai soif, mon Dieu! — marquis, remplis mon verre!

Son mouchoir, tombé à terre pendant notre lutte d'une seconde, était barbouillé de tabac et taché de vin.

Je compris tout. Le malheureux était ivre.

Oui, Gabriel, cette scène s'est passée ainsi, mot pour mot, avec cette horrible simplicité qui la rend plus odieuse à mon souvenir que toutes les terreurs du drame compliqué dont elle fut suivie.

La mélancolie de ces premières paroles du comte, qui avaient ému mon cœur, n'annonçait que cette torpeur larmoyante de l'homme qui sent l'ivresse bourdonner dans son cerveau, et qui cherche à affermir son pied et sa voix. Mais l'attendrissement idiot d'un buveur se communique comme celui d'un histrion; j'avais failli mêler mes larmes à ces larmes rouges de vin. Le feu des regards de M. de M. de Chavannes, c'était encore le vin qui tournait sur ses sens en amour furieux et brutal. Puis la lassitude avait trahi la ruse du noble débauché.

La honte d'avoir été si grossièrement abusée, paralysa mon esprit et mon âme. Toutes les sources de l'espérance et de l'illusion se tarirent en moi. Je n'eus plus peur du jeune comte. J'eus pitié de lui.

— J'avais fait un beau rêve, soupirai-je en contemplant le brillant mousquetaire enfoui dans son fauteuil les bras inertes, les paupières à demi fermées. — Pendant quelques jours, j'ai cru au bonheur, je l'ai espéré. Folle! n'est-ce pas alors que j'étais heureuse. Aujourd'hui je regrette ces heures divines, mais je ne puis les rappeler. Leur souvenir embaumera le reste d'une vie qui sera bien terne et bien lugubre.

— Boire! répéta le comte, en tendant languissamment la main comme s'il eût soulevé un verre.— Marquis, tu es un traître; tu verses à boire au plancher!

— Ah! dis-je en pleurant, deux êtres misérables qui s'aiment peuvent être heureux, parce qu'ils se font une joie de la souffrance et du dévouement. Versées à deux, les larmes mêmes sont douces. Mais pour moi, tout est fini. Seule, j'ai aimé; seule, je dois souffrir!

— Oh! non, pas seule! repris-je un instant après, en souriant, car je pensai à l'enfant qui tressaillait dans mon sein.

Je me rappelai alors le but de mon apparition chez le comte de Chavannes; mais pourrait-il écouter et comprendre les paroles qu'il me faudrait laisser échapper de mon cœur? Ce doute fut une nouvelle angoisse plus cruelle que toutes les autres.

Je saisis le bras du gentilhomme. Il me regarda fixement et répéta son refrain : A boire!

— Ma présence est un embarras pour vos plaisirs, lui dis-je d'une voix calme et froide. Les paroles d'une femme qu'on n'aime pas, fatiguent. J'ai pourtant à vous confier un secret... que vous *devez* entendre.

— J'écouterais mieux devant une bouteille pleine, interrompit le comte.

— Sachez d'abord, repris-je, que depuis votre départ le mépris avait chassé de mon âme l'indigne faiblesse qui me livra sans défense au guet-apens d'une séduction infâme...

— Pourquoi, diable! es-tu venue alors ici, ma déesse? s'écria M. de Chavannes en battant une marche du bout des doigts contre le bras de son fauteuil.

— Pourquoi? répliquai-je profondément humiliée. En effet, c'eût été une insigne lâcheté que de venir implorer l'aumône de votre amour, monsieur. Mais Dieu sait que j'eusse su mourir avant de tomber si bas. — Vous me demandez pourquoi je suis venue, n'est-ce pas? eh bien, c'est pour la vie et l'honneur d'un enfant qui est le vôtre, monsieur comte. Je vais être mère!

Il y a des mots qui dégrisent. M. de Chevannes tressaillit et se leva, le visage vert.

— Vous serez bientôt mère, Camille! Dis-tu vrai? dis-tu vrai?

— Si je dis vrai, monsieur! — Mais sans cette voix éplorée qui prie pour vous du fond de mes entrailles, aurais-je souffert vos insultes? Si je me suis traînée jusqu'à la porte de cette maison, si je vous ai écouté, sans fuir, éperdue, sans que la honte rougît seulement mon front, c'est que la fierté de la femme s'oubliait et s'humiliait devant le devoir sacré de la mère. Je viens faire un appel suprême à votre cœur, monsieur, car cet enfant me demandera compte un jour de la vie terrible que je lui aurai donnée; il voudra savoir de quel droit je l'aurai jeté au milieu d'un monde auquel il ne tiendra ni par les racines vivaces de la famille ni par celles de la fortune. Condamné dès sa naissance à une vie de paria et d'ilote, déshérité des plus maigres joies de la société, flétri comme l'enfant trouvé qui gît nu sur le pavé de la place publique, il maudira un jour la faute de sa mère, car alors cette faute, que Dieu pouvait pardonner au nom de l'amour, deviendra un crime.

— Il sera riche, Camille, il sera riche, s'écria le comte.

— Riche, repris-je amèrement. Croyez-vous donc, monsieur, qu'en attachant aux langes de votre fils un de vos diamants et à son doigt votre plus belle bague, vous lui aurez payé assez généreusement la dette de la paternité. Aurai-je assez fait pour lui, moi, en le nourrissant de mon lait. Mais un enfant vit d'un baiser et d'un sourire maternel plus que du lait de sa nourrice; mais, homme, il vit d'un nom et d'une position honorée plus que d'une fortune! Oh! je le sens, dans la jalousie de mon amour pour lui, je voudrais qu'il ne tînt de vous que la charité d'une pension. Vous le feriez riche, et moi, je l'aimerais. J'accepterais ce partage devant Dieu; mais aux yeux des hommes cela ne suffit pas.

— Qu'exigez-vous donc? demanda M. de Chavannes.

— Il faut donner votre nom à cet enfant, répondis-je.

Un silence morne plana sur nous. J'entendais battre mon cœur.

— C'est impossible! dit-il enfin d'une voix sourde.

Si la haine a jamais enfoncé ses griffes brûlantes dans mon âme, ce fut en ce moment. Je jetai au comte un fauve regard de mépris, et la pensée d'un crime jaillit à mon cerveau. D'un mot, cet homme écrasait impitoyablement l'avenir de mon enfant; mais, hélas! la seule arme avec laquelle je pouvais me défendre, c'était la prière.

— Pourquoi est-ce impossible? repris-je en essayant de discuter avec des lèvres calmes ce qui fai-

fait frissonner toutes les fibres de mon cœur. — Pourquoi? Est-ce la peur du sarcasme de vos nobles amis? Allons! ayez le courage de votre faiblesse. J'ai deviné, n'est-ce pas? Vous rougissez de moi : je ne vous en veux pas. Entre nous deux, il y a un mot : la mésalliance; et ce mot est un abîme. Vous ne voulez pas y tomber : quoi de plus juste? — Eh bien, écoutez, ajoutai-je plus bas, — pour *lui*, je consentirai à tous les sacrifices. J'irai vivre dans les larmes avec mon enfant, loin, bien loin. Votre noblesse ne sera point compromise, on ne connaîtra que l'héritier de votre nom. Sa mère s'exilera dans l'oubli; vous la direz morte, si vous voulez. Son fantôme ne ressuscitera jamais devant vous. Le monde vous pardonnera, lorsqu'il verra que vous avez immolé une femme obscure et inconnue à ses préjugés, que vous ne l'avez pas protégée contre lui, que vous vous êtes humblement soumis à sa loi sans lutte et sans résistance. Les vainqueurs sont généreux. Le monde vous plaindra peut-être. Du moment que mon front ne ceindra pas orgueilleusement la moitié de votre couronne de comte, que mon nom ne sortira jamais de votre bouche, vous serez admiré. Pour moi, je soignerai en mère mon enfant. Pour les autres, je serai sa servante. Est-ce que cela fait quelque chose à une mère d'être la servante de son enfant? On me croira payée pour l'aimer. Qu'importe! pourvu que j'aie le droit de l'aimer!

— Non, dit le comte redevenu impassible. — D'ailleurs on m'attend, Camille. Je ne puis prendre une si grave décision aujourd'hui...

Je pressai ses mains dans les miennes.

— Que votre fils ne soit pas aussi cruellement abandonné, continuai-je, dans ce monde où chaque créature a son chiffre et sa place. Car enfin, c'est votre race tout entière qui sera flétrie et déshonorée en lui, s'il souffre comme un mendiant et un vagabond. C'est le sang de vos veines qu'on versera en le frappant : son ignominie sera la vôtre. Songez que le fils d'un de vos laquais, engraissé de ses vols, pourra prendre un jour à ses gages le fils du comte de Chavannes, son maître.

— Parlez plus bas! plus bas!

— Tandis que si vous vouliez... moi, d'abord, je serai invisible. Je manquerai comme un nom dans votre vie, voilà tout. Au fond d'un village, où je tiendrai bien peu de place, j'oublierai le passé. Je m'interdirai les regrets et les rêves qui consolent. Je serai heureuse par le bonheur de mon enfant...

— Plus bas, par pitié, Camille!

— Vous demandé-je une chose injuste ou honteuse, monsieur?

Je vis son regard inquiet se tourner vers la porte de la chambre voisine.

— Qu'allais-je faire? dit-il. — Puis il ajouta : — Calmez-vous, Camille. Aujourd'hui, il est impossible... Partez! oh! partez, je vous en prie. Je vous reverrai, tout peut s'arranger encore...

— Je ne sortirai point d'ici que vous ne m'ayez promis le salut de votre enfant, répondis-je. Si je pars, qui sait si je pourrai jamais revenir! Je suis à vos genoux, monsieur le comte; le mot qui va tomber de votre bouche doit tuer ou sauver deux créatures de Dieu.

— Camille, dit M. de Chavannes en me tendant la main...

Un chuchotement de rire étouffé frôla la porte de la chambre. Je me relevai, droite, glacée, le front pâle, les lèvres tremblantes.

— Il y a quelqu'un dans cette chambre, m'écriai-je en touchant la porte du doigt. On nous écoutait. Le saviez-vous, monsieur?

Le comte ne répondit pas.

— Ainsi, on a entendu le cri de ma prière et le sanglot de mes larmes. Mon désespoir a été donné en spectacle comme une bouffonnerie curieuse. Cela est beau, cela est noble!

— Camille!

Une nouvelle fusée de rire aigre et strident vint mourir à mes oreilles.

— C'est le rire d'une femme, dis-je de cette voix froide, mais amèrement haineuse qui caresse déjà l'espoir de la vengeance. — Je comprends pourquoi vous ne m'aimez plus, monsieur de Chavannes. J'ai une rivale. Elle est noble, celle-là, sans doute!

Et j'avançai d'un pas vers la porte.

Le comte me prit violemment le bras, et la voix dans mon oreille :

— Camille, prends garde, dit-il très-vite. N'écoute pas la mauvaise pensée qui te pousse dans le gouffre. Tu es sacrée pour moi, puisque tu vas être mère. N'entre pas!...

— Je verrai cette femme, je veux la voir! criai-je en le repoussant.

— Non. N'entre pas, n'entre pas, répéta-t-il hors de lui. Tu es pâle, tu souffres...

— Ah! vous voyez maintenant que je suis pâle, vous avez pitié de ma souffrance, fis-je avec un sourire morne. Cet intérêt pour moi naît bien à propos dans votre âme.

— Mais tu es perdue, si tu entres là!

— Du jour que vous m'avez souri dans la maison de mon père, j'étais perdue, monsieur.

— Mais les hommes qui m'attendent dans cette chambre sont de fiers gentilshommes devant qui ne trouvera pas grâce la fille du citoyen Duhamel...

— Et les femmes, monsieur? et cette femme?...

— Ce sont leurs maîtresses qui glorifient la débauche, mais qui flagelleront d'une haine sincère et impitoyable la niaiserie sublime de ton amour vrai.

— Ainsi, monsieur, dans votre propre maison, vous ne sauriez me faire respecter...

Les veines de son front se gonflèrent.

— J'ai donc aimé un lâche, ajoutai-je.

Le comte devint pâle comme un mort. Derrière la porte, les rires éclatèrent franchement cette fois. Il me regarda avec des yeux étincelants de rage :

— Ils se moquent de moi, et ils ont raison. Je fais l'enfant. — Une dernière prière, Camille : — ne reste pas ici. Cet air est venimeux, empoisonné. La débauche a taché de sa lèpre chaque pierre de ces murs, chaque fleur de ces jardins...

— Je verrai cette femme! je l'ai résolu, dis-je.

— Eh bien! que ton visage soit au moins couvert d'un masque comme le sien. Le moment où ses cordons tomberont dénoués ne viendra que trop tôt...

Il ouvrit une armoire cachée dans la muraille et qui était encombrée de costumes de fantaisie, prit au hasard un demi-masque à barbe de soie rose, et le tendit vers moi. Je le pris silencieusement et le collai à mon visage.

— Maintenant, ajouta-t-il, auras-tu le courage d'abdiquer le nom de ton père?... Si tu le révèles, souviens-toi que le secrétaire Octave, qui t'aime encore, redeviendra le comte de Chavannes, et que sa vengeance sera inexorable.

Je souris dédaigneusement sous le masque.

— Tu le veux! eh bien, cours vers l'abîme, nous ne pouvons plus reculer; mais, en vérité, j'ai peur de moi-même, s'écrie le comte.

Et il ouvre avec vivacité la porte à deux battants.

Toute ma vie, le souvenir du tableau féerique qui éblouit alors mon regard, m'apparaîtra comme un soleil incendiant une nuit obscure de soudaines gerbes de lumière. Au premier coup-d'œil, la salle que j'entrevois n'est qu'un bosquet de marronniers qui dressent leurs blanches aigrettes de fleurs et leurs vastes éventails jusqu'à la voûte formée par des rameaux entrelacés. Le jour y ruisselle en pluie d'or à travers un vitrage jaune. Sur les branches des arbres se tiennent, perchés sur une patte, des oiseaux aux plumes bariolées de couleurs fantastiques. Du pied rugueux des marronniers germent des buissons de roses trémières. Des campanules roses et bleues s'entrelacent, épanouissant, autour de l'écorce brune, leurs clochettes mobiles et leur luisant feuillage. Les perspectives fuient en points de vue variés, s'allongent en pagodes microscopiques où se creusent en bassins d'eau verte, illuminés d'un reflet de lune, bordés d'ajoncs et dormant sous l'arche d'un pont chinois. Des ouvertures coupées en arcades et en ogives, encadrent des glaces énormes sur lesquelles chatoient tous les aspects de salut.

Je demeure stupéfaite sur le seuil.

— C'est ma salle à manger d'été, me dit doucement le comte, et voici mes convives.

— Quatre hommes et cinq femmes! je trouble sans doute une bien joyeuse fête.

Les femmes sont assises sur des piles de coussins aux pieds de ces marronniers de décor. Les hommes sont couchés aux pieds des femmes.

Une seule n'a pas l'épaule d'une esclave sous ses babouches de satin rouge broché d'or. Elle attend sans doute l'amphitryon. Tous portent un costume différent. M. de Chavannes a pour convives un général, un robin, un marquis, un paysan, un bailli.

Une déesse au menton fardé menace le paysan du doigt. Une bergère de Florian enchaîne des nœuds d'un ruban rose le cou du général. La reine de théâtre pose son diadème de carton doré, incrusté de rubis, sur la perruque blonde du robin, et se coiffe galamment du bonnet carré de ce dernier. La bourgeoise regarde la foule et soupire au nez du bailli.

La religieuse, solitaire, frappe impatiemment le bout de ses doigts effilés avec son crucifix d'argent.

A mon apparition, le silence a soufflé sur toutes les bouches. La figure des femmes, d'abord assombrie, s'éclaire d'un sourire de méchanceté et de calomnie. Je lis sous leurs masques. La haine siffle déjà sur leurs lèvres roses.

Les hommes se lèvent.

— Mesdames, dit le comte, je vous amène une compagne dont j'étais loin d'espérer la visite. C'est une élève bien novice qui veut profiter de vos leçons et désire ardemment savoir quel charme magique vous employez pour nous paraître si charmantes, pour nous prendre le cœur avec une œillade ou un coup d'éventail.

La flatterie ne ride pas la barbe rose d'un seul masque. Les femmes restent cruellement immobiles. Les hommes s'inclinent devant moi.

— La nuit tombe. Les arbres grelottent sous la pluie, reprend M. de Chavannes d'un air embarrassé. — C'est le moment de vider joyeusement nos derniers flacons, de fêter notre dernière belle soirée, peut-être! — car demain, demain sera pour nous tous l'émigration; c'est-à-dire l'exil, ou la fuite en Vendée, c'est-à-dire la levée de boucliers, — la misère et la mort, ajoute-t-il tout bas.

Les gentilshommes présentent la main aux dames. Le comte semble hésiter un instant entre la religieuse et moi. Enfin je l'emporte dans cette lutte muette. La délaissée se lève fièrement et s'avance seule vers la table imaginaire du festin. Le milieu du salon est vide, et je me demande si M. de Chavannes et ses convives sont fous, ou si l'invitation du comte n'est qu'une plaisanterie.

Tout à coup un voile semblable au *velarium* des cirques romains tombe sur le vitrage. Le pied de chaque arbre se fend et laisse échapper une hamadryade tenant à la main deux girandoles d'or, soudainement éclairées et étoilant de lueurs vives et tremblantes les massifs sombres de verdure. En même temps s'allument les lustres de bronze doré, enchâssés dans des morceaux de cristal de roche éclatant, et appendus aux branches des marronniers par des chaînes de fleurs et des écharpes de gaze d'argent. D'une coquille de jaune antique, semée d'un gazon de violettes, bondit la fusée scintillante d'un jet d'eau qui s'épanouit et retombe en gerbe de grésil dans une fontaine. L'onde de la fontaine, bijou en porcelaine de Sèvres, est becquetée par des oiseaux qu'on écoute et qui ne chantent jamais, caressée par des fleurs dont on respire en vain les parfums fantastiques, frôlée par des papillons dont l'aile est toujours déployée et qui ne s'envolent pas, diaprée de coquillages qui sont peints comme les fleurs et les oiseaux. Dans un autre angle du salon, éclate la fanfare d'instruments touchés par des musiciens invisibles, derrière le rempart d'un rocher factice qui sert de buffet.

Puis le plancher s'abaisse et remonte aussitôt chargé d'une table magnifiquement servie et entourée de douze chaises de bois de rose et d'ébène, matelassées en satin bleu glacé d'argent.

Chacun s'assied. Les verres sont remplis; les plats, dévastés; mais les fronts gardent le pli d'une inquiétude secrète. La conversation ne s'enflamme pas; assise comme une ombre à cette table, je glace la gaieté dans les cœurs et sur les lèvres.

— Tu es triste comme un Genévois sans ministère, marquis! — s'écrie enfin le comte. Ton oncle le commandeur serait-il ressuscité de son apoplexie foudroyante?

— Il est enterré! répond le marquis d'une voix lugubre; — mais ce qui m'afflige, c'est de voir notre société dispersée comme une poignée de sable à la voix de quelques rustres jaloux et furieux qu'on eût dû murer dans les cabanons de Bicêtre... nos amis mettent leur vaillance à fuir le danger...

— Non pas à le fuir, marquis, mais à aller s'armer pour le combattre victorieusement...

— Folie! c'est ici qu'ils devaient tenir tête à l'orage... à quoi me servira à Coblentz l'héritage de mon oncle... Je ne puis emporter ses belles terres de Lorraine dans la poche de mon habit... et cependant que faire? Ne m'ont-ils pas envoyé de Coblentz une quenouille, une quenouille à moi!

— Nos *impurs* sont beaux joueurs. Ils flairent les pistoles du commandeur et veulent te les gagner pour payer leurs frais de voyage!

— Bah! laissez donc de côté votre vilaine politique, mes gentilshommes, dit l'actrice. Cette bonbonnière est le dernier asile du plaisir et de l'esprit, à qui ces méchants Titus de l'Assemblée en veulent tant.



C'est le peuple, monseigneur! — Page 299, col. 2.

Vivez encore de la vie de Louis XV, pendant quelques heures au moins, messieurs.

— Mais toi-même, tu es plus sombre qu'une mariée de huit jours, Roxelane!

— Eh! le moyen d'être gaie. Vous partez sans moi, je vais rester seule. Que devenir? La révolution nous vole et nous assassine, nous autres. Vous ne me laisserez pas seulement un page de bonne maison à cacher dans mon boudoir! On nous les tuera tous! continua-t-elle en essuyant ses yeux du coin de son mouchoir.

— Eh! ma chère, dit le robin, n'aurez-vous pas toujours à vos genoux une armée de fournisseurs, de fédérés, que sais-je, moi? Puis nous reviendrons bientôt; on balaiera ces petits messieurs de votre salon et on les rendra aux amours d'antichambre, leur élément naturel.

— Des fédérés! répond Roxelane, pourquoi pas des gazetiers! Ah! chevalier, vous me supposez bien mauvais goût.

— Bah! ton cœur n'est-il pas un caravansérail où il y a place pour héberger tous ceux qui paient noblement leur bienvenue.

— Fi! l'horreur! murmura l'actrice.

Pour moi, j'écoute, frappée d'une stupeur inouïe, cette conversation folle, brisée, fiévreuse, sans frein, qui bondit comme une spirale de feu, renverse et confond mes idées, déroute à chaque instant mon attente, effraie mon âme et trouble ma tête. Cette insouciante abdication de toute vertu, ce froid et dédaigneux sarcasme, cet amour sans jalousie qui se profane et s'insulte lui-même, qui gaspille effrontément, devant tous, les mystères de son cœur, arche sainte et inviolable, tout cela m'étourdit. Mais le vin tache la nappe de ses gouttes perlées; les paroles jaillissent de toutes les bouches; moi, j'écoute toujours.

— En attendant que nous buvions l'eau des sources dans le creux de notre main, reprend le comte, ne laissons pas une bouteille pleine aux vainqueurs de la Bastille...

— Verse à plein bord, dit le marquis. Les patriotes sont vertueux comme Diogène. Ils méprisent le vin de Champagne...

— Mais ils s'enivrent très-libéralement avec la piquette de Surènes. O vertu!

— La vertu est fort malpropre, hasarde d'une petite voix flûtée la bergère. Ces messieurs les fédérés, par horreur de la poudre et des gants, laissent coller à leurs joues des cheveux plats et gras, — et jaspent de leurs mains noires le satin de nos fauteuils.

— Tu verras bien autre chose dans quelque temps, Estelle, dit le général; Paris va se transformer en république de Platon, et les jolies filles seront chassées de cet État-là, comme un luxe corrupteur.

— Ah! mon Dieu!

— Mais on bannira en même temps les poëtes, ces demi-dieux de mansarde, qui vous mettent à toute heure une dédicace sur la gorge ou vous tendent une ode comme une sébile de mendiant aveugle. Cela fera compensation.

— Et fermera-t-on l'Opéra? demanda l'actrice.



Cette créature n'est pas ma fille. — Page 304, col. 1.

— Crois-tu, mon enfant, répond le marquis, que les citoyens te regarderont voltiger dans un nuage de carton rose, tandis que les quatre frontières de la France feront feu et palpiteront sous le râle de la canonnade. Les gentilshommes comme Maurice de Saxe savent seuls gagner des batailles entre deux opéras comiques.

— Vous ferez de la vertu romaine, mes mignonnes, ajoute le bailli, c'est-à-dire de la charpie pour les blessés...

— Allons! tout n'est pas si désespéré, dit le comte. Mirabeau s'amende.

— Oui, mais Barnave, Duhamel et leurs acolytes le frapperont, s'il veut arrêter leur croisade fougueuse contre la monarchie...

Je pâlis et je tressaille. Chavannes se tait.

— Duhamel! s'écrie le marquis. Il a des poumons solides, ce héros de cabaret!

Le cœur glacé, l'oreille béante, j'écoute la réponse.

— Que veux-tu? dit le général. Une fois que la canaille a mis le nez hors des lucarnes, elle est reine. Les égouts débordent et charrient des Duhamel. Ces hommes-là sont des lâches et des envieux qui souffletent la noblesse de leurs injures, parce que la noblesse les a flétris de son dédain. Ils veulent lui voler ses priviléges pour en faire leur profit.

Le front du comte se plisse, son visage devient sombre. Une pensée funeste semble allumer ses yeux d'un feu sinistre. Pour moi, je sens la fierté de l'amour filial se révolter dans mon cœur contre les paroles dont un débauché outrage mon père. Un mot de plus et j'arracherais ce masque qui m'étouffe, si un regard terrible de M. de Chavannes ne m'ordonnait le silence et ne me rappelait ma promesse. Le comte vide trois verres coup sur coup.

— Si j'avais été en France quand ce maraud a prononcé son premier discours, réplique le marquis avec violence, je l'aurais fait bâtonner par mes gens, — et s'il ne s'était pas tenu sage, quelque escamoteur émérite de la police l'aurait plongé dans le premier cul-de-basse-fosse venu. Tout le monde se serait tû alors.

Mes yeux se voilent. Tous les convives applaudissent de la voix et des mains. Le comte ose sourire.

Alors j'ai soudainement honte de ma lâcheté. Quoi! j'écouterais plus longtemps, avec ce sang-froid infâme, déshonorer mon père; je subirais de plein gré cette ignominieuse torture; je me laisserais avilir dans l'homme pur et loyal dont j'ai trompé l'affection et la noble confiance; j'applaudirais par mon silence, moi fille ingrate et sans cœur, à ces insultes d'orgie dont on éclabousse le grand citoyen qui dévoue ses jours et ses nuits au bien du pays. Oh! non, je me lève toute frémissante, j'arrache mon masque, je dépouille ma mante noire, et aux gentilshommes je crie aussi fièrement qu'aux deux ouvriers :

— Vous n'oseriez donc frapper vous-même ce lâche, vous, les braves épées de la royauté. Vous auriez besoin du bâton de vos gens. — Eh bien!

frappez donc au cœur votre ennemi, si vous l'osez. Son sang est devant vous. — Je suis la fille du citoyen Duhamel.

— La fille de Duhamel! s'écrient tous les convives effrayés. — Sommes-nous dans un guet-apens!

Ils se lèvent et du regard interrogent le comte, qui vide son verre, me menace de son odieux sourire et répond froidement :

— Asseyez-vous, mes amis, et buvez tranquillement. C'est à la victime à rester debout, tête nue, et à trembler devant le triomphateur.

— Que signifie cette comédie, Chavannes? demande le marquis.

— Vous ne comprenez donc rien! s'écrie alors le comte d'une voix tonnante. Votre esprit est aveugle comme celui de cette femme; vous ne devinez pas du premier mot que l'heure de ma vengeance, qui est la vôtre, a enfin sonné. Vous parliez de faire bâtonner par vos gens le citoyen Duhamel, messieurs! maigre, lâche et ridicule vengeance, celle-là! heureusement, j'ai devancé vos belles inventions, et j'ai agi, moi. — Cette fille est en effet l'enfant de Duhamel, son bonheur et sa joie, ajoute-t-il en me désignant du doigt avec un rire moqueur, et cette fille est ma maîtresse.

Effarée sous les regards insolents qui semblent fouiller dans mon cœur, je couvre mon visage de mes mains froides.

— Pourquoi ce trouble et cette honte soudaine? continue impitoyablement le comte. Est-ce moi qui ai arraché votre masque, qui ai dit le premier : Voilà la fille du patriote Duhamel! *Non*, j'ai *tenté* de vous sauver, mais l'orgueil de votre père est remonté à vos lèvres et vous a perdue. Un instant la haine a dormi dans mon cœur, vous l'avez réveillée en vous vantant, à la table du comte de Chavannes, du nom de votre père; maintenant que tous mes amis vous ont vue à visage découvert, vous êtes condamnée, Camille.

— Madame est trop belle pour qu'on puisse facilement oublier ses traits, dit la religieuse.

Je retombe sur ma chaise, inerte, sans souffle, sans regard, ne conservant que l'horrible faculté d'écouter les outrages, semblable à ces hommes, pétrifiés dans la léthargie, qui entendent sur leur cercueil gémir les prières des morts, sonner les cloches funèbres, et retomber sourdement les pelletées de terre, sans que leur bras roidi puisse soulever le lourd couvercle de la bière maudite.

— Certes, poursuit le comte, cette heure est la plus belle de ma vie! — mon cœur peut se dégonfler en paroles sincères. La curiosité que je lis dans vos yeux va être satisfaite, messieurs. Vous allez tout savoir. — Sans doute, vous n'avez point oublié le scandale que causèrent parmi nous, l'an passé, les premières diatribes incendiaires de Paul Duhamel. Elles eurent la puissance d'attrister même, au milieu de nos folies nocturnes, plus d'un cœur qui jusqu'alors avait gaiement vécu, de confiance, sur l'aile de l'heure présente, sans souci du passé et de l'avenir. Plus d'une fois, les verres ne retombèrent pas vides de vos lèvres sur cette table. Le talent de Duhamel nous effraya tous, parce que son talent servait une haine profonde et implacable, et non pas une colère d'enthousiasme qui dût s'éteindre après avoir jeté sa flamme et sa fumée, ou une boutade de grand seigneur mécontent, ou une corruption déguisée, avide de se mettre à haut prix. Nous devinâmes bien vite qu'en Duhamel nous n'avions pas à craindre un orateur ambitieux de faire tonner sur nous une mitraille de brillantes métaphores, mais un homme que la noblesse avait humilié. L'orateur ne nous eût jamais attaqués si l'homme ne nous eût cordialement haïs. Duhamel devait la révélation de son talent à sa haine, et n'avait pas puisé sa haine dans le feu de ses discours, comme ces harangueurs qui se grisent de leurs propres paroles, ou ces Gascons qui finissent par être dupes de leurs mensonges, à force de les répéter. — Nous savions que ces haines égoïstes, qui amassent farouchement chaque goutte de leur venin au fond du cœur, sont les plus dangereuses, parce que ce sont les seules franches et durables. Cet enragé-là était donc un gaillard à faire brûler nos châteaux et couper nos têtes pour le bien de la patrie. Il faut avouer que nous lui rendions loyalement la monnaie de son affection, mais aucun de nos amis ne sut inventer un moyen, sinon de museler le sanglier et de lui rogner les griffes, tout au moins de lui rembourser intégralement chaque coup de boutoir dont il nous avait égratignés. Les uns parlaient de duel; mais il eût refusé de se battre, lui Paul Duhamel, élu du Tiers-État, et le peuple eût crié à l'assassinat! quant à le faire assommer au coin de quelque rue déserte, c'eût été un péché devant Dieu, un crime devant les hommes et une faute en politique, qui eût ruiné notre cause dans l'opinion. Pour tous les fagots du Féron, le citoyen n'aurait pas biffé un de ses discours. Il eût mis fort brutalement la corruption à la porte. — De guerre lasse, tous ces projets furent abandonnés; maintenant vous devez aussi vous rappeler combien je parus indifférent aux rêves puérils que vous enfantiez contre Duhamel. Vous accusiez mon cœur de faiblesse; moi, si ardent au plaisir, je devenais sombre et silencieux dès que vos cerveaux troublés par l'ivresse, évoquaient le *citoyen* et que vous l'enterriez d'un coup de langue, en chantant son *De Profundis*. Pourtant je le haïssais plus que vous. Comment n'avez-vous pas compris cela, vous mes amis, qui savez de quelle hardiesse de caractère la nature m'a doué; qui m'avez vu, à douze ans, balafrer d'un coup de fouet le visage de mon vieux précepteur, l'abbé Moure, coupable de m'avoir retenu de force sur le seuil du collège, quand je voulais fuir de ce bagne où s'étiolait mon enfance? N'avez-vous pas été les témoins de cette *rencontre* dans laquelle j'ai eu la maladresse de tuer, à jeun, mon ami de cœur, Léonce de Ronquerolles, parce qu'il refusait de me céder sa maîtresse pour qui j'avais un caprice ce jour-là? Et toi, marquis, ne m'as-tu point entendu déclarer en face à notre père, à ce dur vieillard dont la vue seule te faisait trembler comme un esclave qui sent le rotin du commandeur frôler son épaule, que je n'entrerais jamais dans les ordres? Tout cela n'est-il pas vrai, messieurs?

— Très-vrai, répondent le marquis et les autres convives, très-vrai : continue, Chavannes.

— Eh bien! après avoir rêvé une vie de jouissances, sans obstacles, dans ce monde où mon nom et ma fortune m'affermaient tous les bonheurs de l'orgueil et du plaisir, vous pouvez juger si je dus abhorrer cet homme qui, se dressant sur notre chemin comme une muraille vivante, menaçait de convertir en vains songes les réalités de notre avenir. Mais je ne voulus pas gaspiller comme vous ma haine en imprécations trempées de vin de Champagne; je la laissai se replier sur elle-même; je fis le mort; je feignis de ne prendre aucun intérêt à vos

fureurs bavardes; je chantai, tout en vous écoutant pourfendre le Duhamel. Mais ma mémoire n'oubliait aucun des détails qui le concernaient. Enfin, un jour j'appris qu'il avait une fille. Une fille! ce mot fut un éclair. Je me dis aussitôt : Cet homme est à moi et son déshonneur, car j'aimerai son enfant de l'amour qui flétrit et qui tue!

On n'entend dans la salle que le sifflement du jet d'eau. Les convives semblent retenir leur souffle.

— Et j'ai bravement accompli mon dessein, poursuit M. de Chavannes d'une voix dure. J'ai eu le courage de m'asseoir à la table de Duhamel, de manger son pain, de dormir sous son toit, de surprendre sa confiance, d'écouter les cris de sa haine insensée contre mes frères. Mais aussi, j'ai trouvé le secret d'enrayer son ambition par la honte.

Puis, saisissant mon bras et se penchant à mon oreille, le comte s'écrie :

— Comprenez-vous enfin, Camille, que mon amour était de la haine! Tandis que votre père écrasait les miens de sa parole, à la tribune, ma voix timide vous révélait l'amour et mon regard vous souriait. Le regard sait mentir comme la bouche, Camille. Chaque triomphe de la vie publique de votre père versait une goutte de poison sur la seule joie de sa vie privée. Je datai ses plus terribles harangues, l'une d'un baiser sur vos mains blanches; l'autre, d'un baiser sur vos lèvres roses; la troisième enfin, de votre déshonneur, Camille!

La frivolité des gentilshommes est glacée par cette dieuse explication. Seule, la religieuse dit en riant :

— C'est tout à fait là, cher comte, une vengeance d'occasion. Si le *citoyen* avait eu un fils au lieu d'une fille...

— Un fils! répond M. de Chavannes. Eh! n'aurais-je pas énervé son âme dans les furies fiévreuses du jeu? Ne l'aurais-je pas poussé du jeu aux bras des femmes perdues, et de ces amours sans trêve, au vol? Oh! oui, je l'aurais fait monter, comme voleur, au poteau infamant; la bouche du peuple eût craché ses huées sur ce nom de Duhamel qu'elle bénit de ses acclamations forcenées.

Le comte n'a pas fini de parler, que l'on entend éclater comme le sourd bourdonnement de plusieurs voix confuses. Ce murmure, menaçant et étrange, qui trouble le silence profond de la petite maison du comte, m'offraie, chose inexplicable! au milieu de mon anéantissement. Un frisson court sur mes membres engourdis; le sang remonte à mon visage. Pourtant je puis à peine soulever mes paupières lourdes comme du plomb.

La porte s'ouvre. Un laquais se précipite dans la chambre, celui qui avait porté la main sur moi; mais son insolence a l'oreille basse à cette heure, son front est blême, son regard est trouble, la voix meurt dans son gosier.

— D'où vient ce tapage? demande M. de Chavannes. Qui donc ose entrer ici?

— C'est le peuple, monseigneur, c'est le peuple! bégaie le misérable.

Le peuple! A ce mot, qui tombe comme une menace de vengeance sur les nobles convives, ils pâlissent tous. Les femmes arrachent leurs masques et poussent des cris de terreur.

— Point de bruit, mesdames, dit froidement le comte. La maison doit être cernée. La fuite est impossible. Quant à nous, messieurs, nous devons agir en gentilshommes et attendre l'ennemi de pied ferme. — Le cerbère veut un gâteau. — Cette canaille est affamée, elle flaire les bons endroits et désire lécher les miettes de notre dessert. — Fabrice, ajoute-t-il en se tournant vers le laquais tremblant, ouvrez la seconde porte et laissez entrer.

La peur n'ose plus s'exhaler en cris et en frémissements. Chacun reste immobile, comme une statue, à sa place.

Deux minutes encore, et le jardin remue sous un piétinement formidable. La foule noircit les allées, gonfle les charmilles, s'accroche aux statues des pieds et des mains, monte comme une vague la spirale de l'escalier.

Et l'on entend une voix qui domine toutes les autres s'écrier :

— Du calme, mes amis, du calme! Point de violence!

Mais cette voix, je la reconnais. Mon cœur saigne et se brise. J'ai froid à la plante des pieds, comme si mes pieds roidis touchaient le marbre de la tombe. Cette voix, c'est la voix de mon père. Je rampe aux genoux d'Octave, j'embrasse ses mains avec folie, et, la voix coupée de sanglots, le regard noyé de larmes, je répète terrifiée :

— C'est lui! Cachez-moi! il me tuera. C'est lui! Cachez-moi!

— C'est lui! répond le comte. Dieu l'a donc voulu!

Et du doigt il me montre dans un angle du salon une conque immense, aux côtes rose-bleu, qui porte une corbeille si chargée de fleurs que les osiers dorés se sont troués, à plusieurs endroits, en brèches d'où ruissellent des guirlandes de roses, de lis et d'anémones. Je m'accroupis, froide et tremblante comme une moribonde, sous cette pluie parfumée, dans ce lit de fleurs, et, les yeux agrandis par la peur, je regarde, à travers les ruptures de la corbeille, la scène terrible qui va émouvoir les échos du salon silencieux.

PAUL DUHAMEL.

La porte s'effondra sous l'élan populaire. La foule se rua dans le salon, s'éparpilla, comme une couronne hideuse, le long des marronniers, et s'arrêta enfin, immobile de surprise, devant les splendeurs de ce boudoir enchanté.

Le visage sombre et impassible de mon père se détachait lugubrement sur cette masse de figures étonnées, féroces, communes ou niaisement réjouies, que baignaient les fulgurantes lueurs des girandoles. Quelques gardes nationaux étaient l'avant-garde de cette plèbe; derrière eux, on voyait moutonner des têtes hâves, dont les yeux étincelaient sous des paupières rouges. Des hommes diaprés de guenilles ou endimanchés d'habits à grands revers et à collets crasseux, traînaient sur le marbre de grands sabres dont la lame devait être encore gluante de sang. Derrière cette fange vivante, j'aperçus d'honnêtes physionomies d'ouvriers comme estompées dans la perspective des glaces. Tout à coup je fermai les yeux pour ne plus voir une de ces apparitions qui vous apportent les mauvais rêves : j'avais cru reconnaître les deux hommes qui m'avaient escortée jusqu'à la rue du *Cereau*.

Toute cette horde, émerveillée d'un luxe qu'elle avait l'habitude ou l'instinct de vénérer, ne souffla plus mot et regarda mon père.

Quant aux gentilshommes, ils ne bougèrent point et ne daignèrent pas retourner la tête pour saluer le péril : on ne traite pas des manants comme les officiers

anglais de Fontenoy. Les femmes seulement se serrèrent, tout effarouchées, contre leurs protecteurs. Les nobles convives les rassurant d'un sourire, et tendant avec calme leurs verres au laquais Fabrice, s'écrièrent :

— A boire !

Mais le laquais, plus livide qu'un déterré, laissa échapper la bouteille de sa main tremblante. Le vin jaillit sur les robes.

— Imbécile, dit le marquis.

— Poltron ! cria le général.

— Je te chasserai, ajouta M. de Chavannes.

Le peuple applaudit cette maladresse patriotique ; mais il n'osait pas encore bondir sur ses victimes. La dignité est le meilleur bouclier à opposer aux fureurs des masses. L'injure au contraire irrite leur rage. Un étranger, soudainement transporté dans la salle des marronniers, eût pris cette foule, immobile et muette derrière les convives, pour une de ces processions de badauds qui défilent, au fumet des tables royales, et prodiguent leur naïve admiration à l'éclat de la vaisselle plate, à l'élévation des pyramides de fruits et de sucreries, et à la grâce souveraine de chaque coup de dent, comme si les gens de cour *prenaient leur nourriture*, éternuaient et se mouchaient d'autre façon que le plus misérable bûcheron. Toutefois quand l'admiration des patriotes fut repue, ils entendirent le murmure de leurs compagnons, restés dans le jardin, et fouettés par la pluie qui tombait à flots d'un ciel noir et orageux : alors ils avancèrent de quelques pas, toisèrent et insultèrent du regard les gentilshommes. Mais ceux-ci voulurent mettre vaillamment le feu les premiers à la poudrière.

Ils se lèvent d'un mouvement unanime, et portent à haute voix ce toast qui est une provocation :

— Vive le roi !

Mais leur cri vibre encore dans l'air qu'un homme s'est approché de la table, a saisi un verre, l'a tendu au lâche laquais qui n'ose refuser de le remplir, et l'a porté à ses lèvres en criant :

— Vive le peuple !

Un immense chœur répéta cette fière et simple réponse au défi des nobles.

— On ne nous avait pas trompés, continua mon père, le regard plein d'éclairs et les lèvres tremblantes. A ces heures solennelles, où le pays fait banqueroute, où la misère change nos lits en grabats, où la faim creuse et plombe tous les visages, où n'ayant plus d'écus à tirer de nos bourses vides, nous payons à la patrie l'impôt de nos fils qui vont mourir à la frontière, pieds nus et le fusil rouillé sur l'épaule, — ces gentilshommes, les élus du hasard, s'amusent. On n'a pu éteindre dans le sang leur soif d'orgies scandaleuses. Sourds à la voix de la misère qui crie sous leurs pieds, ils s'enivrent de leur orgueil égoïste. Leurs ancêtres, du moins, étaient tyrans de par la lance et l'épée ; ils savaient défendre leurs châteaux forts, mais ces nobles héritiers ont transformé les châteaux en lieux de débauche, et troqué toutes les panoplies de famille contre une petite maison.

— Bien déclamé ! répondit le marquis. Vous devez avoir le gosier sec, mon brave.

— Mon père tressaillit. Les gardes nationaux firent résonner sur les dalles la crosse de leurs fusils ; un d'eux posa sa main sur le bras du marquis, et cria d'un ton bourru :

— Il y a le pain d'une province dans un pareil repas !

Le marquis le regarda avec insolence et répliqua en ricanant :

— Vous devez en effet vous y connaître, maître Chaudfour, vous êtes notre boulanger. Si mon intendant avait soldé votre mémoire, vous seriez peut-être moins bon patriote.

— La caque sent toujours le hareng, ajouta un autre convive.

Le boulanger resta muet. Mais un de ses frères d'armes montra le poing au marquis, en disant avec violence :

— Vous outragez le peuple, citoyens, en calomniant un brave garde national. N'est-ce pas une honte que de vous voir manger dans des plats et des assiettes d'argent, tandis que le curé manque pour payer l'armée. Voilà sur cette table pour plus de cent mille écus de vaisselle !

— Cent mille écus ! répéta la foule.

— Cent mille écus, j'en suis garant ! beugla avec exaspération le garde national, fier de son triomphe.

— Au fait, vous devez savoir mieux que nous la valeur de ces brimborions, reprit froidement le marquis, puisque c'est à vous que mon cousin les a achetés sans marchander, et que vous n'avez pas encore reçu de lui le moindre à-compte.

— Vous êtes orfèvre, M. Josse ! s'écrièrent à la fois tous les convives, hommes et femmes, en saluant de grands éclats de rire le malencontreux garde national.

— Je ne m'appelle pas M. Josse ! hurla ce dernier d'une voix étranglée par la colère.

Les rires redoublèrent.

— Vous criez beaucoup contre cette pauvre vaisselle, continua le marquis. Eh bien ! emportez-la et faites-en l'offrande sur l'autel de la patrie. Vous êtes trop bon citoyen pour la laisser dormir dans votre boutique, n'est-ce pas ?

L'orfèvre se tut. Un jeune homme, pâle et simplement vêtu, releva le gant et s'écria :

— Mais tout ce luxe qui insulte notre misère, comme l'a dit le citoyen Duhamel, c'est la sueur du peuple qui vous la paye !

— Vous vous trompez, mon cher monsieur Gobelin, répondit le marquis, en étendant la main vers les bas-reliefs qui servaient de plinthe aux glaces et qui représentaient divers épisodes de Roland Furieux... C'est à la seule sueur de votre front que nous devons ce délicieux travail, et, à coup sûr, mon cousin a généreusement récompensé votre talent.

L'artiste se mordit les lèvres de dépit.

— Vous paraissez fatigué, monsieur Gobelin, ajouta d'un air bienveillant l'impitoyable persifleur. Reposez-vous sur ce sofa, à côté de nous. C'est presque un meuble de famille pour vous. Votre femme s'y est assise avant-hier....

— Ma femme ! répéta en frissonnant le jeune homme....

Et déjà sa main effleurait la joue du marquis.

— Ma femme, ici ! que voulez-vous dire, monsieur ?

Mais en ce moment mon père, qui avait tout écouté avec le calme glacial d'un juge et qui d'un geste puissant avait empêché la colère populaire d'éclater, s'avança entre le gentilhomme et l'artiste, et retenant le bras de ce dernier :

— Soyez sourd à de pareils outrages, lui dit-il. Cet homme se venge par le mensonge : le déshonneur ne tache que lui.

— Ces braves gens, reprit alors le marquis, battent monnaie avec leur patriotisme.

— Leur aimable visite, ajouta le général, est un exploit d'huissier à poing levé.

— Ils devraient arborer cette devise, dit le robin : « A l'échéance il faut payer ou mourir. »

— Silence! interrompit enfin mon père d'une voix terrible.... ce n'est pas aux accusés à railler leurs juges.

— Et de quel crime sommes-nous coupables? demanda en souriant le marquis.

— Vous avez été dénoncés comme ayant le projet d'émigrer.... Vous allez être conduits à l'Abbaye. — Ce repaire infâme, où se transmet la honte des familles, sera détruit. Telle est la justice du peuple. — Nous ne sommes pas gentilshommes, nous autres! — Le sourire de la séduction ne fait jamais rayonner nos cœurs et nos fronts, ridés par les soucis pénibles de la vie. — L'oisiveté blanchit vos mains; le travail durcit les nôtres. L'ennui pousse vos esprits inactifs à se distraire dans les friponneries du jeu, les excès de la débauche, et la folie des honteuses amours; nous avons à peine le temps, à nous, de gagner le pain de nos femmes et de nos enfants. Nobles de naissance, vous déshonorez votre race; nobles de cœur, nous commençons la nôtre. Notre nom est un blason. Nous sommes des ancêtres.

— Mon cher citoyen, répliqua lentement le marquis, vous portez des manchettes; vous ne nous méprisez pas, vous nous enviez. Si la noblesse avait daigné vous adopter....

C'était toucher la plaie au vif; mais mon père, qui sentait sa puissance, poursuivit :

— L'heure des bravades est passée. Ce n'est pas dans les derniers souffles de l'agonie que Lovelace lui-même parlait d'accrocher son échelle de soie à tous les balcons, et de planter ses pantoufles dans toutes les ruelles. Nous ne sommes plus au temps où votre nom était un diplôme de voleur et de tire-laine, où vos nobles pères couraient vaurienner la nuit par les rues, cassant les lanternes, rossant le guet, tapageurs de clapiers, filous de brelans, dormeurs ivres de ruisseaux. Nous ne sommes plus au temps où les nôtres étaient attelés à une charrette comme des animaux de labour, ou forcés de passer les nuits à battre l'eau verte des étangs pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil de leurs voluptueux seigneurs. Ces fiers détrousseurs de grands chemins, vos aïeux, qui guettaient leur proie, comme des vautours, du haut de leurs aires féodales, ont laissé des habits de fer trop pesants, des épées trop lourdes pour vos bras, — tandis que leurs serfs ont aiguisé, de père en fils, pendant des siècles, le lourd collier de l'esclavage et en ont fait un glaive terrible!

— En vérité, c'est un insipide radotage de club que tout cela, s'écria soudainement, en se levant, le comte qui jusqu'alors, la tête cachée dans ses mains, avait gardé le silence.

Vous m'avez déjà dit vingt fois la même niaiserie, citoyen!

A cette parole, qui annonçait l'éclat foudroyant d'une reconnaissance imprévue, tous les regards dardèrent sur le nouvel interlocuteur leurs rayons de flamme.

— Qui donc êtes-vous? lui dit mon père avec l'accent d'une surprise profonde.

— Buvez un coup, ça vous éclaircira les idées, repartit insolemment M. de Chavannes.

Et il porta en riant son propre verre aux lèvres de mon père.

Celui-ci le regarda, pâlit, et au lieu de frapper l'offenseur, comme chacun s'y attendait, recula devant lui comme devant un fantôme ressuscité de la tombe, en répétant d'une voix creuse :

— Octave! Octave ici! Octave!

— Non pas Octave, répondit altièrement le gentilhomme, mais le comte Victor de Chavannes, cousin du marquis du Len....

— Vous me trompez, vous me trompez, dit à voix basse mon père. C'est vous qui êtes venu chez moi comme secrétaire intime. Dites la vérité. Vous êtes venu sous le nom d'Octave. Oh! je vous reconnais bien. Vous êtes le protégé de Delbois.

— Je ne suis plus ici que le comte de Chavannes, répliqua froidement le jeune homme.

Mon père parut accablé par cette réponse. Son esprit ne pouvait rester fermé à l'évidence; mais ne sachant comment s'expliquer le mystère de la métamorphose de son secrétaire Octave, n'entrevoyant que dans le lointain le plus confus de ses pensées le vague probabilité d'une vengeance, il s'approcha du comte si brusquement que leurs visages semblaient se toucher, et lui dit :

— Si vous êtes le comte de Chavannes, pourquoi avez-vous été mon hôte sous un faux nom?.. Pourquoi? pourquoi? répondez, monsieur. Je veux le savoir... Je vous prie de me répondre, Octave.

Chavannes resta muet. Mais il sourit.

Mon père vit le sourire.

— J'ai le droit d'ordonner, monsieur le comte, ajouta-t-il sourdement.

Chavannes haussa les épaules, et siffla l'air de Malborough.

Le bras de mon père s'était levé sur lui. Tout à coup ce bras retomba, inerte, paralysé. Une pensée, ardente et rapide comme un éclair, avait sans doute traversé l'esprit du fier patriote; il baissa humblement la tête, craignant d'avoir trop compris le sourire du comte. Tous ses muscles frémirent. Le feu de son regard se ternit. Il eût voulu se rassurer, et ses lèvres s'entr'ouvrirent pour interroger encore le jeune noble, mais elles frissonnaient convulsivement. D'ailleurs la réponse de M. de Chavannes eût peut-être été l'annonce publique de son déshonneur, et il l'eût tué. Le sourire du gentilhomme n'était qu'une insulte d'homme à homme; il la subit avec joie.

Tout cela s'était passé très-vite. D'ailleurs le peuple était patient : il cuirassait ses victimes d'une trop formidable muraille pour qu'elles pussent lui échapper, si ce n'est par miracle, et alors on n'ajoutait plus foi aux miracles. Pour moi, à cet instant, je me crus sauvée. M. de Chavannes ne pouvait pousser sa vengeance jusqu'à la délation. Peut-être serais-je oubliée dans ma cachette!

Tu dois être surpris, Gabriel, de la fermeté de cœur qui permit de faire de tels calculs en face d'un péril si voisin et si terrible. C'est que je n'étais plus seulement une jeune fille coupable, que la vue de son père devait foudroyer, après tant de secousses et d'angoisses. Mon salut était la vie de mon enfant, et je voulais qu'il vécût, afin de pouvoir bien l'aimer et être aimée de lui. L'énergie de mon âme s'était retrempée dans les émotions des épreuves précédentes : j'avais appris à oublier la peur, à force d'en souffrir. J'eus donc la force de voir et d'écouter cette scène, comme si elle eût menacé l'honneur d'une autre femme, avec cette attention profonde, lucide et presque sauvage d'un captif courageux, qui calcule froidement les chances de sa délivrance sur les impres-

sions mobiles du visage de ses ennemis, — qui devine le dénouement du drame aux inflexions de leur voix dans une langue inconnue, — qui écoute pétiller le feu de son bûcher dans un mouvement de leurs lèvres, ou prévoit à la douceur de leurs regards que ses fers vont tomber.

Une seule personne osait encore sourire à la table du comte. C'était la religieuse.

Mon père, sentant qu'il était espionné par tous les yeux, se tourna brusquement vers ces convives, vit le sarcasme empreint sur le visage de cette femme, et d'une voix sévère lui dit :

— Votre nom, madame, et surtout soyez franche.

— Navarre, danseuse de l'Opéra, fit-elle avec une petite moue dédaigneuse.

— C'est cela ! reprit mon père. Des filles perdues ! ce vice insolent des roués, qui s'attable, la nuit, à toutes les débauches, et qui ne craint pas de promener au grand jour son front livide, ses joues fardées, et son haleine vineuse. — Et voilà les créatures que les pieux défenseurs de l'autel déguisent en religieuses pour signaliser leurs plaisirs.

— Depuis quand les magistrats du peuple prouvent-ils l'héroïsme de leur vertu en insultant des femmes! s'écria la fausse religieuse avec un rire amer.

— Des femmes! répondit mon père. Doit-on garder quelque charité sur les lèvres pour les syrènes de ta classe. D'un baiser vous dévorez l'avenir et la fortune d'un homme. Une nuit vous fait riches; une ride vous fait pauvre. Heureusement l'hôpital a toujours un lit prêt pour vous.

— Ah! le vieux satyre! dit-elle en lui lançant un regard de vipère. Il voit la paille qui est dans l'œil de son voisin; mais lui, il se croit un agneau sans tache. Si je lui faisais à mon tour une leçon de morale, qu'en pensez-vous, messieurs?

La foule murmura; mais l'éveil de la curiosité ferma bientôt toutes les bouches.

— Écoutez ces juges sévères, poursuivit la danseuse avec un éclat de rire strident, écoutez-les calomnier des plaisirs qu'ils enragent de voir leur échapper. Comme leur crâne est chauve et leur œil sinistre! certes, ils n'oseraient nous regarder de profil. Ils emploient contre nous, pauvres créatures de plaisir, la prière et le fouet. Ils enferment dévotement leurs femmes et leurs filles dans un oratoire. Oh! les vertueuses filles que doivent avoir de tels pères!

— Eh bien! eh bien! fit sourdement mon père d'une voix qui crisait du plus profond des entrailles, que veux-tu dire, malheureuse?

Cette question fut suivie d'un horrible silence. Le rire de cette femme me dénonçait d'avance; j'avais suivi les progrès de sa colère et je vis qu'elle voulait se venger de mon père par moi, et de moi, sa rivale, par mon père. Le souffle de l'effroi passa comme un frisson sur ma chair. Les autres convives commençaient aussi à comprendre; mais ils se taisaient. Octave abandonnait à cette femme sa proie. Le peuple attendait, se doutant qu'il allait se passer dans cette salle quelque chose d'effroyable.

— Ah! je suis une malheureuse, moi, reprit la Navarre. Une malheureuse, parce que je ne me blottis pas, tremblante, dans quelque coin obscur pour fuir les regards qui viennent épier ou menacer nos joies. — Une question, s'il vous plaît, citoyen? et à votre tour, soyez franc : Sont-elles chastes et innocentes, selon vous, ces femmes qui viennent s'asseoir à la même table que nous, user leurs lèvres aux mêmes baisers, s'enivrer des mêmes paroles ardentes, — mais qui ont soin, il est vrai, de couvrir leur front d'un bandeau virginal, de cacher leur taille, leur visage et jusqu'au son de leur voix pour qu'aucune de nous ne puisse dire, en les voyant pieusement agenouillées à l'église, ou marchant d'un pas modeste et le regard baissé, dans la rue : « C'est cette femme qui nous a disputé une place l'autre soir à la table du comte de Chavannes! »

— Où voulez-vous en venir, répliqua froidement mon père.

Mais en même temps, il appuya sa main sur l'épaule de M. Gobelin. Son regard flamboyant déchiffrait le cœur et la pensée de la danseuse. Ses jambes tremblaient.

— Tais-toi! tais-toi! dirent les autres femmes à leur compagne avec l'accent de la prière.

— Pourquoi me taire? répondit-elle; par pitié pour ces créatures qui veulent mettre en poche les bénéfices de la vertu, parce qu'elles ne vont au vice qu'en trottant menu, d'un pied timide, dans l'ombre de la nuit. Elles boivent ici dans notre verre, et se croiraient souillées si nos mantes touchaient les leurs en plein jour. — Ah! nous sommes des femmes perdues, nous autres! Que sont-elles donc ces filles qui, en sortant d'ici, vont tendre leurs fronts candides aux baisers de leurs pères? — Elles sont criminelles et infâmes, je vous le dis.

Ses yeux se dirigèrent, brillants de haine, vers ma cachette.

— Tais-toi! tais-toi! s'écrièrent encore les femmes en l'entourant.

— Laissez-la parler! hurla le peuple.

Je regardai mon père. Des gouttes de sueur glacée hérissaient la pointe de ses cheveux. Sa figure, habituellement pâle, s'était marbrée de teintes crayeuses. Il faisait pitié à voir. Il restait néanmoins grave et immobile, quoiqu'il eût plutôt l'air d'un accusé que d'un juge. Seulement il se pencha à l'oreille de M. Gobelin, et lui dit très-bas et très-doucement :

— Mon ami, un peu d'eau!... J'étouffe!

Je ne sais comment il se fit que je pus entendre ces paroles, mais je les entendis, et il me sembla en ce moment que mon cœur se tordait sous une tenaille ardente. La respiration me manqua.

M. Gobelin prit un verre sur la table, vida dans ce verre le fond d'une carafe d'eau et le tendit à mon père, qui but machinalement.

L'implacable femme continuait :

— Je suis franche, voyez-vous, toute infâme, toute flétrie que je sois à vos yeux. Pour moi, la conscience, ce n'est pas l'œil du premier mendiant qui m'aura vue me glisser le long des murailles jusqu'à la rue du Cerceau; ce n'est pas non plus l'oreille du valet qui m'aura entendu chanter quelque libre refrain au pied de ces marronniers. — Je vide loyalement un verre de vin de Champagne. — Si je serre ma taille dans les plis grossiers d'une robe de bure, c'est le déguisement d'un soir. Mon front portera demain la couronne de Cléopâtre. — Et voilà cependant pourquoi vous me méprisez tous, comme vous méprisez celles de mes sœurs, préférant, ainsi que moi, la révolte qui nous emprisonne dans le cercle honteux et maudit des parias, aux monstrueuses abstinences du cloître, et au mariage qui nous ferait serves ou nous traînerait par le cœur dans les lâchetés dégradantes de la trahison domestique. Et voilà pourquoi ma rivale elle-même se croit en droit de

me mépriser. Eh bien! puisque vous êtes en train de faire aujourd'hui de la morale en action, citoyens, qu'une fois au moins la tartuferie en jupons soit dépouillée de son voile, montrée du doigt et insultée de la parole comme le vice sincère. N'est-ce pas juste, monsieur Duhamel?

La danseuse aurait pu parler ainsi pendant douze heures, que mon père ne l'eût pas interrompue.

— Honnêtes et inflexibles juges, reprit-elle, à l'heure où vous nous *ramassez* avec dégoût, nous autres créatures infâmes, comme une vile fournée de prison, — votre cœur se réjouit en songeant à vos femmes, à vos chastes filles qui veillent, en attendant votre retour, et qui vous trouvent bien lents à revenir. Heureux époux! heureux pères! N'est-il pas vrai que vous pensez en ce moment à votre fille, citoyen Duhamel?

Mon père bondit en sursaut. Il joignit ses mains crispées, pour ne pas frapper cette femme.

— Avez-vous votre compte de victimes? dit-elle aussitôt, en changeant de son de voix.

Cette question obtint un signe de tête affirmatif.

— Vos espions ont la vue basse, repartit la misérable délatrice. Ils n'ont pas su additionner toutes les brebis qui sont entrées ce soir au bercail. Je tiens à vous prouver que l'antre des débauches de M. le comte n'est pas uniquement peuplé de femmes perdues.

Sa voix vibra sur ce dernier mot.

— Cette créature est folle, dit mon père en haussant les épaules, nous perdons notre temps à l'écouter.

— Folle! répéta la danseuse. Nous verrons si tout à l'heure vous direz toujours que je suis folle. — Une seule question encore, citoyen : Que penseriez-vous d'une fille de bonne maison que vous trouveriez cachée dans cette salle?

— Une vestale deviendrait ici une Messaline, répondit mon père.

— Eh bien! vous alliez oublier ici une vertueuse enfant....

— Noble? demanda-t-il avec angoisse.

— Mieux que cela!

— Une princesse?

— Mieux que cela!

Le visage de mon père s'éclaircit. La foule déborde. Des haillons couvrent les panneaux, masquent les marronniers; on entend les glaces qui se brisent.

— La reine, peut-être?

— A la façon de Barbari, mon ami, fredonne le comte.

— Mieux que cela! crie la danseuse.

En ce moment une joie épouvantable et féroce luit sur tous les visages, dans tous les yeux. La terreur a envahi les femmes. Le fard s'éraille et roule sur leurs joues. Les lustres bondissent, froissés par des mains avides, et les lumières vacillantes ne versent que des teintes blafardes sur la salle, qui tremble sous le remûment de cette fantasmagorie de démons.

— Bah! prenez-nous, disent les femmes à mon père. Une de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait?.., Laissez l'autre s'échapper. Mettre la main sur elle, c'est la tuer.

— Il faut le compte! crient brutalement quelques gardes nationaux.

— Navarre vous l'a dit, c'est un enfant! insistent-elles; à quoi bon s'acharner contre une enfant Le beau triomphe!

— Il faut le compte, répète sévèrement mon père..

Alors seulement je me sentis bien perdue et bien abandonnée. J'étais flétrie et tuée par les deux seuls êtres que j'eusse aimés en ce monde. Il me sembla tout à coup qu'un cercle de fer rouge emprisonnait et brûlait mon front. — On entendit quelque chose tomber derrière la conque de fleurs : c'était moi. Tout bruit cessa aussitôt.

Comme je l'appris ensuite, M. de Chavannes était alors debout entre mon père et la corbeille qui me servait de rempart. Il s'écria sur-le-champ :

— Le tigre veut sa pâture; qu'il aille la prendre!

Puis menaçant mon père du regard, il ajouta :

— Tu veux la victime, tu la veux?.. Eh bien, la voilà!

Puis, le visage rayonnant d'un affreux sourire, il se pencha derrière la corbeille, saisit violemment mon bras inerte, et me traîna, évanouie, sur le pavé de marbre, la figure voilée de mes longs cheveux.

— Quelle est cette femme? demanda mon père dont les vagues soupçons s'étaient éteints.

— Tu ne la reconnais pas encore, dit M. de Chavannes. Rien n'a donc remué dans ton cœur d'acier. Regarde alors!

Et il rejeta en arrière mon capuchon et les cheveux dont les boucles s'éparpillaient jusque sur mes épaules.

Mon père recula comme devant un spectre. Un instant il dut croire à quelque apparition surnaturelle. La vérité était trop horrible. En ce moment j'ouvrais les yeux, et en le voyant si près de moi, j'étendis les bras avec épouvante. Lui me regardait avec des yeux vitreux. Nous avions peur l'un de l'autre.

Nous restâmes ainsi, moi courbée à terre, lui debout, muet, immobile, terrifié, pendant une minute. Enfin, il se pencha vers moi, et, dans son incrédulité douloureuse, toucha de ses mains mes cheveux et mon visage glacé, et puis, haletant, éperdu, meurtrit mon bras de ses mains crispées, pour m'arracher un cri de souffrance et se bien assurer que j'étais vivante.

Mais il m'eût brisée de sa force, que je ne lui aurais pas crié : Grâce, mon père!

Alors une voix osa grincer dans le silence ces horribles paroles :

— Le bon père! C'est sa fille.

C'était la voix de la danseuse, et non celle d'Octave. Mon cœur en remercia Dieu. Pourquoi? Dieu seul a la clef de ces mystères.

A cette révélation, une tempête de cris de stupeur éclata sur toutes les lèvres et gronda dans toutes les âmes.

— Jour de Dieu! la catin a raison, crièrent involontairement les deux ouvriers qui se trouvaient alors au premier rang. — Cette pauvre mam'zelle est bien en effet la fille du citoyen Duhamel!

— Vous entendez, dit triomphalement la Navarre. Je vous ai dit la vérité nue. La voix du peuple est la voix de Dieu.

Je regardai avec égarement les deux hommes qui rendaient ainsi témoignage contre moi. Ils avaient déjà compris leur faute : un mot assassine parfois mieux qu'un coup de poignard.

Tous les yeux s'attachaient sur mon père avec une sombre curiosité. Sans doute il sentit que le rêve et le labeur ardent de toute sa vie, que l'influence de son nom et de sa parole, que les glorieux espoirs de



Savez-vous bien, monsieur, à qui vous demandez cela? — Page 306, col. 1.

son ambition haineuse allaient s'engouffrer, en moins d'une seconde, dans le guet-apens des gentilshommes. S'il m'acceptait flétrie et me couvrait de son pardon comme d'une égide, le déshonneur retombait sur lui. Pourtant il eut le courage, le bon père, lui le haïsseur des nobles, lui tout à coup insulté par eux, lui qui trouvait sa fille bien-aimée dans ce bouge doré, lui frappé dans sa vengeance, dans tous ses principes, dans toutes ses affections, il eut le courage de saisir le bras de M. de Chavaunes et de lui dire d'une voix étouffée ces mots que le comte et moi pûmes seuls entendre :

— Si je vous sauve tous deux, épouserez-vous Camille, monsieur?

— Allons donc! vous voulez rire, mon bonhomme! répondit le comte avec un geste de mépris.

Mais aussitôt mon père releva fièrement la tête et dit froidement :

— Il ne manque à cette comédie qu'un peu plus de vraisemblance. Ces messieurs en ont menti. Cette créature n'est pas ma fille.

Et, se penchant à mon oreille, il ajouta avec un de ces sons de voix auxquels on ne réplique point :

— Ne me démentez pas, misérable!

Puis il reprit tout haut, au milieu d'un silence d'étonnement inouï :

— Acceptez-vous la complicité du rôle que ces hommes vous font jouer, mademoiselle?

Je frissonnai comme si j'eusse senti se nouer et grimper sur moi les pinces d'acier de la torture. J'eus froid dans les entrailles. J'hésitai, mes dents claquèrent. M'humilier et me flétrir moi-même, renier mon nom et mon honneur, c'était souffrir deux fois la sueur sanglante et le râle de l'agonie. D'un regard effaré, je priai mon père comme on prie Dieu en mourant; d'un regard il repoussa ma prière. Il fallait le sauver; mes lèvres s'ouvrirent.

— Non! je ne suis pas votre fille, monsieur! m'écriai-je.

Alors il lâcha mon bras. Je tombai à terre comme morte.

Le jeu tournait contre les nobles. Le peuple battit des mains. La danseuse ne riait plus. Les trois autres femmes pleuraient en silence. C'étaient, au fond, de bonnes âmes dont l'insouciance du vice avait perverti l'esprit, sans leur gangrener le cœur.

Ce qui se passa ensuite, je le sus confusément plus tard. On emmena les jeunes débauchés à l'Abbaye. On laissa les femmes s'enfuir où elles voulurent. Leurs larmes avaient trouvé grâce devant mon père. Chacun ferma les yeux sur cette indulgence. La foule s'assit à la table du comte et s'invita à son festin, vida le fond des bouteilles, engloutit la desserte, mais n'emporta pas les couverts. Les statues furent éborgnées, lapidées, détrônées de leurs piédestaux; on se baigna dans les étangs, on effeuilla les charmilles. Les mendiants, à faces lépreuses, essuyèrent la boue de leurs pieds sur le velours des coussins.

Quand je repris connaissance, je me trouvai couchée dans un fauteuil, au milieu d'un vrai kiosque chinois avec ses toits crochus, ses dragons frileux

C'est une trahison de vous laisser ainsi épier le sommeil de mon père. — Page 312, col. 1.

contournés en girouettes grimaçantes, et ses mille clochettes dont la langue de cuivre restait muette. Le long du mur souriaient de cérémonieux magots barbus, le doigt en l'air. Des pagodes chinoises à perte de vue, des paravents à court de perspective, des sièges exigus et minces à bois doré de bambous, des vases de [illegible] de fleurs et d'oiseaux, de petits écrins de laque plaqués de [illegible] composaient tout l'ameublement de ce pavillon posé sur une roche autour de laquelle croissaient des roseaux [illegible] à mille nœuds, qui levaient leurs tiges hors de l'eau d'un petit lac. Le jour venait de poindre. J'entendais le chant des oiseaux saluer son apparition; une fois était [illegible] encore. Je n'avais qu'un souvenir vague de la scène de la nuit, — le souvenir d'avoir souffert. Je me rappelais bien que quelque chose de terrible me séparait de la veille; mais je ne savais pas si c'était un rêve ou une réalité, et je ne pouvais comprendre par quel enchantement je me retrouvais dans ce [illegible]. Tout à coup un son imperceptible, un souffle me sembla venir derrière moi. Je me retournai, et je vis les figures [illegible] des deux ouvriers. Je me rappelai tout ce que j'avais souffert. Un de ces braves gens me dit avec douceur :

— Ne parlez pas encore, mam'zelle, ça vous ferait du mal. Nous avons été bien contents, allez, quand nous avons vu vos yeux se rouvrir.

— Vous ne m'avez pas abandonnée, vous, murmurai-je tout émue, vous pour qui je suis une étrangère, et eux, ils m'ont reniée, reniée!

— Vous voyez bien que vous ne devez pas parler, reprit-il; voilà que vous allez pleurer à présent. Allons! il ne faut pas vous désoler comme ça; — nous avons fait la faute : c'était à nous à la réparer. Je vous crois innocente d'ailleurs, moi. Une si belle et douce demoiselle ne peut pas être coupable des horreurs que cette danseuse du diable vous mettait sur le dos. Mais les faibles paient pour les effrontés.

— Nous vous avons transportée ici, ajouta l'autre, parce que c'est le seul endroit que nos amis aient épargné... Du reste, ils sont tous partis en braves, les poches retournées, et les mains vides levées en l'air.

— Je suis donc encore dans la petite maison du comte de Chavennes! m'écriai-je avec horreur, en essayant de me lever; mais je retombai.

— Oui, répondit l'ouvrier, mais vous allez venir avec nous. Dame! chez nous, vous ne mangerez pas de pain blanc; mais nos ménagères et nos enfants vous aimeront bien. Vous verrez : mon petit gars vous chantera des chansons pour vous égayer. Cet enfant-là est un oiseau.

— O mon père! mon père! fis-je éclatant en larmes et en sanglots.

— C'était donc votre père pour de vrai, dit l'ouvrier ému... Ah bien! tout pourra s'arranger. On verra à faire la paix avec ce père; mais ne pleurez plus.

Un quart d'heure après, j'étais hors de la rue du Cerceau.

LA MANSARDE.

Mes nouveaux amis me conduisirent à leur demeure, misérable mansarde de la rue Saint-Antoine. Ils étaient frères et s'appelaient Brindejonc. Jean, l'aîné, marié depuis cinq ans, avait deux enfants qu'il aimait comme la prunelle de ses yeux, disait-il. C'est le seul personnage de ma triste histoire que tu connaîtras jamais. Sa femme, la bonne Marthe, me reçut comme un troisième enfant. Il fallait la voir s'empresser, se remuer autour de moi et déranger tout son pauvre mobilier pour me faire honneur. Le petit Jean et sa sœur Mariette, malgré la défense de leur mère, ne tardèrent pas à venir rôder autour de ma chaise, en ouvrant de grands yeux avec cette expression d'étonnement curieux et familier toujours si charmante sur les jeunes visages. Comme ils me voyaient pâle et triste, ils n'osaient d'abord me parler. Enfin Mariette, plus hardie que son frère, qui s'accrochait poltronnement de la main aux plis de sa jaquette bleue, me dit bien doucement :

— Vous avez du chagrin, bonne demoiselle ; oh ! restez avec nous. Nous vous aimerons bien ; n'est-ce pas, Jean, que nous l'aimerons bien ?

— Oui, répondit M. Jean avec un air de grave importance, mais en se tenant toujours caché derrière sa sœur ; je lui chanterai la chanson du grenadier Larose !

— Et moi, dit Mariette en sautant sur mes genoux comme une petite chèvre, j'irai dans les champs vous cueillir de belles couronnes de bleuets !

Ces témoignages d'affection naïve étaient peut-être la seule consolation qui pût me toucher. Je pleurai et, au milieu de mes larmes, essayant de sourire, je murmurai en regardant Brindejonc et sa femme :

— Vous êtes heureux, vous !

— Ajoute donc, dit Marthe en poussant vers moi son petit Jean, que tu prieras le bon Dieu pour mam'selle.

— Bien sûr, qu'il priera le bon Dieu, et moi aussi, répliqua Mariette.

— Oh ! oui, priez, dis-je en éclatant en sanglots et attirant à moi les deux enfants que j'embrassai d'un baiser convulsif. Dieu écoutera la voix de vos cœurs innocents. Je n'ai plus le droit de le prier, moi ; je suis trop coupable. Mais, grâce à vous, peut-être aura-t-il pitié de moi ! — Que vos prières, ajoutai-je, soient récompensées par l'amour de vos parents ; que les vôtres, dis-je aux ouvriers et à Marthe, soient récompensées par le bonheur de ces enfants !

Je vis qu'ils pleuraient, et me reprochai leurs larmes en pensant que j'apportais partout la douleur.

Le jour même, je tombai malade. Mon corps se glaçait sous le contre-coup de la douleur qui avait allumé dans mon âme ses tisons ardents. Pendant les exaltations de la fièvre, deux mots vinrent seuls à mes lèvres :

— Mon père ! mon enfant !

Mais une autre vision s'accoudait aussi à mon chevet. Le spectre d'Octave se levait pâle devant mes yeux éteints, et je le voyais me sourire. Alors je poussais des cris terribles. Je voulais soulever mes membres épuisés hors de cette couche brûlante ; je tendais mes bras vers une autre ombre qui fixait sur moi un regard immobile et menaçant, et je lui disais : Mon père ! mon père, sauvez-moi ! mais l'ombre inflexible me repoussait, et je retombais terrassée. Dieu veuille que tu ne saches jamais, Gabriel, combien il est cruel de se voir mourir dans le cœur de ceux qui nous ont aimés !

Quand le souvenir n'est plus qu'un remords, il semble que chaque jour on se sente enfoncer peu à peu dans le cercueil béant. Toujours on rêve le passé qu'il est impossible de ressusciter ; le cœur s'épuise sur ce fantôme, car les vivants ne sont rien pour lui. Le monde entier nous semble alors un désert ; les hommes passent devant nos yeux comme des ombres ; nous ne voyons autour de nous que des étrangers, des inconnus, des indifférents. Nous n'avons rien à leur dire, et ils ne sauraient nous consoler. Notre souffrance même nous est chère, parce qu'elle touche à cet Éden du passé, et nous la caressons avec une sorte de plaisir sauvage, tandis que les joies de la nature nous sont amères et importunes.

Le père Brindejonc eut pitié de mon état, et pensant que si je voyais mon père, ce serait un baume de guérison, il rappela à son compagnon la promesse qu'ils m'avaient faite. Ils prirent leur courage à deux mains, comme ils disaient, et allèrent chez le redoutable tribun.

Ils furent effrayés en voyant Paul Duhamel, tant ils le trouvèrent pâle, affaissé, vieilli, couché plutôt qu'assis dans son grand fauteuil, le regard morne, la voix éteinte, devant un grand feu, — et on était au mois de juillet.

Il ne recevait plus personne. Mais les ouvriers se présentèrent sous le prétexte de réclamer ses secours, et le malheur ne faisait jamais antichambre chez mon père.

— Que voulez-vous ? leur demanda-t-il tout d'abord avec douceur.

— Nous venons de la part de mademoiselle Camille, répondit Brindejonc en tremblant.

— Camille ! répéta-t-il d'une voix rauque. Qui a prononcé ce nom, devant moi, dans cette maison ? Viendrait-elle me braver jusqu'ici ? Ce nom, je l'entends toutes les nuits résonner à mes oreilles, car je ne dors plus. Qu'on me laisse au moins souffrir en paix le jour ! D'ailleurs, ajouta-t-il d'un air égaré, je l'ai maudite, ne le savez-vous pas ?

Les deux ouvriers n'osaient plus parler. Ils se poussaient du coude pour s'enhardir. Enfin Brindejonc reprit :

— Votre fille !...

— Je n'ai pas de fille, interrompit Paul Duhamel ; non, non, je n'en ai plus.

Et il les regardait durement. Mes amis baissaient les yeux. Il reprit :

— Vous êtes de bonnes gens, vous. J'ai tort de vous traiter ainsi. Eh bien ! ma fille ! qu'avez-vous à me dire ?... parlez vite !

Ils balbutiaient et cherchaient leurs paroles. Il devint plus pâle et murmura :

— Parlez, je suis préparé. Est-elle morte pour expier son déshonneur ?

— Si vous lui pardonniez, peut-être pourrait-on la sauver. Elle vivrait...

— Vivre ! vivre, s'écria-t-il avec agitation. A-t-on le droit de vivre, quand cette vie est la honte et le déshonneur d'un père. Morte plutôt qu'elle meure ! J'aimerais mieux la savoir morte.

— Oh ! ne dites pas cela, citoyen. Elle qui vous aime tant ! c'est mal. Après tout, le crime n'est pas à elle. Elle a aimé, et on l'a trompée...

Il rougit de sa violence. Mais il restait inflexible, et à toutes leurs prières, il ne répondait que ces mots bien cruels et bien tendres à la fois :

— Je l'ai trop aimée! Comment voulez-vous que je lui pardonne d'avoir trahi ma confiance, mon affection, et pour qui encore? pour un noble!

Et à cette pensée, sa colère se rallumait, et il s'écriait :

— La malheureuse! comme j'ai été dupe de son sourire, de ses caresses, de sa mélancolie même. Et je n'ai rien compris, rien, car j'étais aveugle, car je croyais en elle comme à la foi, à l'innocence, car pour moi sa présence était une joie et une vision. Son visage me semblait celui de sa pauvre mère renaissant de la tombe.

Et il restait plongé dans un silence rêveur, oubliant tout à fait les témoins de son angoisse.

Enfin, voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir par la prière, Brindejonc lui frappa brusquement sur l'épaule et lui dit :

— Mais, à tout considérer, citoyen, savez-vous que, dans cette affaire, elle n'est pas si coupable que vous, la pauvre chère créature?

Mon père, surpris, releva la tête et du regard lui demanda compte de cette insolente apostrophe. Mais Brindejonc, sans se déconcerter, continua :

— C'est mon sentiment, citoyen. Tant pis, si ça vous blesse. Mam'zelle Camille a été trompée; soit! Mais ne l'avez-vous pas été vous-même par ce gueux d'aristocrate. C'est votre confiance en lui qui a perdu votre fille, je le répète.

— Ainsi c'est moi qu'elle accuse de sa faute, interrompit amèrement mon père.

— Elle! allons donc! dit Brindejonc. Elle ne sait que pleurer et se condamner elle-même. C'est moi qui vous accuse, citoyen; je ne sais pas enfiler de belles phrases, mais j'ai du bon sens. Vous n'avez pas fait votre devoir de père; entendez-vous. Quoi! vous amenez dans votre maison solitaire un jeune homme, un beau parleur, un faraud fini. Vous demandez pour lui l'amitié de votre fille, une enfant qui a à peine mis le pied dans la rue pour aller prier Dieu, qui ne sait rien des roueries du monde, et vous ne craignez pas que cette amitié ne se change en amour dans un jeune cœur, que ne guident pas les conseils d'une mère. Ah! l'habile politique qui s'occupe du sort du peuple et qui fait défaut dans sa propre maison.

— Citoyen, vous êtes un juge bien subtil et bien rigoureux, dit mon père.

— Écoutez votre conscience, elle vous parlera comme la voix du pauvre ouvrier, reprit Brindejonc. C'est au père à veiller sur l'enfant, et s'il tarit la confiance dans le cœur de l'enfant, lui seul est coupable. C'est vous qui avez fait le mal. Vous avez introduit le loup dans le bercail. Vous les laissiez vivre toujours ensemble, partout mam'zelle Camille le trouvait devant elle. A son réveil, elle entendait sa voix. Le soir, c'était lui seul qu'elle quittait, lui seul dont l'image la poursuivait dans ses rêves. Est-il un arbre de votre jardin au pied duquel ils ne se soient assis de longues heures, où elle n'ait baissé les yeux devant le fiévreux regard de ce gentilhomme, où elle n'ait écouté en silence sa bouche hardie murmurer ces belles paroles qui enivrent les femmes. L'amour est leur vie à ces pauvres créatures. Dieu leur a fait un cœur pour aimer, et si mam'zelle Camille n'eût pas aimé cet homme, dont vous aviez mis la main dans la sienne, ce ne serait pas une femme, mais une statue sans âme. Mais vous savez cela aussi bien que moi, citoyen. Ce n'est pas votre vertu, c'est votre orgueil qui se révolte, c'est le respect humain qui vous domine. Vous avez vous-même jeté votre enfant dans le malheur, et vous pensez qu'en l'accablant, on lui jettera la pierre, à elle seule; qu'on vous lavera de tout reproche et que vous serez admiré de tous!

— Eh bien! soit, répliqua froidement mon père; c'est de l'orgueil, c'est de l'égoïsme peut-être, mais je ne fléchirai pas. Ce que cette enfant était pour moi, personne ne le saura jamais. Je faisais le sévère devant elle, mais je pleurais en la regardant à la dérobée, dormir, et je sentais battre mon cœur en pensant à elle; en moi-même, je m'humiliais devant sa candeur virginale. Elle me semblait entourée d'une atmosphère de pureté inaltérable : j'étais si fier d'avoir une telle fille et de la préserver de ce monde impur! C'était comme une fleur cachée dont seul je devais respirer les parfums. Pouvais-je croire que la parole d'un homme suffirait à détruire ce bonheur? Non! celle que j'ai aimée n'existe plus. Elle est enterrée là! ajouta-t-il en frappant sur son cœur, et je pense à elle quelquefois, — souvent, — dit-il plus bas, — toujours! pourquoi ne pas dire la vérité? murmura-t-il. Mais ce passé heureux est anéanti. Ce qui a été ne saurait plus être; celle dont vous me parlez, c'est une autre Camille que je ne connais pas, une enfant flétrie, avec laquelle mon cœur n'a aucun lien, même de souvenir. De quelle tendresse je me sentais autrefois pénétré en recevant ses caresses naïves! aujourd'hui, je la repousserais avec horreur. Ont avoir eu plus de confiance en cet homme qu'en son père!

— Pardonnez! pardonnez, dit Brindejonc; où l'enfant trouvera-t-il un refuge, s'il est repoussé du cœur et des bras de son père?

— Pardonnez, n'est-ce pas? interrompit-il avec un sourire amer. C'est une belle parole et facile à dire. Ah! il est plus aisé de pardonner que de punir, citoyen! mais savez-vous aussi ce que c'est que l'honneur d'une famille? ce lourd et noble héritage qui s'est transmis de siècle en siècle dans notre maison. Le premier venu a bien le droit de se sentir ému de pitié devant les larmes d'une fille égarée; mais moi, ai-je le droit d'accepter la tache imprimée à notre nom et de déshonorer d'un mot tous nos ancêtres saintement couchés dans leur tombe. J'ai passé ma vie comme eux, à mériter le nom d'honnête homme, et, par la folie, le caprice, l'égarement d'une heure, ma fille m'a exposé sans pitié à la honte publique. Et j'irais lui tendre de nouveau les bras; ah! ils se fermeraient d'eux-mêmes en frémissant devant elle! Descendrais-je avec elle dans la rue pour entendre murmurer : « C'est cet excellent père, ce vertueux Duhamel, qui a pardonné à sa fille... vous savez? celle qui a été séduite par M. de Chavannes... Le pauvre homme... il a la tête un peu faible... on fait de lui ce que l'on veut... » Non! plutôt mourir que de m'entendre insulter, que d'adopter ma honte dans ma maison, car alors je serais moi-même le complice de mon déshonneur.

— Ceci est une sentence de mort, dit Brindejonc; mam'zelle Camille ne pourra pas être sauvée de cette condamnation-là. Adieu, citoyen!

Il ne les reconduisit pas; il ajouta seulement en se levant :

— Qu'elle souffre et qu'elle pleure, la malheureuse; elle a fait sa destinée. Dites-lui que je ne la maudis pas, mais qu'elle m'a tué, et que nous ne nous reverrons plus.

L'autre ouvrier lui dit brusquement :

— Bientôt nous vous mettrons votre ouvrage sous les yeux, citoyen ! ou nous vous apporterons votre fille, morte dans son suaire. Nous sommes trop pauvres pour faire enterrer dignement cette belle demoiselle.

— Morte !... le suaire... répéta-t-il d'une voix étouffée en retombant dans son fauteuil.

Un tremblement fiévreux agita ses mains amaigries, qui s'allongeaient sur les bras de velours du fauteuil ; mais il ne parla plus et resta immobile comme s'il voulait les laisser partir sans faire attention à eux. Pourtant, quand ils furent sur le seuil de la porte, il poussa un cri sourd et tendit les bras vers eux.

Ils retournèrent la tête et furent émus de l'angoisse que révélait ce geste involontaire. Alors ils se rapprochèrent du fauteuil, et [illegible] dit tout bas, mais gravement, ces deux mots :

— Voulez-vous ?

— Écoutez ! reprit-il d'une voix altérée, je ne puis la recevoir chez moi comme une fille bien-aimée. Si elle veut accepter une prison dans la maison de son père, je consens à être son geôlier. Mais il faut qu'elle vienne la nuit, furtivement, sans être vue... sans que personne se doute qu'elle soit ici. Elle ne verra personne, elle sera dans un cloître, vivante pour le repentir, morte pour les joies du monde, et morte pour le monde, sans la paix de la tombe. A cette condition, je lui permets d'espérer un jour son pardon. Allez.

Les bonnes gens m'apportèrent cette réponse. Sous la dureté des paroles de mon père, je ne vis que le pardon. Je remerciai mes sauveurs, et le lendemain, me trouvant plus forte, à la nuit, je me rendis, accompagnée par eux, à cette maison où j'avais craint de ne pouvoir jamais rentrer. Mon père m'attendait, seul, derrière la porte entr'ouverte. Je me glissai, comme un voleur dans l'ombre. Je voulus prendre sa main glacée pour la porter à mes lèvres ; il me repoussa doucement, mais il me repoussa et se mit à marcher devant moi. Quand nous fûmes arrivés dans la chambre qui m'était destinée, il me dit froidement :

— C'est ici que vous vivrez, Camille.

Je le regardai et je fus atterrée de l'expression solennelle de son noble visage. Je compris le déchirement de ce grand cœur ; je me sentis séparée de mon père par toute l'étendue de ma faute, et comme devenue une étrangère à ses yeux. J'eusse voulu pouvoir embrasser ses pieds et les mouiller de mes larmes. Je l'implorai d'un regard dans lequel avait passé toute mon âme.

— Je vois, reprit-il, que vous avez cru que j'avais peur de paroles seulement, et qu'ici, sans témoins, seul devant votre repentir, je redeviendrais votre père ; détrompez-vous, Camille ; mon cœur a été trop vivement atteint, il est paralysé ; désormais, il n'aimera plus rien. Je n'ai pas voulu que celle qui s'était appelée Camille Duhamel végétât dans la misère, eût besoin de l'aumône du pauvre et fût à charge à qui que ce soit ; mais il est des choses qui ne peuvent s'oublier. Si je vous disais que je vous pardonne je mentirais : vous sentez-vous le courage de vous sacrifier en vivant près de moi comme une recluse et une condamnée sans espoir de pardon, ou préférez-vous une vie libre et à l'abri de la misère loin de cette triste demeure.

— O ! vous que je n'ose plus appeler mon père, répondis-je en fondant en larmes, daignez au moins être mon juge. Vous êtes trop indulgent encore. Me permettre de vivre là où j'ai vécu innocente, dans cet air que vous respirez, n'est-ce pas me sauver ? vous mettez le bonheur et la miséricorde à la place de la souffrance et de l'humiliation. Vous êtes trop généreux envers moi qui ai mérité votre colère et votre abandon.

Ma résignation parut le toucher.

— La vertu n'est pas morte dans ton cœur, Camille, dit le magnanime tribun.

Je crus renaître à la vie, je crus voir le ciel s'ouvrir dans le regard adouci et presque tendre de mon père. Que n'eus-je pas donné alors pour sentir ses lèvres sur mon front ! Il me semblait que son baiser eût effacé la trace des baisers d'Octave ; mais je n'étais pas digne encore d'être ainsi lavée de mon déshonneur. Hélas ! les forces du cœur ne sauraient être toujours tendues ; nous sommes de trop débiles créatures pour pouvoir même souffrir sans cesse d'une douleur et d'un remords également amers. On s'engourdit dans la souffrance et on use son repentir. Je fus trahie par la lâcheté de mon âme. Pour m'élever contre moi-même, je m'abandonnai à ce dangereux souvenir. Quand le passé apparaissait devant moi comme une éblouissante vision, je sentais la fièvre s'allumer dans mon sang. J'étouffais, je me penchais à ma fenêtre pour aspirer un peu d'air pur, je marchais pieds nus sur le pavé de ma chambre, mais je voyais avec horreur que ces souvenirs, au lieu de m'épouvanter et de m'humilier, avaient pour moi un charme incompréhensible, et qu'au lieu de les fuir, je les cherchais avec une avidité funeste. Il n'y avait donc plus de calme possible pour mon cœur ; l'esprit de vertige me dominait toujours et me poussait à me révolter contre mon sort. Je ne pouvais me croire coupable parce que j'avais aimé ; je croyais encore à un avenir ; je sentais en moi une attente inquiète, un de ces troubles précurseurs auxquels nos pères eux-mêmes ont croyance et qu'ils appellent pressentiment.

Est-il nécessaire de t'avouer qu'Octave était le compagnon idéal de mes rêves et que parfois j'en voulais à cette force de l'excuser et même d'honorer son crime que j'attribuai au fanatisme exagéré d'un noble cœur. Qui pourrait comprendre les ruses misérables que l'amour emploie pour avilir les âmes les plus droites et les plus loyales ! passion égoïste avant tout, elle purifie ou corrompt d'après la nature des êtres qui l'inspirent.

Dans mes moments de prostration profonde, dans cette nuit morale, l'orgie des nobles étincelait avec toute sa fantasmagorie vicieuse. Alors je croyais haïr Octave ; mais je le haïssais trop pour ne pas l'aimer encore, et certes, je n'aurais pas osé le mépriser.

Dans d'autres moments, le soir, quand la lune argentait les feuillages de quelques arbres du jardin, je les contemplai avec attendrissement ; il me semblait qu'ils étaient imprégnés de ses pensées, eux, les témoins muets de nos promenades nocturnes. La senteur de ces arbres devait être parfumée de son souffle.

Oh ! comme je me rappelais avec une douloureuse joie l'histoire de cette jeune Arabe que m'avait racontée ma nourrice.

C'était une belle enfant de l'Yémen qui n'avait pas été trompée, elle, mais qui avait perdu son bien-aimé, noblement tombé sous les murs de Damas, car c'était au temps des croisades, elle ne d vint

ens folle de douleur la pauvre enfant, mais on lui avait rapporté le manteau blanc de son fiancé, tout troué de coups de lance, et taché de gouttes rouges de ce sang précieux. Eh bien! elle eut le tendre et naïf courage de revêtir ce manteau de mort, et couverte de ce linceul, les tresses de ses cheveux d'or cachées sous le turban de l'Arabe, les pieds chaussés de ses brodequins de guerre, elle allait chaque jour se promener sur le rivage qu'ils parcouraient ensemble autrefois, les mains entrelacées, et elle s'enivrait du plaisir de voir glisser sur le sable une ombre qui lui rappelait celui qui ne la suivait plus. N'est-ce pas là, Gabriel, une image touchante de la superstition de l'amour; n'est-ce pas que la pensée fait vivre la matière et lui attribue pour ainsi dire une âme.

LES MYSTÈRES DU SOMMEIL.

Bien des mois se passèrent. Je sortis de ma chambre pour soigner mon père que les séances des assemblées avaient fini par épuiser. Un soir, vers la fin de sa convalescence, nous étions au coin du feu, nous ne nous parlions guère; dans le malheur on recule devant les paroles, on a peur d'un mot jeté au hasard qui peut réveiller une souffrance, faire vibrer un souvenir fatal, trahir la secrète pensée que l'on tait cachée au fond du cœur; n'avions-nous pas toujours le même nom sur les lèvres et dans la pensée? n'étions-nous pas tacitement convenus de ne jamais le prononcer?

Un grand orage éclatait en ce moment sur Paris; la rue était solitaire; on n'entendait que le clapotement des volets détachés, le bruissement des tuiles et des ardoises que le souffle de l'ouragan emportait et broyait sur le pavé.

Le vent faisait craquer les arbres du jardin avec des gémissements sinistres, l'atmosphère était lourde et suffocante, le ciel était noir comme de l'encre, à peine tatoué de quelques nuages blafards qui faisaient les ténèbres plus horribles en les rendant visibles.

La flamme du foyer, souvent chassée jusqu'à nous comme un serpent de feu, par le vent engouffré dans la cheminée, éclairait seule notre chambre.

Par moment, le zig-zag d'un éclair zébrait le ciel obscur et illuminait tous les objets d'une teinte rougeâtre.

Mon père, accablé par l'orage, s'était assoupi dans son fauteuil. Aux reflets de cette lueur fantastique sa figure sévère devenait dure et effrayante. Le sourire amer qui crispait ses lèvres avait quelque chose du cruel; à cet aspect, une pensée singulière me vint et je pâlis; je vis tout à coup en lui le juge et le bourreau d'Octave, de celui que j'aimais d'un amour absolu, sans bornes, sans orgueil, d'un amour serf et humilié. J'oubliais le père dans cet homme dont la douleur avait fait un vieillard précoce, j'eus pour lui un regard de haine, car je me dis que sans lui Octave m'eût aimée et ne m'eût pas abandonnée. Oh! de quel misérable sophisme je me berçais pour me donner le droit d'être ingrate et féroce, mais la passion est aveugle et insensée.

J'entendis tout à coup des pas précipités dans la rue. Puis un coup violent retentit à la porte. Je regardai mon père pour le consulter. Il dormait toujours. J'allai ouvrir. On poussa brusquement la porte et on entra en la refermant derrière soi. J'eus peur et je reculai vivement; je n'avais entrevu qu'un homme embossé dans son manteau, comme disent les Espagnols, et le chapeau rabattu sur les yeux. Je crus avoir affaire à un voleur, et je me demandai si la lame d'un poignard ne brillait pas déjà hors du manteau. Mais l'inconnu poussa le verrou d'une main tremblante et s'adossa à la porte, comme un homme épuisé.

Je ne savais que penser. Mais je me rassurai; d'un cri je pourrais réveiller mon père. L'escalier de bois qui nous séparait de la chambre n'avait qu'une quinzaine de marches. Cependant nous n'avions pas échangé une parole. Je ne sais quel trouble m'agitait, mais je sentais que ce n'était pas la frayeur qui faisait battre mon cœur. Cependant j'entendais la respiration forte et haletante de l'inconnu. Lui, l'oreille collée à la porte, il écoutait. Il me sembla que je serais demeurée ainsi des siècles, immobile, absorbée dans cette torpeur étrange, comme ces personnages enchantés par l'art magique d'une fée. Je subissais sans doute cette irrésistible puissance de fascination attribuée à certains reptiles, cet engourdissement magnétique dont vous paralyse, dit-on, le contact de la torpille.

Au bout de deux minutes l'inconnu se retourna. Je vis luire dans l'ombre ses yeux comme deux escarboucles étincelantes. Il me dit d'une voix douce, mais impérieuse :

— Ils ne viennent pas. Ils ont perdu ma trace. Je veux que vous me cachiez trois jours. C'est me sauver. Dans trois jours je serai oublié, et je fuirai. Je vous fais riche si vous m'accordez asile. Me dénoncer c'est vouloir mourir!

J'avais reconnu cette voix. Gabriel, à ce souvenir, vois-tu, ma main tremble et mon cœur flétri tressaille encore. Non! nul ne saurait comprendre quels flots de bonheur peut verser dans le sein d'une femme la bouche de celui qu'elle aima, avec quelques paroles. En ce moment je vis le ciel ouvert; je compris l'extase des anges séraphiques assis à la droite du Seigneur, admis à le contempler éternellement. Un vertige éblouit mes yeux, éclaira pour un instant cet escalier de bois, cet étroit corridor dont les murs brillèrent comme incrustés de diamants, cette porte que je souhaitai de fer pour mieux défendre Octave. Tu sais que tu aimes, pauvre enfant, peut-être tout cela ne te semblera-t-il pas de la folie, mais c'est que l'amour véritable chez une femme, sache-le bien, c'est du dévouement avant tout.

Ne crois pas que nous autres, pauvres faibles créatures, nous trouvions notre bonheur à régner sur les cœurs, à plaire à des troupeaux d'adorateurs, à exiger capricieusement des péages d'amours. La femme se plaît à ces jeux frivoles, tant qu'elle n'aime pas. Mais son véritable destin, son plus cher désir, c'est d'aimer elle-même et d'être l'esclave intelligente de celui qu'elle reconnaît digne de devenir son seigneur. Elle brise avec joie les chaînes qu'elle a forgées elle-même, elle aime à reconnaître la supériorité de ce protecteur qu'elle s'est choisi ou plutôt que l'instinct de son cœur lui a révélé par quelque tressaillement soudain, et plus son amour est profond et sincère, plus il s'y mêlera une nuance de crainte et de soumission.

Juge donc de ma joie profonde en reconnaissant la voix d'Octave sur les lèvres de cet inconnu qui m'implorait et que je pouvais sauver. Une mère à qui il est donné de guérir la plaie envenimée de son enfant en la suçant avec une avide ferveur ne saurait être plus heureuse. En ce moment où la solitude m'avait comme enivrée d'amour, je le revoyais, *lui*,

et j'étais appelée à le sauver. Je pouvais me venger ainsi de son cruel abandon. Je remerciai Dieu avec transport. Un étrange et généreux orgueil gonfla toutes les fibres de mon cœur. Du reste, j'oubliai tout le passé, en voyant Octave malheureux et suppliant. Nous sommes si faibles devant le malheur! Je compris que je l'aimais davantage de tout ce que j'avais souffert par lui et pour lui. Mon amour s'était nourri de toutes les larmes que j'avais versées, des hontes que j'avais subies, des remords qui m'avaient agitée. Il avait grandi comme le courage du marin grandit dans la tempête, comme l'âme du guerrier s'exhale en voyant couler le sang de ses blessures. Je m'attendris encore en songeant à tous les maux qui avaient dû le poursuivre avant d'atteindre le seuil de cette porte.

Cependant, paralysée par tant d'émotions soudaines, je n'avais pas répondu. Octave, après un moment de silence, dit ces seuls mots:

— Hésitez-vous?... Avez-vous peur d'un fugitif?

Je répliquai doucement:

— Savez-vous bien, monsieur, à qui vous demandez asile, et si vous n'êtes pas dans la maison d'un de vos juges, d'un homme que vous avez mortellement outragé?

Il ne dit pas une parole. Mais je sentis qu'il tremblait de tout son corps, et puis, comme s'il se réveillait d'un rêve, je l'entendis retirer doucement le verrou de la porte:

— Que faites-vous, monsieur de Chavannes? m'écriai-je.

— Je pars, répliqua-t-il d'une voix sombre et frémissante.

— Y songez-vous? murmurai-je; les hommes qui vous cherchent veillent peut-être dans cette rue. A peine sorti, vous serez sans doute à quatre pas d'eux.

— Ils seront aussi à quatre pas de moi, reprit-il fièrement. Il me reste un tronçon d'épée.

— Cette maison est la dernière où l'on songera à vous chercher... Restez ici, monsieur de Chavannes, mon père ignorera que vous êtes redevenu son hôte pour quelques jours, et pour moi je ne verrai en vous qu'un proscrit à sauver.

— Oh! Camille, s'écria Octave en saisissant ma main, vous êtes la plus généreuse créature de la terre! C'est Dieu qui a dirigé mes pas vers cette maison, que j'ai profanée. Mais je réparerai mon crime. Si vous saviez combien de fois, dans ma prison, j'ai pensé à vous avec angoisse..... Mais je suis fou! reprit-il, quelle foi pouvez-vous garder dans les paroles du misérable qui vous a trompée et dénoncée à la honte publique? Quel démon m'a versé, en ce jour fatal, l'esprit de vertige et de démence, je l'ignore! Comment ai-je pu sacrifier à mes haines politiques un amour si loyal et si pur, j'en rougis de honte et de mépris pour moi-même; mais si vous saviez, Camille, comme le repentir est descendu dans mon cœur, et comme j'ai amèrement regretté d'avoir méconnu un amour si noble et si sincère. Que de fois je regardais à travers les lourds barreaux de ma fenêtre, le lit de pourpre et d'or dans lequel s'éteignait le soleil couchant, et me rappelant les soirs où nous le contemplions ensemble, je me disais: « Jamais je ne reverrai avec elle ce magnifique spectacle. » Dans la nuit, je me réveillais parfois en sursaut de mon sommeil inquiet, et alors je croyais entendre vos pas glisser sur le pavé de ma prison, votre ombre s'approcher comme une blanche vision; mais bientôt je reconnaissais que mes bras étendus n'étreignaient que le vide et qu'un silence morne et effrayant répondait seul à mon attente.

— Taisez-vous!..... taisez-vous! interrompis-je; mon père dort dans cette chambre. Il peut se réveiller, vous surprendre... et il n'a rien oublié, lui.

— Votre père! murmura Octave dont la voix se glaça; oh! je le hais, Camille... car il est cause de tout. Mais laissez-moi vous dire mes remords, laissez-moi vous dire que mon cœur est lié au vôtre par une chaîne invisible et indestructible, ou je ne consens pas à vous devoir mon salut.

O niaise et sublime crédulité de l'amour! mon cœur s'abreuvait comme d'une douce rosée de ces jongleries de cœur qui ont perdu tant de femmes, car il est trop vrai qu'elles succombent plus à l'amour qu'on leur raconte qu'à l'amour qu'on éprouve réellement. Les dupeurs d'âme ont beau jeu avec elles. Du reste, Octave avait une de ces natures nerveuses et impressionnables qui se jouent naïvement la comédie à elles-mêmes, et peut-être croyait-il à son amour en ce moment.

— Écoutez, lui dis-je, votre vie est suspendue à un souffle. Pour monter à ma chambre, seul endroit où vous puissiez rester caché, car nul être vivant n'y a mis le pied depuis mon retour, il faut que vous passiez devant mon père endormi. Prenez donc courage, et venez sans tarder, ou nous sommes perdus tous deux.

Je montai les marches de l'escalier. M. de Chavannes me suivit.

Devant la porte de la chambre, je m'arrêtai saisie d'une profonde terreur en songeant à la scène terrible qui aurait lieu si mon père se réveillait. Je connaissais leur haine inexorable, et j'amenais ce jeune homme, plein de violence et de ressentiment, devant ce sévère tribun qu'il avait voulu déshonorer, et qui malade, désarmé, allait se trouver pour ainsi dire à sa merci.

Je plongeai dans la chambre un regard curieux.

Mon père dormait toujours, mais d'un sommeil troublé de rêves fiévreux. Sa respiration était oppressée et sifflait comme le râle d'un mourant. Ses lèvres bégayèrent quelques sons inarticulés. Sa main s'étendit vers moi comme une menace et une malédiction nouvelles. On eût dit qu'un rêve l'avertissait de l'approche d'un ennemi et qu'il voulait le repousser. A cette vue, j'hésitai: je me souvins que mon père, cet homme d'une probité et d'une vertu romaines, avait recueilli dans sa maison l'amante délaissée et insultée par M. de Chavannes.

Je me retournai et je regardai Octave. Je ne l'avais pas encore vu. Hélas! à la lueur tremblotante que la flamme de la cheminée faisait vaciller sur le mur, je ne reconnus pas le brillant gentilhomme. Comme son visage avait maigri, comme il était devenu pâle et livide, tout hérissé d'une barbe touffue et négligée! comme ses yeux, autrefois si brillants, avaient pris une expression morne et languissante! La pitié remua mon cœur. Je pris sa main. Il faillit pousser un cri de douleur et me regarda avec un sourire si triste! Hélas! sa main était tout ensanglantée.

Je devins blanche comme une morte. Comme un éclair, je vis jaillir devant moi tout un tableau sinistre, j'assistai à l'évasion du prisonnier. Je vis sa chair se déchirer aux ronces de fer des murailles; j'entendis le *qui vive?* fatal des sentinelles, l'alarme donnée par les coups de feu, la fuite éperdue du malheureux, le lourd galop des chevaux et les jurons des soldats

lancés sur sa trace, comme une meute aboyant après le gibier. Je vis se dresser sur la place la guillotine altérée de sang, et j'entendis le grincement criard des roues de la charrette de mort. Dans cette hallucination effroyable, l'immonde panier suintant le sang sembla lui-même heurter mes pieds et je reculai avec effroi.

Tout était décidé. J'entraînai M. de Chavannes dans la chambre. Déjà nous l'avions traversée, quand il s'arrêta ému de quelques paroles incohérentes que mon père venait de prononcer.

— Ne craignez rien, lui dis-je. Il rêve souvent ainsi, quand son esprit a été vivement agité pendant le jour de quelque affaire importante. Venez! monsieur.

— Un instant, de grâce, Camille, répliqua-t-il de cette voix à laquelle je ne savais pas résister. J'ai cru entendre des paroles......

La chambre était devenue silencieuse comme une tombe. Dans le foyer de petites couleuvres de feu, serpentant sur des sarments mouillés, sifflotaient tristement. Je les regardai machinalement, croyant tour à tour entendre sangloter ou ricaner dans ces légères flammes bleues un chœur invisible de salamandres, ces démons familiers et causeurs de l'âtre domestique. Je me sentais transportée hors de ce monde et comme existant dans un milieu fantastique. Mon esprit flottait dans des limbes vagues et infinies. Rien de ce qui se passait autour de moi ne me paraissait vraisemblable, ni le sommeil tourmenté et profond de mon père, ni la témérité de M. de Chavannes.

Tout à coup la voix du premier me réveilla en murmurant:

— La Vendée et Coblentz, voilà les deux foyers. L'Ouest est fanatisé par les prêtres et les nobles, mais j'irai, j'irai bientôt. C'est avec du canon que nous prêcherons les féodaux, et que nous balaierons les chaires liberticides. Nous fondrons les cloches pour en faire des boulets et elles sonneront alors un terrible tocsin! J'irai, j'irai bientôt!

Et il se redressa dans son fauteuil, les lèvres crispées d'un sourire farouche et convulsif, mais les yeux toujours fermés.

Je tombai agenouillée d'effroi devant ce tableau étrange qui me semblait une vision.

Le regard de M. de Chavannes, fixé sur mon père avec une ironie sauvage, étincelait.

— Allons-nous-en! lui dis-je d'une voix étouffée par les larmes. Venez! vous souffrez! vous êtes faible! vous avez besoin de repos! Par pitié! suivez-moi, monsieur!

— Laissez-nous seuls, lui et moi, reprit-il à voix haute.

— Jamais! jamais! dis-je encore plus émue. Mais, malheureux, oubliez-vous donc que votre voix va le réveiller, et que son réveil, c'est votre mort.

— Camille, répondit le fugitif d'un air froid et absolu, j'ai passé bien des nuits autrefois avec votre père, et je puis vous affirmer que je n'ai rien à craindre en ce moment. Je fais mon devoir en demeurant ici. Mais vous, pauvre fille, êtes-vous bien sûre de votre courage en assistant à la scène étrange et solennelle qui va se passer entre nous?

— Mon Dieu, mon Dieu, balbutiai-je, tout ce que je vois et j'entends depuis quelques moments me semble si obscur et si incompréhensible! Je ne sais que croire et penser! mais j'ai peur, bien peur.

Puis glacée tout à coup d'un doute singulier:

— Êtes-vous bien M. de Chavannes, continuai-je, et ne suis-je pas abusée par quelque ressemblance trompeuse?...

Je n'osai poursuivre en voyant le sourire amer et dédaigneux qui passa sur la figure du gentilhomme.

— Que ne confessez-vous tout de suite votre pensée? répliqua-t-il; vous me soupçonnez, n'est-ce pas, d'être quelque démon malfaisant doué de pouvoirs surnaturels, — quelque spectre échappé des ballades allemandes et tout prêt à m'évaporer en fumée! — quelque jongleur de magie, dont les flacons ou les regards versent le sommeil aux paupières les plus rebelles, et dont les formules cabalistiques évoquent le passé, dénoncent l'avenir, comblent les distances, et forcent les hommes et les choses à comparaître au fond d'un baquet mystérieux.

— Oh! monsieur, interrompis-je, est-ce l'heure de railler ainsi?

— Rassurez-vous, enfant, continua-t-il, je n'ai pas cette puissance. Je ne suis ni un farfadet, ni un charlatan comme Cagliostro, ni un prophète de sang et de deuil comme le vieux Cazotte. Je ne suis qu'un pauvre fugitif tout à votre merci. Mon corps ne se dissoudra pas à vos yeux comme une ombre invisible. Les doigts noueux et desséchés d'un squelette ne s'enlaceront pas à vos mains blanches. Rassurez-vous! voyez si mon visage, au lieu de se creuser, de pâlir et de s'évanouir, ne resplendit pas de joie au contraire, si mes yeux au lieu de devenir vitreux et de s'obscurcir, ne rayonnent pas d'un feu nouveau.

En disant ces paroles, il s'avança vers le fauteuil de mon père.

— Que voulez-vous faire? m'écriai-je alors en me traînant sur mes genoux derrière lui; ne touchez pas à ce vieillard endormi et confiant, monsieur. Vous n'êtes pas un lâche, n'est-ce pas?... vous ne voulez pas défendre votre cause par une violence impie et sacrilége?

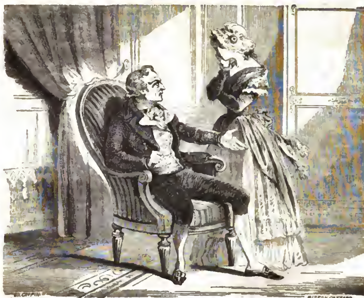
— Ce que je veux faire, vous allez le savoir, répondit-il d'une voix impérieuse. Je veux interroger cet homme.

— L'interroger! répétai-je au comble de la stupeur.

— Je vais, devant vous, faire parler ses pensées les plus secrètes, et peut-être, qui sait, faire refléter dans l'ombre de ses rêves quelques tableaux des choses futures.

Il parlait avec un accent de conviction si effrayant que je restai terrifiée. Il se retourna brusquement:

— Camille, n'avez-vous donc point observé, en veillant votre père, les phénomènes oniriques qu'offre son sommeil. Paul Duhamel s'est tellement brûlé le sang dans ses travaux politiques; il a tellement surexcité, par une vie intellectuelle active, son système nerveux déjà si impressionnable, que chez lui les organes cérébraux ne peuvent plus dormir. L'idée incrustée à son cerveau pendant la veille, se continue pendant la somnolence qui engourdit ses membres. L'action de ses rêves revêt toutes les apparences de la réalité. Dans cet état, l'organe de la pensée s'injecte d'une perspicacité d'autant plus subtile que son énergie est plus concentrée. Cette concentration de la force vitale sur quelques-unes des facultés intellectuelles, les doue d'un tel degré de puissance, que le dormeur lit, d'un œil sûr et inspiré, les secrets de l'avenir, sent germer des pressentiments qui se changent souvent en réalité, et crée quelquefois des plans et des desseins extraordinaires. Oui, l'hallucination de ce sommeil, mêlée de délire et presque semblable à celui des somnambules, peut s'exalter



On a osé dire que je cachais dans ma maison des nobles. — Page 313, col. 2.

jusqu'à la prophétie. Il est du reste tellement profond qu'il faudrait un bruit très-violent une secousse même pour l'interrompre. Rassurez-vous donc, Camille !

Je sus plus tard qu'Octave, pendant son séjour chez mon père, s'était déjà mis avec lui dans une sorte de communication magnétique, à l'insu du loyal tribun.

— Mais, repris-je, c'est une trahison de vous laisser ainsi épier le sommeil de mon père.

— Cette trahison me sauve, ou bien je retourne vers l'échafaud qui m'attend.... et d'ailleurs il n'en doit résulter aucun danger pour lui, ajouta-t-il doucement....

J'étais vaincue et je restai muette devant tant d'audace, et haletante, immobile en présence d'un spectacle si nouveau pour moi. Octave se plaça devant le vieillard et lui dit :

— Ignores-tu ce qui se passe à cette heure, citoyen ? Il est aussi impossible que d'ici à quinze jours Brunswick ne soit pas à Paris qu'il est impossible que le coin de fer n'entre pas dans la bûche quand on frappe dessus.

Les yeux de mon père restèrent fermés, pas un muscle ne remua sur son visage, mais il dit du ton d'un homme qui se parle à lui-même :

— Si le peuple se lève, il en jettera le fer au vent. Et s'il succombe en défendant sa liberté, ses ennemis ne régneront que sur un peuple de cadavres.

Et un ricanement sourd accompagna ses paroles.

— Bah ! reprit le gentilhomme. Vos bonnets rouges émousseront leurs piques sur le pavé de Paris, et leurs pieds nus ne les porteront pas jusqu'à la frontière. Vos généraux ont reçu défense de vaincre. La moitié de vos législateurs s'est vendue à l'or de la liste civile. Vos places se rendront sans siége. La campagne de Brunswick ne sera qu'une promenade à petites journées. Des fouets de poste au front pour chasser ces entoilers qui arborent des épaulettes, ces manants qui se décorent d'épées. Toute cette canaille s'envolera comme un essaim effaré et se rachera dans ses ruches au premier coup de canon tiré sur les frontières.

Le visage du vieillard s'illumina alors d'une expression d'horreur :

— Oui, dit-il avec force, la République ne peut se fonder que sur les décombres du trône et les cadavres de ses partisans. Il n'y a que tout ce qui est peuple qui puisse aimer la Révolution. Eh bien ! que le tocsin éclate dans tous les départements. Démolissons par le fer, dévorons par le feu les palais et les donjons. La patrie est en danger ! Courtisans et nobles, prenez garde à la colère du peuple. Isnard vous l'a dit : « Comme celle de Dieu, elle n'est trop souvent que le supplément terrible du silence des lois. » Si le glaive de la justice est trop court pour atteindre les traîtres, la pique et la hache du peuple s'allongeront jusqu'à eux.

M. de Chavannes, les bras croisés, écouta cet anathème avec une rage concentrée. Quand le tribun eut fini, il se tourna vers moi, et me dit seulement :

— Vous l'avez entendu !

Puis il reprit avec une apparence de calme :

Nous allons nous remettre en marche, songe à mieux nous conduire. — Page 322, col. 1.

— Mais la Vendée en feu, quel est le montagnard hardi qui osera tenter de la dompter, citoyen Duhame ?

— Moi, répondit énergiquement mon père. Les prêtres réfractaires et insermentés se sont coalisés pour nous préparer une guerre religieuse dans ces campagnes vendéennes. Déjà trois chefs-lieux de districts ont été surpris et incendiés. Déjà les prêtres constitutionnels sont insultés et assassinés au pied des autels. Les recteurs ont persuadé aux crédules habitants des campagnes qu'ils seraient invulnérables tant qu'ils combattraient pour la religion.

— Mais, citoyen, demanda M. de Chavannes avec une avide et inquiète curiosité, connaissez-vous les noms de quelques-uns des principaux rebelles?

— Les noms de ces meneurs fanatiques, dit le vieillard toujours endormi, ils sont inscrits sur mes notes secrètes.

— Où cachez-vous ces notes? interrompit vivement le gentilhomme.

Mais mon père ne parut pas l'avoir entendu et, poursuivant son idée, il continua d'une voix saccadée :

— Oui, je vois d'ici le juge de paix qui a fait prendre les armes à quatre paroisses de Bretagne. Je vois luire dans les mains des faulx, des piques et des fusils. Là-bas, la côte, enveloppée dans ces brouillards, semble déserte. Les mouettes trempent le bout de leurs ailes dans la vague amère qui brise son écume contre la falaise. Les goëlands tournoient en criant dans la nue qui se déchire aux crêtes des rochers. Le vent pleure et gémit sur leurs flancs granitiques. O côte des druides, toute suintante d'eau marine, tu sembles bien endormie et bien morte sous ton linceul de brume! Mais qu'ai-je dit? dans le clapotement des flots, sous le coup de feu du douanier, au milieu de la rafale, dans cette nuit écumée, vient s'échouer une chaloupe. Elle jette sur la plage un agent de Pitt, et quelques évadés de Jersey. Au fond de la chaloupe dorment des sacoches gonflées de guinées à l'effigie du roi George. Le sang des Français va couler en l'honneur de l'or d'Angleterre. Les débarqués sont armés de pistolets; la bourre de ces pistolets est faite de trahison, elle renferme les instructions secrètes qui ordonnent la révolte. Oh! que ne suis-je déjà arrivé dans ce district maudit!

— Il rêve encore! s'écria le gentilhomme avec une joie et un étonnement involontaires.

Et ses yeux, comme attirés par un aimant surnaturel, semblaient attachés au visage de mon père. Avide, haletant, il se rapprochait de lui, toute son âme était suspendue aux paroles du vieillard. J'étais, moi, sans force, sans voix, sans volonté, anéanti!

Mon père soupira tristement et s'agita dans son fauteuil, comme un homme harassé que la fièvre ou l'excès de la fatigue empêche de trouver le sommeil.

— Est-ce tout? demanda bientôt M. de Chavannes avec impatience. Ce tableau singulier s'effaçait déjà devant son esprit comme le soleil s'obscurcit et s'éclipse derrière un nuage livide.

— Non, ce n'est pas tout, murmura le tribun d'une voix plus sourde.

— Continue donc.

— Que veux-tu savoir?

— Où vont les débarqués? quel est le rendez-vous convenu d'où doit se propager ce que tu appelles la révolte.

— La chapelle de Kerbader est penchée sur la mer, comme une sauvegarde et une bénédiction pour les vaisseaux et les barques en détresse. Ne dirait-on pas que chaque coup de vent qui l'enveloppe dans son tourbillon comme les deux ailes d'un démon, va la balayer dans les flots, aussi facilement que le souffle d'un écolier renverse un château de cartes?

— La chapelle de Kerbader! fort bien, dit M. de Chavannes se parlant tout haut à lui-même. Je reconnais là le digne et vaillant recteur.

— Le recteur, s'écria en tressaillant mon père, dont la figure se contracta convulsivement, qui a parlé de lui, lorsque j'espérais l'oublier? Le malheureux! oui, je le reconnais, moi aussi. Voilà bien ce visage d'oiseau de proie, ces rudes sourcils noirs qui se rejoignent à la racine de ce nez d'aigle, ces yeux sanglants qui semblent darder des flammes, ces restes de chevelure rougeâtre et hérissée. O le saint homme, qui ose prier Dieu, comme si sa prière n'était pas un blasphème! Tais-toi, malheureux, tais-toi!

Et mon père étendit de nouveau les mains comme pour repousser cette nouvelle vision.

— Parbleu, c'est là un portrait bien tracé, dit M. de Chavannes plus surpris qu'il ne voulait le paraître, un portrait vivant!

Et se tournant vers moi.

— Votre père connaît donc le recteur de Kerbader? me demanda-t-il avec une sorte d'inquiétude.

— Nullement, je vous assure, répondis-je non moins étonnée que lui.

— Comment, insista le proscrit, jamais vous n'avez vu l'homme qu'il vient de dépeindre de main de maître.

— Non-seulement jamais je ne l'ai vu, repris-je, mais jamais je n'ai entendu parler de lui, jamais mon père n'a prononcé son nom.

— C'est étrange, c'est extraordinaire, répéta M. de Chavannes; et des détails si précis, si positifs... sur un homme caché au fond de la Bretagne,... et avec lequel il n'aurait jamais eu de relations... C'est tout à fait incroyable. Et vous êtes bien sûre, Camille...

Il n'acheva pas. Mon regard lui prouva que j'étais plus étonnée que lui de cet incident. Jusqu'alors j'avais pu prêter un sens aux révélations de mon père, que je supposais provenir de ses préoccupations politiques exaltées jusqu'aux divagations du songe. Mais je restai confondue en l'entendant parler de cet inconnu formidable, comme d'un homme dont la personne et la vie lui eussent été familièrement connues.

M. de Chavannes devint rêveur et passa plusieurs fois sa main sur son front.

Le silence régnait encore, quand mon père s'écria :

— L'homme de sang! voyez-le!

Nous tressaillîmes comme des gens réveillés en sursaut, et nous écoutâmes.

— Voyez-le, ce dama recteur, poursuivait mon père, comme il fanatise ces pauvres paysans vêtus d'habits de peaux, et armés de fourches et de bâtons. Il leur promet que l'eau bénite, en touchant leurs corps les rendra invulnérables et ils le croient, les malheureux insensés, et il va les pousser ainsi à la boucherie du bout de son crucifix. Le lieu saint est profané par le choc des armes. L'asile de paix est violé par des cris de guerre. Le ministre du Seigneur porte des pistolets dans les poches de sa soutane. Son bréviaire est un sabre. Pauvre chapelle! Autrefois tu n'entendais que les vœux et les humbles prières des pêcheurs sauvés du naufrage, des femmes, des sœurs et des mères inquiètes du grain suspendu à l'horizon sur les barques de leurs hommes. Une modeste lampe brillait sur ton autel. Sur tes murs, je vois encore les ex-voto déposés par des mains pieuses, offerts par des cœurs sincères. Bientôt ces cœurs ne battront plus. La vieille chapelle s'écroulera sous le canon. Et toi qui avais charge de ces pauvres âmes, et qui les a égarées, recteur de Kerbader, que répondras-tu à Dieu, quand il t'en demandera compte?

La voix de mon père s'éteignit en finissant. Je remarquai que M. de Chavannes était fort troublé et qu'il répétait souvent à part lui :

— Il y a là quelque chose d'inexplicable.

Je l'engageai à se retirer. Il me répondit doucement.

— Vous avez raison, Camille. Mais une occasion si favorable peut ne plus se représenter et je voudrais obtenir quelques renseignements qui me sont bien nécessaires. Votre père a parlé de notes secrètes. Il a sans doute des instructions fort importantes s'il doit être envoyé en Bretagne ou en Vendée comme représentant du peuple, ce que je dois conclure de ses paroles. Je veux savoir à quoi m'en tenir sur les soupçons que les jacobins peuvent avoir sur quelques-uns de mes parents et de mes alliés (1).

— Mais, monsieur, hasardai-je timidement, je ne puis consentir...

— A aider à ma fuite, n'est-ce pas? interrompit le gentilhomme avec une sorte d'emportement. Eh bien, alors, laissez-moi attendre ici le réveil de votre père et me nommer à lui! Tout sera bientôt dit.

— Me croyez-vous si lâche de cœur? m'écriai-je tout émue. Mais jurez-moi que ces révélations ne compromettront en rien mon père, autrement, j'aimerais mieux mourir que de céder à votre prière.

— Je vous le jure, noble fille! Mais songez que je sors de prison. J'ignore tout. Je ne sais où diriger ma fuite sans péril. Les miens sont-ils morts, libres ou suspects? A qui m'en informer? Je ne puis me confier à personne. Ont-ils émigré, organisé la révolte ou l'attendent-ils dans le silence? Les surveille-t-on, se doute-t-on de leurs projets, veut-on prendre des mesures contre eux? Votre père a-t-il des révélations précises sur leurs plans secrets et leurs moyens d'action? Tout cela, lui seul peut me le dire. Sinon, je me jette dans un guêpier et je trouverai la mort là où j'espère l'asile et la lutte. Qui sait si mes pauvres amis ne s'endorment pas dans une fausse sécurité, se croyant à l'abri de toute inquiétude, et si je ne suis pas destiné à leur dévoiler le danger, à leur crier : réveillez-vous, messieurs, car vous êtes déjà désignés dans l'ombre au couperet du bourreau!

— J'attendrai, monsieur, répondis-je. Mais si mon père se rappelle à son réveil ce qui s'est passé cette nuit?

M. de Chavannes sourit.

— Il ne gardera, je vous le jure, nul souvenir de ses paroles. C'est là un des phénomènes particuliers

(1) Nous verrons plus tard l'influence que la révélation de ces notes exercera sur les événements de Kerbader.

de ce sommeil presque magnétique auquel la science n'a pas encore inventé de nom.

Puis, s'adressant au vieillard, dont la respiration devenait courte et gênée de plus en plus.

— Citoyen, lui dit-il, ne crains-tu pas que l'épée des gentilshommes et les faulx des paysans ne rasent les bataillons d'habits bleus comme les épis d'un champ de blé !

— C'est à eux de craindre, répliqua Paul Duhamel à voix basse. J'arriverai comme la foudre pour les surprendre. Les traîtres sont trahis. Je connais les noms suspects, les opinions tièdes, les caractères entêtés dans leur fanatisme. Tous les rapports sont là, dans la cassette de fer, ajoute-t-il en désignant de la main la bibliothèque où s'empilaient tous ses in-folio de jurisprudence...

La fièvre d'une joie indicible luisait dans le regard dont M. de Chavannes suivit le geste de mon père.

En même temps, le visage de ce dernier se mouilla d'une sueur glacée. Sa respiration haleta comme un râle, je vis ses paupières remuer d'un tressaillement nerveux.

— La fin de la crise approche, me dit précipitamment Octave. Retirons-nous !

A ce mot, mon cœur se dilata, comme s'il eût été déchargé d'un poids intolérable. Je me levai comme par un effort convulsif, et tremblante, éperdue, je conduisis le fugitif dans une chambre noire pratiquée au fond du petit corridor où s'ouvrait la mienne, et dont la porte faisait muraille. Puis je redescendis, et je ne tardai pas à assister au réveil douloureux de mon père. Longtemps après avoir ouvert les yeux, il conserva dans son regard une expression d'étonnement et d'anxiété. J'étais tremblante, car la réponse de M. de Chavannes sur l'oubli absolu du dormeur ne m'avait rassurée qu'à moitié. Mais mon père me dit seulement qu'il était très-fatigué, me remercia de l'avoir veillé pendant son assoupissement, et m'ordonna d'aller prendre enfin du repos. Telle fut l'issue de cette soirée terrible dont les conséquences devaient être si funestes.

L'ÉVASION.

M. de Chavannes demeura quatre jours dans la maison de son juge.

Te raconter, Gabriel, l'histoire de ces quatre jours, serait presque impossible. Ce qu'ils contiennent de joies et d'angoisses, Dieu seul le sait, lui qui compte les battements des cœurs. La solitude, l'ennui, l'excitation du péril, peut-être un peu de reconnaissance pour mon dévouement enflammèrent d'une ardeur inouïe la passion de M. de Chavannes. Il ne pouvait redevenir Octave, et répugnait d'ailleurs à se farder d'hypocrisie. Il affronta donc la lutte en face, hardiment, et tenta d'être aimé tel qu'il était, pour lui-même.

Il avait bien des avantages en sa faveur : il était malheureux, souffrant, menacé, guetté par la mort. Il pouvait, sans motif de gratitude, me flatter dans mon dévouement. Je ne pouvais, moi, lui interdire la reconnaissance. Il fallait le plaindre ; ce jeune homme vieilli par les angoisses de la prison ; devais-je songer à le craindre ou à l'humilier de mes reproches. Non, c'eût été une lâcheté. Hélas ! mon cœur se plaisait trop à se montrer généreux envers lui.

De plus, mon amour était devenu plus vrai, sinon plus sincère. Ce n'était plus un amour de jeune fille, mais un amour de femme. Le malheur m'avait donné l'expérience de dix années de vie mondaine. L'illusion ne me guidait plus.

A dix-huit ans nous aimons pour aimer. La nature elle même, avec ses bouffées printanières, n'est qu'un cadre irritant pour nos confus désirs : notre imagination rêve l'inconnu qui doit y trôner, nos regards le cherchent et l'incarnent dans la première apparence venue qui nous séduit. Nous faisons quelquefois un héros d'un manant. Nous ne tardons pas alors à reconnaître notre erreur ; mais ; hélas ! il faut dire comme l'abbé Vertot : Notre siége est fait.

Oui, à cet âge aveugle, l'âme croit aimer parce qu'elle désire et qu'elle aspire l'amour. Les choses et les hommes s'illuminent d'un prisme magique, grâce à cette flamme secrète qui réside en nous et qui s'épanche en tristesses sans but, en fougues insensées, en larmes involontaires, en rêves impossibles et charmants ; en un mot, nous avons soif de l'infini. L'objet de notre premier amour nous représente l'idéal ; il ne nous faut que quelques semaines de contact bourgeois pour bien comprendre que l'idéal reste toujours voilé et qu'il a des ailes. Le bonnet de nuit et le pot au feu ne font pas bon ménage avec lui.

Mon second amour pour Octave était bien moins romanesque et plus humainement ressenti. Je me disais qu'entre mille individus plus vertueux, plus braves, plus loyaux, plus doués de toutes les qualités et de tous les prestiges, je l'eusse *choisi*, lui seul. Je le reconnaissais pour l'élu cherché et sacré par mon cœur. J'avais besoin de sa présence, de son bonheur, de sa voix, pour respirer facilement, pour vivre. Lui mort, les autres hommes me semblaient un peuple de fantômes, des ombres qui m'étaient indifférentes. Mon âme s'était détachée de moi pour vivre en lui. Son sourire me réjouissait comme le soleil chauffe et colore le paysage ; un regard froid de lui me glaçait et me tournait le sang, comme une trombe secoue et soulève des montagnes de vagues dans une mer tout à l'heure unie comme une glace.

J'étais si épouvantée moi-même de la puissance sans bornes qu'il exerçait sur moi que je m'efforçais de cacher mes sentiments, de les refouler au fond de mon cœur, et que j'affectai d'abord une réserve puritaine envers l'audacieux gentilhomme.

Cette réserve le piqua au jeu et l'encouragea plus que jamais dans son entreprise. Sans trêve, il se mit à me parler de son amour, à me montrer le doigt de Dieu dans cette destinée qui nous rapprochait, à me supplier de lui pardonner.

Et quand je lui avais juré que tout était oublié, il s'écriait que c'était un signe de véritable amour, et, agenouillé devant moi, il embrassait mes mains, qui devenaient brûlantes sous ses baisers et ses larmes.

Alors il voulait entendre une fois encore murmurer et s'éteindre sur mes lèvres ce mot si doux : je vous aime !

Car l'esprit de l'homme est ainsi fait, qu'il ne se contente pas, comme celui de la femme, de l'entente secrète, de l'aveu muet des âmes, du trouble naïf des cœurs qui palpitent ensemble et qui se parlent tout bas par le regard, par l'accent donné aux paroles banales, par les gestes plus onctueux et plus familiers ; il lui faut des phrases, des formules.

A l'en croire, Octave ne demandait que ce seul mot pour être heureux. Il ne désirait rien de plus,

Et pourtant, quand je l'eus prononcé, le cœur avide de cet amant se creusa un nouveau gouffre à combler, un nouvel espoir à réaliser, un autre but à atteindre.

Lui qui, le premier jour, ne parait que de m'aimer dans les élans de son cœur, pour l'unique félicité de m'aimer, — de s'asservir à moi, de se dévouer à ma vie, de me prouver l'abnégation de son amour par un véritable rôle d'ange gardien, — dès le second jour, il disait que les mots étaient de peu de poids en amour et qu'il réclamait de moi d'autres signes de ma sincérité.

— Que voulez-vous donc exiger encore? lui demandai-je.

— Je veux que nous ne nous séparions plus, Camille, répondit-il avec un transport passionné, en entrelaçant ses mains aux miennes et y versant par cette pression un jaillissement électrique qui semblait confondre le sang de nos veines et le faire monter à mon cœur.

— Mais c'est impossible, lui dis-je naïvement, puisque vous devez fuir et regagner la Vendée.

— Oh! je vois bien maintenant que vous ne me comprenez pas, reprit-il d'une voix soudainement irritée. Ne pouvez-vous donc me suivre?

— Vous suivre! répétai-je, et je restai stupéfaite comme si la foudre eût éclaté sur ma tête.

Mais lui, croisant ses bras sur sa poitrine, il dit d'un ton de découragement dédaigneux :

— Je devais m'attendre à voir ma proposition si froidement accueillie. En effet, il est peu généreux à un proscrit, à un homme qui doit au hasard la chance de vivre encore, il est peu généreux à lui d'offrir à une femme le partage de sa misère et de ses dangers. Les femmes vous aiment quand vous pouvez leur donner pour fiançailles un tabouret à la cour et blasonner leur tendresse d'armoiries, — quand un serrement de main fait glisser une perle royale à leur doigt, — quand vous cachez sous les étincelles d'une rivière de diamants l'empreinte d'un baiser sur leur cou de satin. Vanité! vanité n'est-ce pas toi seule que les femmes appellent amour!

Je me sentis si profondément outragée par ces reproches, M. de Chavannes me parut alors si injuste et si égoïstement préoccupé de lui-même que je gardai le silence.

Il continua :

— Une femme n'aime jamais que l'homme heureux, celui qui est envié soit pour son nom et sa richesse, soit pour son talent, son pouvoir ou sa beauté. Son amour n'est pour elle qu'un luxe, un ornement, une coquetterie de plus. Fou que je suis d'avoir cru que l'une d'elles accepterait comme du bonheur la fuite et le péril avec moi, la jupe de paysanne, le sommeil troublé dans les buissons, le pain rare du proscrit.

Un sanglot contenu étouffa sa voix. Tout mon corps tremblait. Je répondis avec effort :

— M'avez-vous réellement jugée ainsi, Octave?

— N'en parlons plus, dit-il sèchement. Je fuirai seul. Je ne vous importunerai plus de mes prières. D'ailleurs, je ne dois pas vouloir votre malheur. Et pourtant, reprit-il après un instant de silence, c'est en vain que je voudrais le cacher, Camille; j'aimerais mille fois mieux vous entraîner dans un abîme de maux avec moi que de vous perdre à jamais en expiation de mon crime!

Te l'avouerai-je, Gabriel, cet éclat de passion violente, échappé de sa bouche avec le ton du désespoir, arraché de son cœur comme par le délire, m'enivra d'une joie incompréhensible.

— Croyez-vous donc, Octave, que j'hésiterais à vous suivre, si j'étais libre? Ces misères dont vous parlez, souffertes pour vous, ce serait du bonheur.

— Quel lien vous attache donc à cette ville maudite?

— Mon père, monsieur de Chavannes, mon père, qui m'a fait l'aumône de son affection, qui a eu pitié de son enfant coupable, qui lui a permis de regarder sa figure vénérable, de lire dans ses yeux rigides l'attendrissement de son cœur et la promesse du pardon. Et maintenant j'irais renouveler son outrage, renier ce pardon, provoquer en lui un désespoir mortel, lui faire de sa crédulité en mes remords un sujet de honte et de risée, l'abandonner, souffrant, aux soins des mercenaires; jamais, monsieur de Chavannes, jamais!

Je cherchai ainsi à m'armer contre la faiblesse et les défaillances de mon cœur esclave qui sentait sa chaîne, en évoquant à mes propres yeux toute l'horreur d'une faute et d'un abandon si honteux. Mais M. de Chavannes était un de ces amants jaloux et soupçonneux que je ne saurais mieux comparer qu'à ces sultans de Stamboul, qui, pour inaugurer leur avènement triomphal, se font un pavois des cadavres de tous leurs frères et de leurs parents. Son amour farouche et tyrannique s'offensa amèrement de ma tendresse filiale, et ce ne fut pas sans une douloureuse surprise que je l'entendis me répondre :

— Vous avouez donc, Camille, que votre cœur est rempli d'une affection qui ne me touche en rien. Votre père est l'obstacle que vous m'opposez. Au lieu de vous élancer vers l'avenir, vous rétrogradez vers le passé. O misère! est-ce là un amour complet, absolu, celui qui marchande ses sacrifices et met en balance un prétendu devoir avec les entraînements du cœur. Enfin, vous me préférez votre père, mon ennemi.

— Hélas! Octave, lui dis-je, aurais-je pu croire que vous me reprocheriez une tendresse si naturelle? Tous les amours ne sont-ils pas frères, comme les rameaux du même arbre?

— Non, non, reprit-il avec violence; je ne sais pas, moi, aimer si purement ou plutôt si subtilement. J'aime avec exigence. Je voudrais tuer dans votre cœur toutes les autres affections. Je suis humilié d'avoir à partager votre âme avec une amie ou Dieu même. Je serais jaloux d'un enfant que berceraient vos genoux, et qui lèverait son front de lait à vos lèvres. Je ne comprends, vous dis-je, que ces amours absolus où tous les désirs sont égaux et partagés, où la plus complète réciprocité fond deux cœurs en un seul, allumé des mêmes flammes. Je vous avais supposé une âme dans laquelle la mienne se serait épanchée entièrement, — qui se fût identifiée à mes douleurs et aux hasards de ma vie, — qui eût été heureuse de mes désirs comme j'eusse été heureux de tous les siens. Je me suis cruellement trompé. Heureusement, ajouta-t-il avec une agitation croissante, Dieu ne m'a pas pétri de ces lâches natures que le dédain seul attache et qui rampent humblement comme des marche-pieds vivants sous les caprices et les mépris de celle qu'ils aiment!

Ces paroles si dures firent venir des larmes à mes paupières. Je ne pus résister à cet emportement et je lui répondis d'une voix brisée par les sanglots :

— Vous m'aimerez donc davantage, Octave, si je me montre lâche et ingrate ; vous ne ferez jamais un crime à votre amante d'avoir été une fille dénaturée ; vous ne vous direz jamais que celle qui a trahi son père pour une affection plus violente, peut bien aussi trahir un jour celui qu'elle a juré d'aimer?

Ma douleur parut l'attendrir. Son regard plongea, fixe et clair, au fond de ma pensée ; puis il se troubla, et rougissant sans doute de l'odieuse contrainte qu'il me faisait subir, il répliqua avec une sorte de douceur et de dignité :

— Je vous répondrais, Camille, par les paroles de Dieu même : La femme doit quitter son père et sa mère pour suivre son époux.

— Pour suivre son époux, répétai-je avec un triste sourire.

— Camille, poursuivit-il avec feu, dès que nous aurons gagné la Bretagne, — je vous promets que le recteur de Kerbader bénira notre union.

Sans doute, il crut qu'à ces paroles j'allais être éblouie de bonheur, abjurer toute hésitation, le regarder avec un enivrement mêlé de doute, le supplier de me redire ce serment inespéré, comme une personne qui se figure avoir mal entendu, ou rêver.

Tout au contraire, je gardai un morne silence. En croyant flatter ma vanité, il avait mortellement blessé mon orgueil. Je fus humiliée de sentir qu'il essayait encore de me tromper par la magie d'une proposition qui lui semblait un énorme sacrifice, tandis qu'elle ne me paraissait à moi qu'un devoir. D'ailleurs je ne vis qu'un subterfuge et un mensonge dans sa promesse.

— Vous ne me répondez pas, Camille, s'écria-t-il d'un ton impatient.

— Si j'étais libre, monsieur, je vous aurais suivi sans conditions, répliquai-je.

— Ah ! vous ne me croyez plus, vous ne m'aimez plus, dit-il alors avec l'accent du plus profond découragement.

Créatures nerveuses et impressionnables que nous sommes! Cette voix désespérée m'enfonça un poignard dans le cœur. Je me reprochai de l'avoir mal jugé ; je faillis aller à lui, pour le prier de me pardonner. Car c'est là le signe véritable de la loyauté généreuse que les femmes apportent en amour, que même les plus fines et les plus fausses, du moment qu'elles aiment, sont aveuglées d'une touchante et naïve crédulité à l'égard de leur amant. Elles ne jouent pas la comédie avec lui. Elles le jugent toujours avec admiration et le placent dans leur cœur bien au dessus d'elles-mêmes. Elles aimeront tout en lui, jusqu'à la laideur, qui, par suite d'une maladie ou d'un accident le défigurera, tandis qu'on a vu des hommes reprocher à leurs maîtresses le dépérissement de leur beauté, dû aux ravages de la jalousie, aux marasmes de l'absence, ou aux fatigues subies pour les tirer d'une position dangereuse. L'amour est, pour les femmes, un prétexte inépuisable de dévouement.

Au bout de quelques minutes d'un silence assez embarrassant, je voulus me retirer.

Ma tête était en feu. Malgré moi, les paroles du proscrit revenaient bruire à mes oreilles et dérouler à mes yeux un horizon lointain et merveilleux. Je craignais le charme tentateur d'une pareille séduction.

Mais M. de Chavannes me retint en s'agenouillant devant la porte et en embrassant, avec une sorte de frénésie, le bas de ma robe.

— Ne me quittez pas, s'écria-t-il douloureusement. J'ai trop souffert dans ma prison de la peur de mourir sans vous revoir. Loin de vous, comment ne pas me défier de votre fidélité? Dès que je ne vous entends plus, je doute. Dès que je vous revois, je renais à une seconde vie. Maintenant je vous embrasse de mes yeux avides. Que je parte seul demain, ce ne sera plus qu'un songe pour moi. Un vide effrayant séparera ces deux journées. Le monde me deviendra désert. Je serai exilé de votre amour, Camille. Je tenterai vainement de me rappeler votre image, de vous voir au-dedans de moi-même : ce ne sera qu'une ombre pâle et confuse qui s'évanouira bientôt. J'écouterai votre voix et ma mémoire ne répétera fidèlement les accents. J'aurai mille choses à vous dire et il sera trop tard!

J'étais émue par ses supplications déchirantes. Je répondis d'une voix faible :

— Pourquoi désespérer de l'avenir, Octave?

— Que me fait l'avenir, dit-il impétueusement. Mon avenir, c'est demain, c'est tout à l'heure, quand je serai seul et que j'attendrai ton retour, Camille. Hélas! hélas! tu ne te doutes donc pas de ces tressaillements, de ces frissons électriques que j'éprouve sans cesse auprès de toi. Je dis sans cesse, car je ne te quitte jamais tout à fait. Absente, mon âme te suit. Alors par moments, tout mon être va vers toi, tout mon sang bouillonne, tout mon cœur se soulève. Il me semble que tout en moi aspire à me quitter et à s'élancer hors de cette prison de chair, pour s'absorber en une autre âme, la tienne. Il me passe comme des froids dans les entrailles en pensant aux heures, aux minutes, aux secondes qui nous séparent. Et tu voudrais m'abandonner à jamais!

— O mon Dieu! mon Dieu, sauvez-moi de ma propre faiblesse, m'écriai-je en versant des larmes. Dois-je le croire, éclairez-moi, mon Dieu. Sera-t-il réellement si malheureux de notre séparation!

Mon cœur battait avec force. Le proscrit se releva et me pressa sur sa poitrine.

— Je te le jure, Camille, le cœur de ton amant sera aussi une famille pour toi. Tu y trouveras l'amour profond et désintéressé du frère pour la sœur, du captif pour la captive, du banni pour sa compagne de misère!

Je le regardai avec un sourire mouillé de larmes. Il ouvrit un portefeuille que je lui avais donné, écrivit précipitamment quelques lignes sur une page, la déchira et me la tendit avec un rayonnement de bonheur sur tous ses traits :

— Garde ce chiffon de papier sur ton cœur, Camille. J'y ai engagé mon nom et mon honneur de gentilhomme.

Je saisis en tremblant ce papier et je lus d'un regard troublé cette unique phrase :

« Je promets, par le nom sacré de ma mère, de
» m'unir en légitime mariage, aussitôt mon arrivée
» en Bretagne ou en Vendée, à mademoiselle Camille
» Duhamel, qui m'a généreusement sauvé la vie, au
» risque de la sienne, et que j'ai payée de son hospi-
» talité par la séduction.

» *Signé*, le comte

» Victor-Octave de Chavannes. »

— Comme amante, je déchirerais cette promesse, lui dis-je attendrie. Comme mère, je la garde.

Tu vois, Gabriel, comme les fautes tiennent les unes aux autres, semblables aux degrés d'une échelle

qui descendrait dans un abîme. J'en étais venue à regarder comme un devoir d'accompagner Octave dans sa fuite, et cependant je ne pouvais songer sans trouble et sans remords à mon père. Non, je n'étais pas une fille dénaturée, et mes tortures intérieures étaient d'autant plus violentes que j'aimais le sévère tribun d'une tendresse plus profonde, plus sourde et plus contenue.

L'instinct de la nature me criait que c'était la seule affection dont je ne dusse pas me défier, et que le cœur paternel renfermait seul ce sentiment large et désintéressé qui nous protége et nous fait comme un bouclier divin pendant toute notre existence.

Je ne crois donc pas que j'eusse eu la force d'accomplir ma résolution, si mon père ne m'eût appris que dans quelques jours il allait partir pour remplir une mission importante dans l'Ouest. J'allais donc rester seule, au milieu de toutes ces convulsions politiques, de ces échafauds en permanence, sans avoir même le but de servir mon père; moi qui ne partageais pas ses haines d'homme de parti, j'allais le voir s'éloigner pour combattre les amis et les parents d'Octave.

Après m'avoir fait cette confidence, mon père eut pendant quelques instants l'air embarrassé et rêveur. Puis il reprit en hésitant :

— Après tout, je suis content de m'éloigner et de pouvoir être utile à mon pays en actions au lieu de l'être en paroles. Le terrain devient trop brûlant ici sous mes pieds. Chacun soupçonne son voisin. La meule va trop vite et broie sur son passage les bons et les mauvais, les forts et les faibles... Moi-même... le croiriez-vous, Camille, la délation m'a atteint : une rumeur vague a couru, un doute, un rien sur ma probité politique. Mais enfin on a osé dire que je cachais dans ma maison des nobles, des évadés, des condamnés.

Je tressaillis et devins pâle. Heureusement mon père ne fixa pas ses yeux sur moi.

— Est-il possible! m'écriai-je.

— J'ai offert aussitôt, j'ai demandé instamment, reprit le tribun avec agitation, qu'on fît faire sur l'heure des recherches dans ma maison. On s'est récrié là-dessus; on a prétendu que ces bruits n'étaient que pure calomnie. Mais la calomnie se répète, mais on doute de moi; on m'accuse de faiblesse de cœur, et avant deux jours, j'en suis sûr, on fera une visite domiciliaire chez Paul Duhamel. O misère! mes rivaux seront heureux de me faire payer par cet outrage ma fragile et amère popularité...

Juge de mon effroi, Gabriel. Je ne pouvais plus hésiter à partir, maintenant que mon père n'avait plus besoin de moi et que le péril du proscrit devenait si pressant. Je ne pensai plus qu'à combiner le plan de notre fuite. Je me munis d'une clef de la petite porte du jardin qui s'ouvrait dans une ruelle déserte; je préparai l'espèce de travestissement qui devait nous rendre méconnaissables à tous les regards, le comte de Chavannes et moi. Et en même temps je me creusai la cervelle à chercher des motifs qui pussent expliquer ma disparition aux yeux de mon père; ce ne fut qu'au bout de quelques heures que je m'avisai du prétexte le plus juste et le plus légitime. Mon père ne m'avait ne[illegible] dans sa maison qu'en secret et par commisération Paul Duhamel avait recueilli pour sa fille l'Ariane délaissée du comte de Chavannes. Si l'on me retrouvait chez le rigide tribun, c'était un démenti donné à ses paroles, c'était sa ruine politique. Mon devoir était de lui éviter un coup si terrible et de ne pas attendre qu'il se perdît pour moi. Voilà ce que je résolus de lui dire dans quelques lignes d'adieu.

La nuit vint; nous la passâmes à faire nos préparatifs, Octave épiant le silence avec un mélange d'espoir et de doute, moi le visage noyé des larmes de l'angoisse et du désespoir. Ce n'était qu'avec un horrible déchirement de cœur que je songeai à me séparer pour toujours peut-être de mon père, cet ange gardien que Dieu m'avait donné.

Quand je le crus endormi et que je vis Octave déjà tout prêt pour le départ, il me sembla que mille choses me manquaient encore; j'aurais voulu faire rétrograder les aiguilles de la pendule, j'aurais voulu avoir à recommencer tous nos préparatifs : j'eus comme soif de revoir mon père, tant il me semblait que je ne l'avais jamais assez bien regardé et que je ne le reverrais plus que dans mon cœur; j'eus un désir irrésistible de lui donner un dernier baiser, tant il me semblait que je ne l'avais jamais assez aimé et que je ne pourrais jamais assez expier mon ingratitude.

J'entrai donc dans sa chambre, et en le voyant dormir calme et placide comme un juste, je ne pus penser sans terreur à l'amertume de son réveil. Mille idées confuses se brouillaient dans ma tête. — Il a veillé sur mon berceau, disais-je, et je vais laisser sa vieillesse isolée et flétrie. Oh! non, non, je reviendrai vers lui plus tard, mais le front haut et pur, mais la conscience libre, et alors j'aurai un nom à donner à mon enfant.

Cette pensée me rendit tout mon courage et je commençai à écrire la lettre suivante :

« Je ne veux pas être plus longtemps un obstacle dans votre vie politique, ô mon cher et noble père. Hier vous n'avez pas osé me dire ce qui a attiré sur vous des soupçons, mais je l'ai deviné. C'est le mystère dont vous êtes forcé d'entourer votre vie privée à cause de moi. Je vous déshonore en restant davantage abritée sous votre toit. Je vous quitte donc aujourd'hui pour aller au loin expier ma faute, ignorant et redoutant l'avenir qu'elle me réserve. Je me serais fait un devoir sacré et un bonheur d'être votre humble servante et de vous rendre silencieusement tous les soins que j'ai reçus de vous pendant mon enfance. Dieu ne l'a pas voulu : marchez maintenant dans votre carrière d'un pas libre et le cœur dégagé de tout souci au sujet de votre malheureuse fille. Croyez qu'elle vous suivra de sa pensée et de ses prières à toute heure, vous qui avez eu pour elle la fermeté d'un père et le cœur d'une mère... »

J'en étais là et je mouillais le papier de mes larmes, et j'eusse voulu le déchirer en morceaux et ne point partir ni m'éloigner de cette sainte demeure, lorsque je fus interrompue par le bruit de pas précipités. Puis sur le seuil de la chambre je vis paraître Octave, pâle, ému, respirant à peine.

— Que vous êtes lente! le temps presse! dit-il d'une voix sourde et saccadée.

Je me levai, surprise de sa brusque apparition.

— Avant de vous suivre, ne puis-je donc dire un dernier adieu à mon père? répondis-je. Au moment d'une séparation peut-être éternelle, ne me permettrez-vous pas d'épancher mon cœur devant un vieillard endormi, comme on confesse ses fautes devant le Dieu véritable? Avez-vous donc si peur des vagues dangers qui vous menacent encore?

— De vagues dangers! reprit-il avec un sourire

amer... Il s'agit de fuir sans perdre une minute, une seconde, Camille.

— Oh! s'il allait me maudire à son réveil, murmurai-je en regardant toujours mon père.

— Venez, venez, Camille, dit précipitamment le proscrit, si nous étions encore dans cette maison au moment de son réveil, Paul Duhamel serait perdu comme nous.

Et il me saisit par le bras pour m'entraîner. Je résistai et lui dis toute tremblante :

— Mon père perdu, si je reste encore un instant ici! que voulez-vous dire, Octave?

— Je veux dire, continua-t-il à la hâte, que des agents viennent faire une perquisition dans ce logis du grand patriote. Venez, Camille. Je les ai vus déboucher à l'extrémité de la rue, avec escorte de fallots et de torches! Si l'on me trouve ici, je cause votre ruine à tous; malheureux que je suis d'avoir accepté cet asile!

Je restai immobile d'effroi.

— Oui, ajouta Octave, votre père sera soupçonné de m'avoir caché; la faveur populaire tourne comme une girouette en ces temps-ci! votre père est perdu, Camille, si nous ne fuyons à l'instant. Venez!

Il n'y avait plus à hésiter. Je me précipitai vers le lit de mon père. Je pressai son front de mes lèvres glacées; je vis ses paupières s'agiter et je disparus, égarée par l'épouvante, au moment où des cris retentissaient à la porte de la rue.

— Ouvrez! ouvrez, au nom de la loi!

La nuit touchait à sa fin. Les étoiles pâlissaient. En traversant le jardin, Octave me dit tout bas:

— Fasse le ciel que la maison ne soit pas cernée!

J'entendis au même instant la voix de mon père, réveillé par le bruit, qui criait d'une voix qui me sembla inquiète et douloureuse :

— Camille! où es-tu, Camille?

A cet appel déchirant, je me retournai par un mouvement involontaire, et j'allais me diriger vers la maison, ne sachant pas moi-même où était le danger et le salut, comme une pauvre biche effarée qui irait se jeter d'elle-même au-devant des chasseurs et de la meute acharnée.

Mais Octave me retint violemment. Mes genoux tremblaient. Je ne pouvais prononcer une seule parole et je le regardais avec des yeux troublés.

En ce moment la porte de la rue gémit sous des coups redoublés et les cris devinrent menaçants.

— Du courage, ou nous sommes perdus, dit Octave au désespoir. Du courage, si tu veux sauver ton père.

— Emporte-moi! dis-je alors en éclatant en sanglots, car je me sentais mourir et je n'avais plus de force...

Il me saisit dans ses bras comme une proie, traversa le jardin, ouvrit la petite porte, et quand il la referma et que nous nous trouvâmes dans la ruelle, toujours déserte et silencieuse, la porte de la rue tombait sous les coups des agens qui venaient faire une visite domiciliaire chez le patriote Paul Duhamel.

L'INNOCENT.

Tu vas entrer, mon cher enfant, dans les secrets de cette terrible et mystérieuse insurrection qui s'est appelée *la guerre de la Vendée*, et qui a été si mal comprise par tous les partis. A coup sûr, il y a lieu d'être surpris que ce cadre magnifique n'ait pas tenté et inspiré quelque Walter Scott français. Les scènes auxquelles le hasard m'a fait assister ont laissé dans mon esprit une empreinte ineffaçable.

Je ne te détaillerai pas tous les périls qui accompagnèrent les commencements de notre fuite. Pour en juger, lis les Mémoires de madame de La Rochejaquelein cette apothéose littéraire des paysans de l'Ouest. C'était le temps où aux barrières l'on ouvrait des pots de confitures pour y chercher de la poudre à canon.

Nous arrivâmes enfin, Octave et moi, déguisés en rouliers, les mains noircies avec de la terre et de la suie, aux limites du pays de Bocage qui allait devenir si célèbre.

Octave m'avait beaucoup parlé de cette contrée aux mœurs primitives et gauloises, qui avait gardé son écorce d'individualité au cœur de la France, comme le pays de Galles au cœur de l'Angleterre, et qui comprenait une partie de l'Anjou, du Poitou et du comté Nantais.

Je fus émue d'une terreur involontaire quand nous pénétrâmes dans ses premiers fourrés de haies et que M. de Chavannes s'écria avec une joie amère :

— Nous sommes sauvés!

Je laissais derrière moi toute ma vie passée, humble, cachée, monotone, il est vrai, mais qui eût été sans dangers, sans secousses, protégée par un père qui m'aimait pour moi.

Maintenant j'allais me trouver en face d'étrangers, seule, n'ayant d'autre égide que l'amour capricieux et incertain d'un homme qui m'avait déjà trahie. Mais je rejetais courageusement ces énervantes pensées.

Nous avions bien essayé de nous rendre en Bretagne. Mais les difficultés de cette route nous avaient rebutés. Octave avait d'ailleurs appris par des paysans que les soldats républicains bivouaquaient à Kerbader et gardaient la côte.

L'aspect du Bocage me surprit comme si j'eusse tout à coup été transportée dans un de ces pays fantastiques qui sont décrits dans les contes bleus, pays sans fin, qui s'allongent incessamment sous vos pieds et vos regards, de par la baguette magique d'une fée. Cette immense mer de verdure avec ses continuels flots de collines et ses escadres de petites forêts, comprimait mon cœur et ma pensée. Derrière chaque haie verte je soupçonnais des ennemis. Octave, lui, tout au contraire, se sentait libre. Il respirait avec bonheur entre ces murs de groseilliers sauvages, d'ajoncs épineux et d'aubépine.

— Quel rempart, disait-il, que ce labyrinthe de sentiers. Qu'on essaie de nous découvrir sous ces halliers, de nous poursuivre dans les entrelacements de ces épais branchages de hêtres et de châtaigniers. Ici, un fossé entre nous et l'ennemi vaut mieux qu'un bastion. Qu'on me donne vingt paysans dévoués et j'arrête une brigade de républicains!

Ces mots doivent t'expliquer tous les succès des Vendéens.

Le Bocage est gonflé de collines médiocres qui ne se renouent à aucune chaîne de montagnes. Les vallées étroites, multipliées, peu profondes, semblent de grandes clairières dont le sol verdoyant est doux au pied du voyageur comme un tapis de velours. Sur ce tapis, je voyais se dérouler, ainsi que des serpents engourdis, et miroiter sous des fleurs et des plantes aquatiques, une foule de petits ruisseaux qui vont se jeter les uns dans les eaux de la Loire, les autres dans la mer. Çà et là pointait la tête chauve, et se

Je ne pus m'empêcher de reculer épouvantée. — Page 327, col. 1.

hérissaient les flancs dentelés d'un rocher de granit. Je ne vis ni un mont qui commandât le pays, ni un château dont les tourelles s'élevassent au-dessus de ces arcades d'arbres innombrables. Mon regard se lassait de cet horizon borné, de ce dédale dans lequel nous marchions sans relâche sous des voûtes de verdure. En effet le Bocage, ainsi embuissonné d'arbres, n'a pas de forêts; sillonné de ruisseaux, il n'a point de rivières; parsemé de collines, il n'a pas de montagnes. Le coteau même des coteaux les plus élevés est couronné de verdure; ces petites ressemblent à des prairies qui se seraient oubliées en l'air, au jour qu'elles auraient été soulevées par quelque tremblement de terre.

Du côté de la Bretagne seulement, le paysage du Bocage est plus sévère. La Sèvre roule impétueusement comme une série de torrents sur un lit tout bosselé de roches énormes, dont les déchirures contrarient et font écumer les flots; mais j'aurai, plus tard, occasion de revenir sur ce contraste....

Je suivais Octave depuis plusieurs heures dans ces fossés argileux qu'il appelait des chemins, lorsque les derniers feux du soleil commencèrent à s'éteindre dans un lit de nuages roses, et quelques fleurs d'or brillèrent sur le ciel plus foncé. Un jour tendre et mystérieux baigna la clairière où nous nous trouvions, étendu sur elle comme une diaphane gaze d'argent, tandis qu'une obscurité effrayante noircissait le cœur des arbres et des haies qui l'entouraient. La rosée laissait scintiller ses diamants liquides sur les fleurs des champs qui, ranimées ainsi, ouvraient leurs corolles comme des cassolettes de parfums. J'entendais bruire sous l'herbe un ruisseau qui, frôlé et rafraîchi par les souffles plus frais du soir, exhalait un mince brouillard à sa surface.

J'aurais pu me croire au milieu d'un paysage idéal, si je n'avais pas été effrayée de la pensée qu'il nous fallait peut-être continuer longtemps encore une route si fatigante, dans ces chemins inextricables et au sein de cette obscurité formidable, pour gagner quelque habitation où nous puissions être en sûreté. Je n'osais le dire à Octave, mais cet ennui profond et ce silence, coupé de bruits vagues, me faisaient peur.

Mais tout à coup nous fûmes comme éveillés en sursaut de cette rêverie par un bruit réel, quoique encore indistinct. Nous crûmes reconnaître le bourdonnement sourd de plusieurs voix, le piétinement continu d'une troupe d'hommes, et enfin le choc particulier des fusils que l'on croise en faisceaux.

Puis une lueur rougeâtre s'alluma au loin dans l'ombre errante et vagabonde, d'abord comme ces feux-follets qui effrayent, pendant la nuit, la surface des marais; mais elle ne tarda pas à devenir assez fixe pour nous aider à diriger notre marche vers ce phare inattendu.

— Avançons avec précaution, me dit Octave à voix basse.

Nous nous glissâmes silencieusement derrière des haies gigantesques, appuyées sur des chênes et des châtaigniers irrégulièrement plantés, mais très-rapprochés, et dont les moindres tiges avaient



J'appliquai ardemment mes lèvres sur cette morsure empoisonnée. — Page 329, col. 2.

quinze et dix-huit pieds. A certains endroits, toute cette végétation s'enchevêtrait tellement presque à fleur de terre que nous étions obligés de ramper sur nos genoux.

Au bout d'un quart d'heure nous étions à deux pas d'un champ où se passait une scène singulière.

La haie vive, qui nous cachait aux regards, bordait de ce côté une petite prairie bien verte, de l'autre une lande inculte et assez vaste, toute embroussaillée de grands genêts ou ajoncs épineux. Ces arbustes sont si bien encouragés par les paysans de l'Ouest qu'ils acquièrent d'immenses proportions; ils croissent par forêts, merveilleusement propres à cacher des embuscades.

Cette prairie était toute illuminée par les reflets d'un grand feu, allumé au milieu. Nous voyions luire les baïonnettes entre les arbres.

— Nous sommes au bord d'un guêpier, murmura Octave à mon oreille. C'est une escouade de bleus, une des patrouilles qui doivent fouiller les paroisses suspectes, et mettre en réquisition les hommes, les armes et les chevaux.

Je voulus répondre. Il me mit la main sur la bouche et me fit signe de regarder.

Les bleus (c'était le nom donné dans tout l'Ouest aux républicains, d'après la couleur de leur uniforme) étaient dispersés sans ordre dans la petite prairie. Mais aux quatre angles de la haie veillaient des sentinelles.

J'entendais de grands éclats de rire mêlés d'imprécations, des paroles de raillerie et de sarcasme grondant comme des injures, sans pouvoir deviner ce qui excitait à la fois cette grossière gaieté et ces accents d'ironie farouche.

Enfin, un des bleus s'écria :

— Silence! camarades... Un peu d'ordre dans les rangs!

C'était l'officier qui commandait le détachement; un homme d'une trentaine d'années, figure grave et d'une expression noble et candide. Il devait avoir un cœur de lion, un caractère stoïque et un esprit simple et droit comme celui d'un enfant.

Ses longs cheveux tirés des tempes se rejoignaient derrière son cou en queue énorme et rajeunissaient son front sévère et pur. Son uniforme bleu, à parements rouges, était usé comme celui de ses soldats, usé par les pluies, le soleil, la poussière et la rosée des nuits, où il avait dû dormir sur la dure. Ses épaulettes avaient été rejetées en arrière par les marches incessantes. On voyait bien que la France ne voulait plus d'officiers de parade.

Au commandement du jeune chef, les groupes qui masquaient le feu du bivouac se séparèrent respectueusement; mais entraînés par la curiosité, quand le lieutenant fut arrivé devant ce bûcher rayonnant, les soldats se reformèrent en haie derrière lui, le cou avidement tendu, leurs figures mâles et héroïques vivement éclairées par la flamme.

Mais ce moment m'avait permis de voir l'objet de tous ces cris et de tous ces rires équivoques.

C'était un enfant pâle, maigre, chétif, demi-nu, accroupi sur un tas de paille, à peu de distance du

Montmartre — Imp. Pillot

feu, les cuisses et les jambes grossièrement enfouies dans deux fourreaux de peaux de chèvres, comme les gars bretons.

Il n'avait l'air ni de voir ni d'entendre ce qui se passait autour de lui. L'expression de sa physionomie était souffrante et un peu égarée. A l'attention avide et puérile avec laquelle il contemplait le bûcher pétillant, on l'eût pris pour un de ces Guèbres persans adorateurs du feu.

Ses traits étaient vaporeusement mignons et délicats. Ils paraissaient se creuser et se rétrécir encore sous les épaisses mèches de cheveux blonds qui pleuvaient de son front sur ses pauvres joues décolorées, et qui, par derrière, couvraient ses épaules et s'éparpillaient jusqu'au milieu de son dos. Il s'appuyait sur son coude, noyé dans les poils ébouriffés de ses *peaux de bique*, pour nous servir du terme local.

Dans le moment rapide où je l'aperçus, ses paupières alourdies retombaient sur ses grands yeux bleus avec leurs franges de magnifiques cils noirs. Il s'endormait de fatigue.

L'officier bleu s'approcha et lui toucha l'épaule.

L'enfant tressaillit, mais il ne se retourna pas.

— Eh bien! mon gars, dit le lieutenant. Nous allons nous remettre en marche. Songe à mieux nous conduire!

L'enfant grelottait. On entendait ses dents claquer. Il se mit à chantonner un refrain des côtes:

Goélands! Goélands!
Rendez-nous nos maris, nos amants!
Goélands! Goélands!

L'accent plaintif de cette voix jeune, mais dont le timbre était déjà fatigué, m'inspira une secrète horreur.

— Assez de complaintes comme ça, Peau-de-Bique, dit le lieutenant. Tu ne gagneras rien à jouer avec nous le méchant rôle qu'on t'e appris... M'as-tu entendu?

L'enfant ne sourcilla pas. Mais il dit tranquillement de sa voix traînante, qui ressemblait presque à un gémissement, et en tendant ses mains fluettes à la flamme:

— On va donc éteindre le feu! Il fait pourtant si bon se chauffer, quand on a froid. Eteindre le feu! Pourquoi cela? la pluie l'éteindra bien sans vous, tout à l'heure. Le ciel noircit.

— Hâtons-nous s'il en est ainsi, dit le lieutenant. Lève-toi! Si tu as la fièvre on te portera. Mais il faut partir.

L'enfant, sans daigner détourner la tête, répliqua:

— Oh! mes pieds sont sanglants et meurtris, bien meurtris. Mais laissez-moi prier la bonne sainte vierge d'Auray, et vous aurez alors un bon guide.

— Lève-toi à l'instant! dit brusquement l'officier, si tu n'es pas un traître, un enfant perdu des brigands.

— Des brigands! répéta d'une voix creuse l'enfant.

Et il se tourna aussitôt vers son sévère interlocuteur avec de tels signes d'effarement et de crainte stupides que celui-ci eut presque honte d'avoir soupçonné une si misérable et chétive créature.

— Les brigands! poursuivit le pauvre diable; me feront-ils du mal, citoyen?... Me laisserez-vous prendre par eux?

L'officier haussa les épaules.

— Non, Peau-de-Bique, si tu nous conduis assez promptement au manoir pour que le vieux marquis n'aie pas le temps de s'échapper, et que nous puissions mettre la main sur ce nid de conspirateurs.

L'enfant se mit à rire doucement, en balbutiant:

— Le nid... le nid, je l'ai vu... Oui, mais ils y sont, et beaucoup... Comme ils jasent... Oh! nous les surprendrons... Vous êtes un bon oiseleur, mon capitaine.

— Cet idiot va parler, dirent quelques soldats, et ils se rapprochèrent.

— Continue, demanda l'officier avec une sorte de joie curieuse.

— Vous suivrez le chemin couvert, jusqu'au carrefour du Miserere.

— Bien.

— Là, vous prendrez la première baie à droite, jusqu'à ce que vous trouviez un *échalier* devant vous.

— Qu'est-ce qu'un échalier? interrompit l'officier.

L'enfant le regarda avec la stupeur soupçonneuse et ironique des paysans à qui un touriste piéton demande le chemin de leur village et qui croient qu'on se gausse d'eux. On voyait qu'il ne pouvait admettre qu'une créature de Dieu ignorât ce que c'était qu'un échalier.

Il répliqua avec un hochement de tête qui signifiait clairement son incrédulité.

— Vous voulez rire, monsieur le capitaine.

L'officier bleu eut beau insister, il ne put tirer d'autre explication de l'enfant. Il jeta alors un regard autour de lui, comme pour demander un interprète de bonne volonté parmi ceux de ses soldats réquisitionnés en Anjou et en Poitou. L'un d'eux s'avança et lui dit:

— Sauf votre respect, notre lieutenant, je peux vous expliquer l'énigme.

— Parle.

— Nous appelons *échaliers*, dans tout l'Ouest, la porte, le passage, l'entrée et la clôture à la fois de chaque champ. La plupart des échaliers consistent, comme vous avez pu le voir, en un seul tronc d'arbre dont les deux bouts sont scellés avec un ciment de boue dans la haie terreuse ou vive. Quelques-uns sont plus compliqués.

— Et quand nous serons devant ton échalier? poursuivit l'officier en s'adressant à l'enfant dont les lèvres semblaient sourire de dédain pour une si grossière ignorance.

— Vous franchirez le tronc d'arbre et vous entrerez dans le champ. Vous verrez au milieu un gros châtaignier et vous entendrez gazouiller dans ses branches les petits oiseaux du ciel. Il faudra marcher doucement, tout doucement, comme je fais quand je vais à la chasse sans filets. Aussi n'ont-ils pas peur de moi, les mignons oiseaux; ils viennent chanter et voltiger autour de ma tête. Surtout ne les mettez pas en cage, ne leur arrachez pas les ailes, comme les mauvais enfants, ou bien une autre fois je ne vous dirais plus où est le nid, le joli nid jaseur! ajouta-t-il en battant joyeusement des mains.

L'officier et les soldats étaient restés si stupéfaits de leur méprise, qu'ils n'avaient pas eu la force d'interrompre leur jeune guide.

— Il se moque de nous, le gringalet! s'écria le soldat poitevin.

Le lieutenant lui imposa silence du regard et dit froidement au dénicheur de nids:

— Crois-tu nous amuser longtemps avec de telles balivernes, Peau-de-Bique? Nous allons t'apprendre

à mieux saisir les questions qu'on t'adresse. Dis-moi: Quelle peine mérite un traître?

L'enfant répondit sans hésiter, et d'une voix douce qui faisait contraste avec ses paroles :

— Il mérite la mort.

— Ainsi, tu découvrirais tout à coup un traître dans un homme à qui tu accordais ta confiance, un espion dans ton guide, dans une créature qui t'aur. it sauvé la vie, comme tu as sauvé la mienne, ce matin, au gué des Herbiers, — car sans toi j'étais entraîné par la violence du courant contre un de ces damnés rochers de granit, — eh bien! tu serais sans pitié pour ce traître et cet espion?

— Sans pitié! répondit l'enfant, dont les yeux ternes brillèrent tout à coup d'une lueur d'énergie sauvage.

— Pourtant, reprit l'officier bleu, qui semblait combattu par une involontaire compassion, si celui que tu soupçonnerais était un être faible, désarmé, inoffensif, dont l'esprit débile aurait été perverti par des gens astucieux, ne lui pardonnerais-tu pas?

Sans doute, il voulait lui ouvrir quelque issue, quelque voie de salut.

— Non! s'écria avec une exaltation presque fanatique le jeune gars; je ne lui pardonnerais pas, fût-il mon frère.

— Quoi! s'il te priait, s'il te demandait grâce, s'il se jetait à tes genoux, en avouant son crime ou en révélant les vrais auteurs?

— S'il implorait ses ennemis, interrompit l'enfant dont les joues pâles rougirent d'indignation, ce serait un lâche, un cœur de femme. S'il avouait son crime, ce serait un traître à double face, que tous devraient renier, maudire et chasser, les bleus comme les blancs.

— Ouais, dit un soldat, à deux pas de nous; le gars ne se laisse pas tirer les vers du nez.

— Non, répliqua le Poitevin; mais il s'est trahi par l'étalage de ses beaux sentiments. Ce courage-là est maladroit chez un idiot. Il est plus fin qu'il ne veut le paraître; mais il ne jouera pas notre lieutenant.

— Ainsi, reprit l'officier, tu ne regarderais pas comme une lâcheté d'user de violence envers un être plus faible que toi?

— Je suis bon et doux, répondit l'enfant. Je donne la volée aux oiseaux encagés. Je ne tuerais pas une mouche. J'irais chercher mon ennemi tombé dans un précipice, pour l'en retirer au risque de ma vie. Je pardonne les offenses pour que notre Seigneur Dieu me pardonne les miennes, telle est sa loi divine. Mais je tuerais comme un chien toute créature convaincue de trahison.

— Ne te paraîtrait-il pas suffisant de le mettre hors d'état de nuire?

— Il est généreux de ne pas poursuivre le voleur déguenillé qui vous dépouille furtivement, de fermer les yeux sur la course haletante du contrebandier dont les ballots dégringolent de la côte sous le coup de feu des douaniers, de ne pas faire éventrer sous les sabots des chevaux de la maréchaussée le bandit auquel vo s avez bravement résisté, — mais pardonner à un traître, c'est de la faiblesse, c'est un crime.

— Tu es diantrement sévère, Peau-de-Bique.

— Morte la bête, mort le venin, mon officier.

— Et tu ne veux pas marcher? reprit le lieutenant d'un air pensif et sérieux.

— Voyez mes pieds en sang, dit le gars avec son accent plaintif, tandis que s'évanouissait l'éclair d'intelligence qui avait lui dans ses yeux pendant cette discussion.

— Et tu ne saurais reconnaître positivement l'endroit où nous sommes?

— Je vous l'ai déjà dit, mon officier. La crue subite des ruisseaux qui a inondé la plupart des chemins couverts et les a changés en marécages, m'a forcé de vous faire prendre de grands détours et je me suis égaré.

— Et ce matin cependant, tu nous avais juré de nous amener cette nuit à la porte du manoir de ton ci-devant marquis de Sanglier-Chavannes.

Je regardai Octave. Il me serra vivement la main. Et j'écoutai la réponse du gars.

— Oui, je devais vous y conduire pour manger le souper du vieux marquis, boire le v n, fusiller les hommes, saisir les armes, entasser les meubles dans les fourgons du district, et brûler le château. Mais bah! plus il fera nuit, plus l'incendie sera beau. Oh! la belle fête que nous aurons cette nuit, ajouta l'enfant avec un rire strident.

Et presque aussitôt renversant sa tête en arrière comme par un mouvement machinal, il fit entendre une sorte de gloussement assez étrange.

Le silence devint profond. Rien ne répondit à ce signal sauvage, qui inspira visiblement à tous les soldats une défiance instinctive.

Tous se rapprochèrent des faisceaux de fusils et tournèrent les yeux avec inquiétude vers les haies, croyant déjà voir éclater sur eux une pluie de balles et entendre pousser à leurs sentinelles un cri d'alarme et de détresse.

LE BATON CREUX.

Tout resta tranquille.

L'atmosphère était lourde, brûlante, imprégnée d'une vapeur humide.

Les arbres qui enveloppaient le champ de leurs arcades sombres ne bougeaient pas plus que les arbres d'un tableau. Dans leurs branches pas un souffle de vent qui frissonnât, pas un oiseau qui égrenât son chapelet de notes perlées, pas même ce grésillement d'insectes qui bruit dans les lieux humides quand l'air est embrasé.

L'enfant baissa ses yeux. Mais ses oreilles épiaient les sons les plus vagues et les plus fugitifs de la campagne.

Le lieutenant n'avait pas cessé d'avoir l'œil sur lui, tout en feignant de donner des instructions secrètes à quelques soldats.

Ayant fini, il alla droit au jeune guide et lui dit froidement :

— Tu es un traître, et tu as ordonné toi-même ton supplice. Mais comme tu n'es qu'un enfant débile, un mauvais perroquet qui répète sa leçon, on se contentera de te faire obéir de force. Dépouillez-le! cria l'officier aux bleus.

L'enfant regarda les soldats avec un sourire calme et dédaigneux. Puis il se dressa lentement, appuyé sur son long bâton noueux.

Je sentis la main d'Octave frémir convulsivement dans la mienne.

Dans cette pose énergique et sculpturale, le jeune guide ressemblait à ces beaux pâtres adolescents dont le pinceau du Giotto a reproduit les formes pures et gracieuses sans leur vigueur sauvage.

Ses membres grêles, mais d'une finesse et d'une proportion parfaites, se détachaient comme une charmante silhouette vivement éclairée par la flamme. Un mouchoir rouge de Chollet, négligemment noué au

tour do son cou, laissait flotter ses bouts sur un sayou en toile rousse tout usé, sorte de blouse sans manches, qui couvrait médiocrement sa poitrine et son dos. Un chapeau vendéen à larges bords était à ses pieds.

Dans le mouvement qu'il fit pour se lever, il laissa tomber à terre quelque chose.

Un des bleus se baissa pour ramasser l'objet tombé et se releva précipitamment en criant à ses compagnons :

— La chaîne en cheveux de notre camarade Duboux. Celui qui a disparu il y a huit jours. Voyez donc!

Et il balança dans sa main tremblante d'émotion la chaîne en cheveux.

Ce ne fut qu'un cri dans la troupe.

— Cet avorton a assassiné Duboux.

— Il l'a volé.

— Lui, si brave, si gai, si robuste; mais il aurait écrasé ce vermisseau du bout de son orteil.

— Le gueux l'aura pris en traître!

— Et tué comme un loup enragé.

— Accroupi derrière une haie, il aura tiré dessus, sans crier gare.

Moi, je regardais l'enfant. Il avait tressailli et était devenu pâle comme la mort.

— Diras-tu comment tu possèdes ce joujou? lui demanda durement le soldat qui avait ramassé la chaîne.

— Regardez! il se trouble, ajouta le Poitevin.

— Laissez-le parler! Écoutons.

On fit silence. Mais tous les yeux interrogeaient le misérable enfant.

— Je sais mourir, répondit-il; mais je ne sais pas tuer même un ennemi, quoique les curés le commandent comme un bon moyen de faire absoudre ses péchés. Je n'ai pas assez de cœur pour tuer des hommes. Les traîtres, cela ne compte pas, observa-t-il avec une énergie effrayante.

— Ce n'est pas répondre, gringelet! dit le Poitevin; que faisais-tu de cette chaîne? qui te l'a donnée?

— Duboux lui-même, répliqua tranquillement le gars.

— Tu mens! s'écria le soldat.

— Et je la portais de sa part à sa promise, la jolie Madeleine de la paroisse des Échaubroignes, qui demeure sur le chemin que j'avais à suivre.

— Mensonge! mensonge! répétèrent les soldats. Parle plus clairement! dis la vérité, on sinon!...

Et ils l'entourèrent, furieux, menaçants, exaspérés.

— Duboux a une promise qui l'aime, poursuivit l'enfant en laissant tomber avec mélancolie sa tête sur sa poitrine. Elle lui a fait de tendre le petit oiseau qui chante dans son cœur. Oh! c'est qu'il est grand, qu'il est fort, qu'il est beau, lui. Il peut la défendre, il peut l'emporter comme une plume dans ses bras. On n'ose pas le mépriser et le railler, lui, car il saurait se venger. Mais moi, je ne saurais défendre celle qui m'accorderait un sourire. Je ne pourrais que mourir pour elle!

— Qu'est-ce qu'il nous roucoule là, ce beau cadet? interrompit le Poitevin.

— Il se moque de nous avec ses phrases! Pardieu! c'est clair, dit un autre.

— Oui, Duboux était un hardi compagnon, gai comme un pinson, et s'il a été tué par guet-apens, il faut le venger!

— Jugeons le coupable.

— Il est jugé! cria le Poitevin d'une voix terrible. Au feu le traître!

Ce mot courut comme une traînée de poudre, comme une étincelle électrique, dans les rangs des bleus. Il donna un sens précis au vague besoin de vengeance qui venait de s'allumer dans le cœur de chaque soldat. Leur cercle se resserra de plus en plus autour de l'enfant, et il se trouva comme enfermé entre une muraille vivante d'un côté et une muraille de feu de l'autre. Il semblait qu'on voulût le pousser insensiblement dans l'immense brasier, dont les pétillements étincelaient comme des fusées!

Le lieutenant ne s'occupait plus de ce qui se passait. Il laissait faire, occupé qu'il était à écouter le rapport d'un éclaireur qui avait battu quelques champs voisins.

Le silence se rétablit, comme toujours, au moment où une exécution va avoir lieu. A la solennité de ce silence, l'enfant comprit peut-être la réalité du danger qui le menaçait.

Il se laissa glisser, agenouillé sur le tas de paille qui lui servait de grabat, comme si la force lui eût manqué tout à fait pour se tenir debout plus longtemps, et il regarda d'un air morne et hébété les préparatifs de ses bourreaux.

— Enfant du diable! tu ne nous échapperas pas, dit le Poitevin. Tu voulais sans doute nous faire goûter à tous du même plat que tu as servi à ce pauvre Duboux! mais c'est nous qui allons t'en assaisonner un!

— Mettez le feu à son lit de paille, et qu'il flambe comme un damné qu'il est! cria un autre d'une voix féroce.

Déjà plusieurs soldats se précipitaient vers le brasier, pour en retirer quelques sarments et tisons enflammés qu'ils voulaient secouer sur l'enfant, lorsque l'officier perça la foule et dit d'une voix sévère :

— Oublie-t-on si vite que je suis toujours ici, et a-t-on pris mon silence pour un acquiescement à cet acte d'indigne cruauté?

Mais il n'obtint pas tout d'abord l'obéissance que devaient commander son rang et le pouvoir de la discipline.

— Mort pour mort! murmurèrent tous les bleus d'une voix sombre et farouche. Il a tué Duboux. »

— Je ne l'ai pas tué! dit l'enfant en fixant sur l'officier son regard stupide, qui devint peu à peu suppliant et soumis comme un témoignage de reconnaissance.

— Mort pour mort! répliquèrent les soldats. Nous ne pouvons nous laisser tous descendre comme des pièces de gibier au coin des haies, sans venger notre peau. Ce sera un exemple.

— S'il a tué Duboux, certes ce sera justice! reprit le lieutenant. Mais il faut avant tout obtenir des aveux. Ce drôle n'a pas l'air d'avoir la tête trop saine. Il est possible qu'il nous aide à découvrir des coupables plus importants.

Mais les soldats continuèrent à murmurer. Les plus exaltés répétèrent même leur terrible cri :

— Mort pour mort!

Et le Poitevin brandit sur la tête de l'enfant une branche enflammée.

Je fermai les yeux d'effroi.

C'était un affreux tableau que de voir toutes ces figures martiales, enflammées par la colère, rougies par la clarté de ce foyer de bivouac, dans l'ombre

de cette nuit profonde, se presser tumultueusement comme un chœur de furies menaçantes, autour des poignées de paille sur lesquelles était accroupi cet enfant.

Cette pauvre créature si faible, si souffrante, dont l'esprit semblait léger et variable comme les nuées du ciel, le cœur naïf, doux et aimable comme une vierge qui tient encore de sa main la jupe de sa mère, — ce gars chétif disgracié m'inspira en ce moment la sympathie que j'eusse éprouvée pour un frère enlevé dans ses langes par quelque bohême et miraculeusement retrouvé.

— C'est lâche, dit une voix.

Je rouvris les yeux.

Cette voix était celle du lieutenant.

Il avait arraché la branche en feu des mains du soldat et l'avait brisée et éteinte sous le talon de sa botte.

— Etes-vous des bourreaux ? demanda-t-il avec dédain aux plus furieux.

— Mon lieutenant ! grognèrent deux ou trois soldats d'une voix sourde.

— Eh bien ! comment des braves peuvent-ils s'amuser à torturer un enfant presque idiot, qui ne peut faire un pas sans tomber sur la poignée de vos sabres, qui n'a pas même l'esprit de se défendre, et qui tremble de fièvre et de peur ? Voyez plutôt !

En effet, l'enfant avait peur maintenant. L'épreuve avait été trop forte pour cette organisation nerveuse. Il eût bravé noblement dix coups de feu ; mais la menace et l'aspect prolongés d'une mort si terrible venaient de détruire cette énergie factice.

Toute son âme était passée dans ses yeux, qui surveillaient avec une inquiétude hagarde tous les mouvements des bleus.

— Soyons justes, dit l'officier. Ecoute-moi bien, Peau-de-Bique, et réponds-moi catégoriquement, ou je te laisse à la discrétion des camarades.

Le gars frissonna. Son visage fut plissé par une expression craintive, et il répondit d'une voix faible et touchante :

— Protégez-moi contre ces méchants, et je vous répondrai comme au bon Dieu, — au bon Dieu, qui a dit : Ayez pitié des petits et des innocents ?

— Ne veut-il pas nous prêcher, ce fils de Satan ? cria le Poitevin.

— Debout ! gringalet ! ajouta un autre. Le curé grimpe en chaire pour étrenner ses sermons.

— Silence ! commanda l'officier.

Et s'adressant au gars :

— Où as-tu vu Duboux ? lui demanda-t-il.

L'enfant répondit avec un accent solennel :

— Duboux avait mangé le pain du marquis de Sanglier-Chavannes. Il était né de ses métayers ; on l'a forcé d'aller au tirage de la milice à Saint-Florent. Il a tiré, afin d'avoir un bon sabre, un beau fusil et de la poudre. Si on l'avait envoyé à la frontière, Duboux se serait battu contre les étrangers ; mais on l'a envoyé contre son seigneur, et il s'est égaré en route. Vous ne reverrez Duboux que face à face, son sabre sur votre poitrine, la crosse de son fusil sur votre tête. J'ai dit la vérité. Ayez pitié de moi !

Les soldats restèrent un instant plongés dans la stupeur. Mais bientôt des imprécations sauvages retentirent de tous côtés. Le Poitevin s'écria en montrant le gars à l'officier :

— Vous voyez bien que c'est un enfant de brigand, car il hurle comme les loups. Qu'ordonnerez-vous de lui ?

— Il y a vingt minutes que je vous ai dit de le dépouiller de ses haillons et de le fouiller, répondit le lieutenant avec émotion, en se retirant en arrière et abandonnant le malheureux à son destin.

Le Poitevin saisit rudement le gars par les épaules, lui arracha son sayon, sans se soucier de froisser et de meurtrir ses membres grêles, déjà déchirés par les ronces, et jeta ce haillon dans le brasier en disant :

— Tes hardes au feu pour commencer, cadet !

L'enfant sourit d'un air stupide et frappa, comme en jouant, le bras du soldat avec le bâton noueux qu'il n'avait pas lâché.

— Le drôle veut résister, je crois ! dit le Poitevin surpris et furieux ; il voulut arracher ce bâton à l'Innocent.

Mais à cette tentative, une lueur d'intelligence vaillante et désespérée étincela dans les yeux du gars, et il se cramponna de toute la force de ses mains longues et maigres au précieux bâton.

Le robuste soldat saisit alors son débile adversaire dans ses bras, l'étouffa presque dans une étreinte effroyable et le rejeta ensanglanté sur sa paille en s'écriant avec mépris :

— Roquet ! voilà comme on traite les chiens mal dressés !

Il éleva triomphalement en l'air le bâton et le fit retomber sur les épaules nues de l'idiot.

Le bâton se brisa en trois morceaux.

— Voici du nouveau, mon lieutenant, dit le Poitevin. Le chalumeau du brigand est creux.

Des papiers tombèrent du bâton.

— Donnez, dit vivement l'officier.

Les soldats ramassèrent ces chiffons de papier et les lui remirent. Il les déplia soigneusement et se mit à les lire avec la plus profonde attention.

Dès qu'il eut fini, il dit d'une voix brève :

— Vous ne vous étiez pas trompés, camarades. Cet enfant nous trahissait. Quand nous l'avons rencontré, il portait les dépêches cachées dans ce bâton creux au ci-devant marquis de Lescure. Il a lui-même dicté tout à l'heure son châtiment. Mais pas de cruautés inutiles. Qu'on le fusille !

Le Poitevin s'avança :

— Je réclame l'honneur du premier coup, mon lieutenant. Le traître n'aura pas besoin de confesseur après cette petite correction.

Le lieutenant se retourna avec un geste de dégoût et cria :

— En joue !

L'Innocent se leva tout droit sur son grabat, effaré, cherchant des yeux une issue, prêt à bondir par-dessus les rangs de ses ennemis, le visage vert, demi-mort.

— Feu !

Une détonation se fit entendre.

Mais, chose étrange ! mes yeux surpris ne virent pas chanceler l'Innocent. Il resta debout, les mains jointes comme pour la prière, les yeux fixes et dilatés, vivante statue de la terreur.

Alors je voulus regarder le tireur.

Je dus chercher son cadavre à terre. C'était lui qui était tombé, avant d'avoir pu lâcher la détente de son fusil.

Je regardai les soldats. Ils étaient étourdis, hébétés, terrifiés.

— C'est une punition du ciel, dit l'un d'eux. On ne doit pas frapper un innocent. Dieu les visite.

Aucun de ses camarades ne se mit à rire.

Je regardai à côté de moi. Octave jetait dans une flaque d'eau du chemin couvert un de ses pistolets. Je devinai le miracle :

— Bien, lui dis-je à voix basse.

— Cet enfant est mon frère, murmura-t-il.

Puis nous retînmes notre haleine et nous écoutâmes.

— Aux armes ! criait le lieutenant. Nous sommes sans doute entourés, trahis.

Les fusils se heurtèrent. Les bleus reformèrent leurs rangs.

L'officier reprit :

— Il faut donc garder cet enfant comme un ôtage et le forcer, si c'est possible, à nous ramener dans la route qui conduit au district. Après tout, le gars n'a fait que son devoir. C'est le dernier fils du vieux Sanglier-Chavannes, si j'en crois ses dépêches. Il ne pouvait livrer son père, nous guider lui-même jusqu'au lit du bonhomme.

Les soldats restèrent silencieux.

— Il a préféré mourir. C'est bien, ajouta l'officier bleu.

Cependant une étincelle du brasier avait jailli sur la paille du guide, et quoiqu'elle fût humide, un nuage de fumée commençait à s'élever autour de lui, lorsque la pluie qu'il avait annoncée peu auparavant, et qui avait commencé par quelques gouttes tièdes, larges et rares, éclata tout à coup avec violence.

En un instant le grabat fut mouillé de façon à ne plus craindre d'incendie, et le feu du brasier s'éteignit en sifflant.

Les soldats se réfugièrent sous les arbres, laissant grelotter l'enfant sous cette averse soudaine.

— Ça ne pouvait manquer d'arriver, observa un des bleus que son accent dénonçait aussi pour un fils du Poitou.

— Pourquoi donc? demanda un de ses camarades.

— Vous ne savez donc pas que le bâtard du vieux marquis est moins idiot que sorcier. C'est un *Collibert!*

— Et ces êtres-là adorent la pluie et la conjurent à volonté. C'est connu.

Les soldats regardèrent l'Innocent avec cet air de mépris mêlé de crainte, qu'inspirent toujours aux gens superstitieux les êtres doués par la crédulité populaire de quelques priviléges mystérieux.

En effet, comme je le sus plus tard, les Colliberts sont les parias du Poitou, les descendants de ces races débiles, maladives, persécutées et inoffensives, qui ont reçu dans d'autres provinces la dénomination de cagots, de crétins, de caqueux, et de gésitains. Il serait impossible d'expliquer raisonnablement l'horreur et le dégoût traditionnels qui poursuivent encore les débris de ces familles serves et martyres. Mais j'aurai occasion, dans le cours de ce récit, de revenir sur ce sujet déplorable et de te conter des détails qui te feront frémir d'indignation. N'est-il pas douloureux pour les cœurs qui recherchent sincèrement la vérité, de contempler les excès d'iniquité auxquels les hommes se livrent envers leurs frères? ne se trouve-t-on pas blessé, opprimé, rejeté dans la personne de tous ces humbles martyrs dont l'asservissement et les tortures se sont continués pendant des siècles, la chaîne se rouillant sans se rompre jamais en passant du cou ridé et flétri de l'aïeul au cou frais et rose de l'enfant souriant dans son berceau?

Les âmes généreuses s'identifient à ces longues souffrances et se révoltent contre les oppresseurs qui exilaient dans l'amère solitude, qui condamnaient au mépris, qui forçaient à la lâcheté, qui privaient de la société humaine et de la communion divine toute une race douce, aimante, sympathique; qui la dégradaient de l'intelligence, elle intelligente; qui, morte, lui refusaient quelques pellées de terre consacrée. Courbez-vous donc devant la justice et le jugement des masses !

Cet enfant avait eu pour mère la fille d'un Collibert. Il ne pouvait donc, suivant les paysans esclaves des vieux us, être qu'un idiot ou un sorcier. Vainement avait-il été baptisé. Il était convaincu d'idolâtrie dans leur esprit. Ses yeux voyaient distinctement luire les trésors enfouis dans les entrailles de la terre. Les nuages s'amoncelaient à sa voix. Il les laissait à son gré nager dans le ciel ou se dégorger à terre, comme des outres qui crèvent. Il pouvait dire à l'inondation furieuse des torrents : Tu n'iras pas plus loin. Il pouvait faire écumer des vagues monstrueuses dans le lit desséché d'une rivière, tout cela d'un mot, d'un geste, d'un souffle, d'un clin d'œil, d'un froncement de sourcils.

Cette petite digression te fera comprendre le changement qui s'opéra dans la conduite des bleus. Te dire que tous croyaient aveuglement aux pouvoirs magiques que je viens de t'énumérer, ce serait exagérer à coup sûr. Mais la plupart en croyaient une partie, et tous ressentaient devant le rejeton grêle et énervé de la race proscrite une émotion involontaire.

La figure de l'Innocent n'exprimait plus qu'une résignation mélancolique.

— Que deux hommes le soulèvent et lui donnent le bras pour soutenir sa marche, dit le lieutenant. Et s'il refuse de marcher, s'il hésite ou s'il s'arrête, son compte sera fait.

Le signal du départ fut donné. Nous n'eûmes, Octave et moi, que le temps de nous jeter dans les genêts de l'autre côté du chemin marécageux où nous nous trouvions.

LA VIPÈRE.

Leurs touffes d'un vert sombre nous eussent cachés, même en plein jour, à tous les regards.

Ce chemin ou plutôt ce fossé dans lequel descendirent les bleus était, comme presque tous ceux du pays, étroit, tapi et creusé entre deux haies; je te le répète, car il est nécessaire, mon cher enfant, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que tu graves bien dans ton esprit la physionomie de cette singulière contrée.

Les arbres incrustés dans les haies, joignant leurs branches par-dessus, ombrageaient d'une voûte d'arceaux verdoyants ce sentier tortueux, dont les rayons du soleil ne pouvaient boire l'humidité.

Autour des chênes s'enroulaient, grimpaient, s'entortillaient de lourds manteaux de lierre, des broderies de liserons, des festons de petites plantes murales, le tout formant comme un mur végétal, aussi redoutable que le mur d'une prison, aussi semé de piéges que les inextricables rideaux de lianes qui vous masquent le ciel, la terre et le soleil, dans les forêts vierges de l'Amérique.

Ajoute que le sentier était d'autant plus bourbeux

et fangeux de vase qu'il servait de lit à un ruisseau grossi par la pluie, car il suivait le penchant d'une colline. De plus, il faisait nuit noire.

Nous nous croyions donc certains de ne pas être découverts.

Sans doute le lieutenant n'avait pas été dupe du miracle qui avait causé la mort du soldat Poitevin. Les quelques mots qui lui étaient échappés nous le prouvaient. Mais il n'eut pas l'air d'avoir envie d'éparpiller sa troupe dans cette passe dangereuse. Il commanda seulement de tirer à tout hasard quelques coups de fusil dans les haies. Aucun ne nous atteignit.

Et l'Innocent descendit dans le chemin couvert, soutenu par ses deux gardiens, précédé de deux autres soldats qui portaient des torches pour éclairer la marche.

Ils étaient à quelques pas de nous. Enfouis derrière les hauts ajoncs, nous ne perdions pas un de leurs mouvements.

Tout à coup je sentis la main d'Octave serrer convulsivement la mienne.

Je me retournai vers lui, le cœur épouvanté, mais sans froisser une feuille, sans faire le moindre bruit. A la lueur douteuse des torches, je pus le voir.

Il serrait violemment ses dents pour ne pas crier et ne pas nous trahir. Mais son visage devenait pâle, pâle à faire peur. Ses yeux s'agrandissaient dans leur orbite qui se creusait. Tout son corps défaillait. Je l'interrogeai du regard, terrifiée, sentant l'angoisse comprimer ma poitrine, pâle comme lui, défaillante comme lui.

Il me montra alors d'un geste silencieux, mais plein d'horreur, son bras gauche autour duquel venait de s'enrouler une de ces affreuses vipères dont fourmillent les marais et les bas-fonds du Poitou.

Je poussai un cri terrible.

La tête plate de la vipère s'allongeait vers moi avec un petit sifflement et je vis briller ses yeux verts et cruels.

Je ne pus m'empêcher de reculer épouvantée.

Octave me jeta un regard de douloureux reproche et voulut saisir la vipère. Mais elle glissa de sa main, se redressa rapide comme un éclair et le mordit à cette main de ses petites dents venimeuses.

La douleur fut atroce; car lui aussi il cria cette fois.

Sans force, inerte comme on est dans les rêves, je retombai, essayant en vain de tendre mes mains vers Octave, de le secourir, voulant le délivrer de l'étreinte du hideux reptile et vaincue par l'épouvante.

Cependant à nos cris les bleus étaient accourus vers l'endroit où nous nous cachions. Mais, hélas! je ne voyais plus en eux des ennemis, mais des sauveurs.

— A nous! venez à nous! ayez pitié! secourez-nous! ainsi criai-je dans mon délire.

Tous se précipitèrent vers nous ; mais quand ils virent à la clarté funèbre des torches ce dont il s'agissait, aucun d'eux n'osa approcher. Comme moi, ils restèrent immobiles, fascinés par le regard étincelant du reptile.

Le sifflement joyeux de la vipère ne cessait pas. Elle s'acharnait sur sa proie. Elle s'entortillait déjà autour du cou d'Octave comme pour l'étouffer. Sa queue luisante battait l'air. Horrible lutte! Octave ne pouvait plus résister. Ses bras se raidissaient dans leurs efforts. Ses lèvres paralysées ne pouvaient plus laisser éclater que des gémissements confus et déchirants. Par moments il se débattait dans des convulsions désespérés, puis il retombait épuisé par ces suprêmes élans d'énergie. Pour moi, je ne vivais plus. Je regardais sans avoir conscience de la réalité de cette scène. Je me croyais plongée dans un de ces effroyables cauchemars où vous voyez quelque goule avide sucer lentement le sang et la vie de vos bien-aimés.

Mais à un nouveau cri d'horreur que poussa mon malheureux Octave, dont les cheveux se hérissèrent, dont les veines du front gonflèrent, dont tous les traits se décomposèrent, crispés par le dégoût, en voyant s'abaisser lentement sur sa figure la tête informe du monstrueux reptile, je me réveillai de ma poltronnerie et je criai aux bleus :

— Sauvez-le! sauvez-le! si vous n'êtes pas des lâches! Quoi! vous êtes des soldats, vous êtes armés, et vous restez immobiles, et vous regardez froidement périr ce jeune homme, et vous avez peur comme des enfants ou des femmes! Oui, peur, vous avez peur!

Mais ils ne bougèrent pas.

— Tè, dit l'un, la bête est venimeuse, et ça n'aime pas à être dérangé.

— Le citoyen est aussi bien mordu, dit un autre. Il n'y a pas de remède.

— Mais le Collibert, le Collibert, observa un troisième; il doit savoir chasser les vipères comme tous ses pareils. Il sait le moyen d'en venir à bout et de se mettre à l'abri de leurs morsures.

Le lieutenant arrivait pour s'informer de ce qui arrêtait la marche de sa troupe, car tout ce que je te raconte si longuement s'était passé en une minute.

On entendit un peu de tumulte derrière lui, et un soldat s'écria :

— Le petit gars vient de s'échapper, mon officier.

Il n'avait pas achevé, que je vis bondir l'Innocent par-dessus la haie avec l'agilité d'un chat sauvage.

Déjà il avait arraché une flexible baguette de fer à l'un de ses gardiens, et la brandissant d'une main sûre et puissante, il s'approcha, le visage en feu, la chevelure rejetée en arrière, vers notre groupe désespéré.

Il n'eut pas plus tôt vu Octave qu'il poussa un rauquement guttural qui n'avait rien d'humain et que ses yeux menacèrent le reptile d'un regard sinistre qui semblait distiller la mort.

— Laissez-moi faire! n'approchez pas! Je vous suivrai ensuite, cria-t-il aux bleus. Laissez-moi sauver mon frère!

Et il se mit à siffler d'une façon étrange, d'une voix claire, perçante, agile à vous étourdir.

La vipère monstrueuse se retourna, furieuse, menaçante, comme si elle eût compris qu'un ennemi formidable la défiait.

Le torse nu de l'enfant se mouvait avec une souplesse et une flexibilité énergiques. Il se mit à chanter des paroles bizarres que je sus plus tard être un chant gaëlique, et à faire tourner, avec une adresse prodigieuse, la baguette de fer tantôt au-dessus de sa tête, tantôt devant sa poitrine comme un bouclier tourbillonnant.

Et il s'approchait insensiblement toujours plus près de son frère, qui, énervé de force, murmurait avec un accent à remuer les cœurs les plus durs :

— Tuez-moi plutôt! achevez-moi! Je souffre trop.

L'Innocent touchait presque du bout de sa baguette la tête du reptile.



Il abaisse le canon de son fusil sur la tête du pauvre soldat. — Page 331, col. 2.

La vipère recourba, replia les longs anneaux de son cou, siffla et s'élança sur lui au moment où la baguette, s'élevant en l'air, découvrait la poitrine du pauvre enfant. Mais plus rapide que la foudre, l'arme terrible descendit la fouetter par le milieu, et la coupa en deux tronçons comme eût pu faire une faux bien affilée ou le tranchant d'un cimeterre.

A la vue de ce coup adroit, tous les bleus applaudirent des mains ou de la voix. Pour l'enfant d'une race dégénérée et timide, c'était hardi et c'était beau.

Mais presque aussitôt, sur un signe du lieutenant, on le ressaisit.

— Le Collibert est plus important que je ne croyais, observa-t-il tout haut. Gardez-le bien. Vous en répondez sur votre tête.

L'enfant se débattit avec fureur dans les bras des soldats.

— Laissez-moi, je vous en supplie, criait-il. Mon frère va périr. La vipère est morte, mais le venin va enflammer le sang d'Octave. Seul, je puis le sauver. Soyez des bourreaux, mais ne soyez pas des assassins. Laissez-moi! Vous voyez bien que je ne veux pas vous échapper, mais guérir ce malheureux. Mais si vous me retenez ainsi, misérables, dans quelques instants il sera perdu, condamné; dans quelques heures, il ne sera plus qu'un cadavre. Quel droit avez-vous donc sur cet homme pour m'empêcher de le sauver?

— Bah! répliqua un de ses gardiens, c'est peut-être ce gredin-là qui a tiré sur le Poitevin.

— Pas possible, dit l'autre. Alors il n'a que ce qu'il mérite.

— D'ailleurs, reprit l'officier, nous n'avons pas le temps de rester engagés dans ce maudit sentier. Une bande de paroissiens comme toi peuvent, au premier instant, nous surprendre et nous exterminer. Ainsi donc en avant! marche!

Folle, égarée, je me traînai aux pieds de l'Innocent. Je m'accrochai aux peaux de chèvre qui couvraient ses jambes, je le regardai en pleurant comme une mère peut regarder le médecin qui va prononcer l'arrêt de son enfant malade, et d'une voix trempée de larmes, étranglée de sanglots, je lui dis :

— Que faut-il faire? Parlez. Ma vie pour un mot.

L'enfant me regarda avec surprise, tressaillit, eut l'air d'être inquiet, puis il me répondit sèchement : Moi seul puis faire cela pour lui.

Et il engagea encore une lutte désespérée avec les soldats qui voulaient l'entraîner.

— Dans deux minutes, il sera trop tard! lui criai-je. Que faire?

Il haussa les épaules.

— Je ne reculerai devant aucun danger, devant rien, dis-je encore.

Je tremblais de tous mes membres.

Il se mit à ricaner d'un rire amer et farouche et se dégagea un instant, par un violent effort, des bras qui l'emportaient.

Je me relevai, et d'une voix sévère, solennelle, presque indignée :

— Au nom de votre père, parlez, lui criai-je.



Le recteur détacha une corde et s'en servit pour garotter les mains du lieutenant.— Page 333, col. 1.

L'expression altière de son visage s'effaça pour faire place à un air d'abord irrésolu, puis soumis et craintif.

— Si je vous dis le mot du salut, murmura-t-il tout bas, vous vous sauverez d'épouvante. Vous frissonnerez de la tête aux pieds. Et vous ne ferez pas ce que je vous dirai, car il y va de la vie. Et chacun tient à sa vie, je le sais.

— Et moi, je vous réponds, que si vous ne parlez pas, demain la voix de votre père vous demandera comme celle de Dieu à Caïn : Bâtard de Chevannes, qu'as-tu fait de ton frère? Et alors, moi, je lèverai la main contre vous, qui aurez été volontairement son bourreau.

— Mon officier, dit-il précipitamment au chef des bleus, deux minutes de grâce et je suis à vous. Entourez-moi, gardez-moi, mais que je sauve ce malheureux et vous me tuerez après, si vous voulez!

Mais le lieutenant s'était déjà éloigné.

J'embrassai les genoux des soldats qui avaient ressaisi l'innocent et lui garrottaient étroitement les mains.

Alors il se pencha vers moi, et d'un air de doute désespéré, il me dit :

— Il faut sucer la plaie!

Je restai étourdie, en effet, mais de joie, remerciant Dieu de pouvoir encore offrir à Octave ce dernier sacrifice.

Le dévouement, chez l'homme, est souvent un calcul tout comme le crime. Chez la femme, au contraire, c'est toujours un entraînement. Elle ne raisonne pas plus les instincts de son cœur, bons ou mauvais, que les folies ou les fautes de sa tête. Et son âme s'abreuve toujours, avec une joie insatiable, de renoncement et de sacrifice.

— Vous voyez bien que vous avez peur! dit le gars en contemplant mon immobilité.

Je n'en entendis pas davantage. Je volai vers Octave. D'une main frémissante, je relevai la manche de sa chemise de toile grossière. Je vis la plaie, et j'appliquai ardemment mes lèvres, comme un dernier baiser, sur cette morsure empoisonnée, et je bus avidement le venin comme une liqueur qui eût dû me rendre les forces et une vie éternelle.

Pour moi, le monde n'existait plus. Je vivais dans ce prestige idéal, dont l'amour sait envelopper comme d'un voile d'or la femme qui n'est pas séparée de son amant, qui peut le voir et le toucher, et qui, dès lors ne voit que lui. Amour, sainte ivresse du cœur, sois béni même pour les douleurs que tu apportes, car elles sont encore un aliment céleste, un ineffable triomphe de l'âme sur l'égoïsme et la matière! Et vous, mes sœurs, femmes que l'amour a vivifiées de son souffle, n'est-il pas vrai, dites-moi, que le malheur de celui que vous avez élu vous a toujours attachées à lui par de plus invincibles liens, — que plus haut vous étiez placées, plus vous avez aimé à descendre, comme des anges gardiens, vers quelque pauvre rêveur dédaigné dans la misère et l'oubli, — que plus votre amant a couru de dangers, plus il a été abandonné et fui de tous comme un paria, plus vous avez méprisé la cour des riches et des heureux, dé-

taché vos colliers de pierreries et vos robes de fêtes, pour vêtir la bure et venir veiller à son chevet misérable, comme de chastes sœurs de charité. Que le monde vous accuse, s'il veut, de toute la force de ses clameurs hypocrites, vous avez Dieu pour vous, lui qui vous a comprises et qui a dit à Madeleine : Il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez beaucoup aimé !

Oh ! si tu savais, mon Gabriel, dans quelle angoisse profonde j'étais plongée en épiant le visage d'Octave, qui ne se plaignait plus, hélas ! car ses lèvres étaient violettes, ses yeux fermés, son visage glacé.

Ma main couvait son cœur.

Enfin je le sentis battre.

Puis je vis ses yeux se rouvrir et sourire tristement à ma vue, ses lèvres remuèrent. Oh ! comme je sentis mieux alors qu'il était bien à moi, et que nulle puissance ne devait m'arracher désormais ce bien-aimé qui me remerciait si tendrement de sa résurrection.

— Bien ! bien cela ! dit alors l'Innocent. La sainte Vierge d'Auray vous a entendue !

Octave se ranimait de plus en plus. Il me serra doucement la main.

— Nous sommes sauvés, dis-je en levant avec effusion mes regards vers le ciel.

— Pas encore, voici le lieutenant qui revient, dit l'enfant.

Nous tombions d'un péril dans un autre.

— Ah çà ! qui êtes-vous, mes gars ? demanda l'officier bleu. Vous m'avez l'air diablement suspects. Allons, parlez vite et bien.

Ce mot me rappela à moi-même. Je craignis de m'être trahie. Je restai muette, interdite, cherchant une réponse, et souriant assez niaisement sans doute, en tortillant dans mes doigts mon chapeau à grands bords.

— Approche à l'ordre, reprit-il.

J'obéis. Ma figure pâlie, fatiguée, bouleversée, parut le surprendre et le toucher. Il soupira et me dit :

— Tu es bien jeune pour faire le vilain métier dont je te soupçonne. Quel visage ingénu ! Voyez donc si l'on ne dirait pas une demoiselle !

Mon cœur tressaillit. Je sentis une sueur froide couvrir mes épaules.

Mais je souriais toujours.

Il continua, comme s'il se parlait à lui-même :

— Peut-on fanatiser ainsi de pauvres enfants. C'est infâme ! Faire de ces figures si douces et si angéliques des masques de trahison ! Pervertir ces jeunes cœurs pour les rendre complices de perfidies et de piéges politiques. C'est infâme et bien digne d'eux ! Le fruit est vermeil et tente vos lèvres, mais sous la dent il ne laisse que cendres et venin. Ils se servent de la naïve innocence comme d'un hameçon de mort. Avec eux, il faut se défier de la pitié même qu'on éprouve.... Enfin ! voyons, qui es-tu ? ajouta-il brusquement.

J'hésitai à cette question dangereuse. Une voix douce et faible comme un souffle glissa ces mots dans mon oreille.

— Répondez : Un paysan des Echanbroignes.

Qui me donnait ce conseil ? Peut-être était-ce me perdre que de le suivre.

Mais je reconnus un accent d'intérêt si réel dans cette voix que je crus à sa loyauté et résolus d'employer ce moyen de salut. En me retournant, je n'avais vu derrière moi qu'un groupe de soldats gardant le jeune guide dont le visage semblait plus que jamais idiot, absorbé, détaché de tout.

Je répétai :

— Un paysan des Echanbroignes, mon officier !

— Mauvaise paroisse ! répliqua le bleu ; mais tu m'intéresses, mon garçon, par ton air de candeur et de sincérité, quoique ton compagnon me fasse furieusement l'effet d'un ci-devant. Le petit gars ne l'a-t-il pas appelé son frère ? Enfin nous débrouillerons tout cela plus tard, au district. Mais écoute. Nous nous défions de ce Collibert. Tu connais le pays, n'est-ce pas ?

Je recommençai à trembler.

— Dites oui, me souffla la même voix.

— Et tu pourrais nous servir de guide, continua le lieutenant.

— Dites oui, toujours, répéta la voix.

— Je vous servirai de guide, répondis-je, mais à condition que vous n'abandonnerez pas mon compagnon. On peut lui faire aisément un brancard avec quelques branches d'arbres.

— Fameux embarras par de pareils chemins, dit l'officier, et je ne sais si mes soldats seront fort contents de porter un pareil gibier.

— Me comptez-vous pour rien ? repris-je.

— Et moi ! ajouta le Collibert.

— Oui dà ! voilà de robustes infirmiers, dit le lieutenant. La besogne serait commode pour vous aider à vous égailler (1). Mais on ne tond pas les jeunes chiens de guérite comme moi, par ce temps-ci. Du reste, soyez tranquilles. Nous ne laisserons pas le camarade en arrière pour qu'il indique notre piste, et que ses amis les gars nous traquent comme des renards sans queue au fond d'un de vos damnés ravins.

Sur l'ordre de l'officier, quatre soldats croisèrent leurs fusils, jetèrent son manteau sur ce brancard improvisé et y déposèrent Octave, dont la pâle figure allanguie s'anima d'un fugitif regard de dédain.

Des larmes roulèrent sous ma paupière, lorsque je le vis ainsi tombé aux mains de ses implacables ennemis.

Nous nous mîmes en marche.

LE RECTEUR DE KERBADER.

L'enfant et moi, placés entre deux bleus des plus vigoureux, nous précédions la troupe. Il s'aperçut de mon émotion et me dit à voix basse.

— Ne pleure pas, brave cœur. Celui que les limiers de Paris n'ont pas dépisté ne sortira point prisonnier du Bocage. Ces haies nous aiment et nous protégent. Derrière leurs feuilles sombres, des yeux amis brilleront et épieront les bleus, des canons de fusil soulèveront les branches vertes. Les faux s'aiguisent ; les fourches s'agitent dans tous les champs d'ajoncs. Les gars y rampent comme des serpents et ils rient en silence de la folie des soldats !

— Mais comment dois-je guider ces derniers ?

— A droite, toujours à droite, camarade. Deux carrefours à traverser. A l'un, prends sans hésiter le chemin dont le premier arbre est troué d'une niche, où prie une bonne Vierge de bois sans tête. Au second, un arbre marqué d'une croix faite à la chaux t'indiquera la route. Là, les bleus recevront la bénédiction du recteur, dit le Collibert avec un ricanement que sa voix enfantine rendait affreux.

(1) *Egailler*, mot du pays qui veut dire se disperser.

Je ne répondis pas, absorbée que je fus par un effroi insurmontable à ce seul nom de recteur, qui me rappelait les paroles mystérieuses de mon père. Je regardai avec inquiétude autour de moi comme pour reconnaître le chemin, tandis que je n'étais agitée que de la crainte de voir surgir dans l'ombre la redoutable apparition, qui me semblait devoir être une menace vivante de malheur.

Je suivis les indications du Collibert. Mais, quand nous eûmes dépassé ce second carrefour, le sentier devint singulièrement étroit et bourbeux. L'eau du ruisseau, gonflé par la pluie et descendant de la colline avec violence, nous entraînait, montant jusqu'à notre ceinture, et souvent nous glissions dans des trous assez dangereux.

Les soldats avaient peine à garantir leurs fusils et leurs munitions d'être mouillés.

Le lieutenant en avait détaché deux en avant en guise d'éclaireurs. De temps en temps il grommelait en me regardant :

— Si tu nous trompais !

Puis comme honteux de ses soupçons, il reprenait sa marche.

Heureusement la pluie avait cessé. La lune chassant les nuages noirs reparut, mais si blême et blafarde que sa lueur était plus triste que les ténèbres profondes. Elle nous faisait voir tous les périls de notre position. Les deux éclaireurs avaient tout à fait disparu, lorsque nous entendîmes deux cris affreux et plaintifs retentir à quelque distance devant nous.

Le lieutenant s'arrêta et toute la troupe fit de même. Nous écoutâmes. Rien d'abord. Aucun bruit que le bouillonnement du ruisseau. Puis tout à coup le bruit que ferait une masse, un corps humain qui tomberait dans l'eau, et nous restâmes glacés d'horreur.

Les derniers nuages qui voilaient la lune s'effacèrent. Elle couvrit toute la campagne de son manteau d'argent.

D'un seul coup d'œil je pus alors comprendre l'ironique et sauvage confiance de l'Innocent.

A trente pas de nous au plus, un de ces énormes rochers qui pointe çà et là de terre dans l'Ouest, arrêtait le courant du ruisseau et éventrait les deux haies entre lesquelles nous marchions.

Plus large du haut que du bas, il reposait sur sa pointe, semblable à un pont qu'une seule arche porterait suspendu en l'air.

Ce roc était hérissé, dentelé, écharpé d'arêtes et de saillies à son couronnement.

La pointe au contraire était lisse et à pic. Il semblait que des oiseaux pouvaient seuls visiter la cime de ce gigantesque caillou de granit.

Nous fûmes bientôt détrompés.

Deux formes humaines, l'une herculéenne, l'autre presque naine, ne tardèrent pas à se montrer sur le rocher, quittant l'abri des saillies qui les avaient d'abord dérobées à nos regards.

C'étaient sans doute des rebelles disposés à nous disputer le passage. En effet, il devait être impossible de franchir cette issue étranglée sans être complètement à la merci de ceux qui étaient maîtres du rocher.

L'aspect de cette position avait déjà plongé toute la troupe dans ces pensées sinistres, lorsque des sons étouffés parvinrent jusqu'à nous ; nous reconnûmes la voix de l'un de nos éclaireurs, et bientôt nous le vîmes lui-même essayant de revenir vers nous en luttant contre la violence du torrent.

Il se trouvait alors entre la table lisse et visqueuse de granit vierge et la haie inextricable, réseau de ronces et d'épines sauvages auxquelles ses mains se déchiraient en cherchant à se cramponner.

L'eau furieuse, qui venait battre, de son écume impuissante, la base du rocher, montait, montait toujours, agglomérée qu'elle était dans ce détroit, et déjà elle couvrait les épaules du soldat.

Le malheureux, effrayé, leva alors ses yeux vers le rocher comme pour implorer du secours.

Un éclat de rire féroce répondit seul à sa prière muette. Puis nous vîmes le plus grand des deux brigands, qui était vêtu d'une sorte de souquenille ou soutane noire, abaisser le canon de son fusil sur la tête du pauvre soldat.

J'entendis une détonation et tout fut dit.

Et une voix stridente et ironique s'écria pour insulter au silence qui avait suivi cette cruelle action :

— Voici le cadeau de bienvenue du recteur de Kerbader dont la tête est mise à prix. Il vous donne celle de ce compagnon pour rien !

Les bleus ne répondirent pas. Ils n'eurent pas besoin de s'écrier : Vengeons notre camarade ! mais trente balles criblèrent le rocher.

Les deux ombres disparurent. Mais à peine la décharge faite, le même rire sauvage nous fit tous frissonner.

— Les brigands ! grommela l'officier d'une voix sourde. Ils se cachent derrière ces verrues de granit comme derrière les meilleurs créneaux. Ainsi donc ils vont nous fusiller en détail à leur aise. Ah çà ! ai-je le cauchemar, ou suis-je bien éveillé ?

Alors il se tourna brusquement vers moi, et tordant sa moustache d'une main, il posa l'autre sur mon épaule.

— C'est toi qui nous a trompés, méchant diable. Et moi, soldat du pape, qui me suis laissé prendre à ce museau naïf et à cette tête blonde ! Mais tu ne riras pas longtemps du succès de ta ruse, paroissienne de Satan !

Et au même instant je sentis sur mon front le froid d'un pistolet. Cette fois la faiblesse de la femme l'emporta, une peur folle s'empara de moi, et je m'évanouis.

Voici ce qui se passa ensuite, d'après ce que me raconta plus tard le Collibert.

Il me soutint inanimée et arrêta le bras du lieutenant.

— Qui me retient ? s'écria celui-ci en jurant.

— Moi ! dit l'Innocent.

— Que veux-tu ?

— Essayer de vous tirer d'affaire, si vous voulez vous confier à moi.

— Comment cela ?

— Je puis leur porter vos propositions.

— Entrer en pourparler avec ces brigands, oses-tu dire ! s'écria l'officier bleu avec indignation.

— Té, si vous n'aimez pas mieux perdre tous vos hommes, car il n'y a pas moyen d'échapper.

— Avancez ! avancez donc ! dit en ce moment la voix sinistre du recteur. Venez payer le péage du pont, mes ouailles. Nous sommes des féodaux, nous autres, et nous prêchons pour le vieux droit, la vieille coutume.

— Ils raillent, les démons, les misérables, reprit le lieutenant. Mais il faut céder, il le faut. Va donc ! dit-il à l'enfant.

Ce dernier s'accrocha des mains aux branches basses d'un arbre qui s'allongeaient par-dessus la

sentier, et disparut, comme un sylphe, presque en l'air.

Ce fut peu après que je repris mes sens. Au premier moment je pus me croire descendue chez les ombres et prête à traverser l'onde noire du Styx.

La lune éclairait toujours cette scène bizarre de sa mélancolique et pâle lumière.

Nous voyions parfaitement les deux défenseurs du passage. Le premier était, comme je te l'ai déjà dit, un homme d'une taille gigantesque, et ses larges proportions accusaient une force d'athlète.

La méchante soutane qu'il portait était assez cavalièrement retroussée, et il en avait relevé les manches jusqu'au coude. A ses bras velus et nerveux s'attachaient de robustes mains osseuses, longues, et qui semblaient terminées par des griffes de chat-tigre.

Il s'appuyait assez indolemment sur une énorme branche de hêtre, à moitié dépouillée de son écorce, et qui finissait en boule comme une massue grossièrement taillée.

L'aspect de ce singulier personnage fit courir dans les rangs des bleus un frémissement de colère.

— Oui, c'est bien là le recteur de Kerbador, dit l'un, le corbeau de malheur.

— Encore un drôle d'oiseau de nuit, reprit l'officier. Je serais curieux de me battre corps à corps avec lui, pour m'assurer s'il est invulnérable avec son cilice et son morceau de la vraie croix, comme il le prétend.

— Oh! c'est un saint homme, ajouta un autre. C'est le grand distributeur de scapulaires, le prêcheur de vêpres au coin des bois, l'apôtre de la confrérie du Sacré-Cœur.

— Le digne pasteur, répliqua le premier, comme il ne veut pas verser le sang humain,—ce que défendent les canons de l'Église,— il se sert d'une massue pour assommer ses ennemis et il s'en lave ensuite les mains comme un petit Jésus.

— Et son compagnon, cette moitié d'homme, demanda le lieutenant.

— C'est le chasseur du roi, répondit un bleu vendéen. C'est le terrible cadet de Chavannes, une espèce de brute joviale. Grand mangeur, plus grand buveur, le plus féroce tueur de loups, de cerfs et de sangliers qui soit au monde. Du reste, cervelle de girouette, qu'on tourne comme l'on veut, en lui tenant tête à table et en le flattant sur son habileté de tireur. Bon enfant d'instinct, il se laisse, dans l'occasion, entraîner à des actes de cruauté par ses conseillers. Aussi dans le pays accuse-t-on sa gaîté bruyante et grossière d'être un masque qui cache un cœur cruel. Je crois qu'on a tort. Il n'a pas assez d'esprit pour être hypocrite, et c'est le plus franc luron de la famille. Il prend feu très-vite, et alors il ne fait pas bon regarder sa moustache de trop près. Tout le monde a peur de ses coups de boutoir, — depuis ses frères jusqu'à ce Satan de recteur qui le ménage et qui, connaissant son caractère, se sert de lui comme d'une arme docile et redoutée.

— Merci du portrait, mon brave, dit le lieutenant. On s'en souviendra. Ces Nemrods royalistes sont heureusement faciles à dompter. Mais les hommes comme ce pâle et maigre recteur sont des dangers vivants.

— Malgré son esprit borné et étroit, poursuivit le soldat, le chasseur du roi aime et protége le Collibert, à ce que l'on dit. Il planterait son coutelas dans la poitrine de quiconque ferait du mal à cet innocent, fût-ce le comte Octave, son aîné. C'est ce qui me donne de l'espoir pour nous.

— Est-il aussi brave que robuste? demanda le lieutenant. Des cœurs de lièvres se cachent parfois sous des peaux d'Hercule.

— Dieu, en le faisant velu comme un ours, large d'épaules comme vous voyez, a dû lui dire à l'oreille de ne jamais rien craindre. Il se bat comme il chasse. Pour lui, c'est une partie de plaisir.

— C'est bien, dit l'officier; silence maintenant!

Le Collibert paraissait alors sur le haut du rocher qu'il avait tourné et abordait le recteur d'un air d'humilité soumise et de crainte respectueuse:

—Où sont les dépêches? demanda impérieusement celui-ci.

— Dans la poche du lieutenant des bleus, répondit avec timidité l'enfant.

Le recteur resta muet de rage. Ses yeux ternes s'allumèrent d'une clarté sinistre. Puis il s'écria:

— Failli gars, tu t'es laissé surprendre. Que Dieu te pardonne, si c'est possible! Pour moi, je t'absous de tes péchés.

Et faisant tourner sa masse, il la leva sur le malheureux Collibert qui fixait sur lui un regard vague et troublé.

Mais il ne frappa que le vide, car d'un geste rapide le chasseur du roi avait enlevé l'innocent comme une plume.

Le recteur s'avançait toujours:

— Lâche-le, ou tu paieras pour lui, Orré!

Le cadet de Chavannes secoua dédaigneusement ses longs cheveux qui couvraient presque son visage, et levant sa lourde carabine, il ajusta tranquillement son compagnon en disant:

— C'est dommage! il va y avoir un brave défenseur du roi de moins sur cette terre!

Le recteur vit sans doute dans l'œil clair et résolu du Vendéen le sort qui l'attendait, car il abaissa sa masse avec un sourire forcé et sinistre qui fit grimacer tous ses traits.

Je vis alors flamboyer l'atroce figure dépeinte dans l'hallucination extatique de mon père.

Je reconnus les grands yeux noirs aux sourcils durs et rapprochés, le nez d'oiseau de proie, les taches livides qui marbraient cette figure pâle, creusée, traversée de rides dues aux insomnies de l'ambition déçue, les lèvres minces et astucieuses qui savaient rendre le mensonge éloquent et faire une vertu du crime, tout ce visage, épouvantable idéal de l'esprit de vengeance et de haine.

— Du moins, dit-il avec effort au Vendéen, le messager infidèle ne doit pas garder le scapulaire que je lui avais donné pour fortifier son cœur. Rends-le-moi, méchant Collibert.

L'enfant lui remit en tremblant le scapulaire.

— Et ton chapelet bénit par le pape, où est-il? poursuivit le recteur.

L'enfant croisa ses mains en suppliant:

— Oh! laissez-le-moi, bon recteur. C'est si doux de prier le soir en déroulant sous ses doigts les grains du chapelet.

Le recteur ouvrit de force les mains de l'innocent, et lui arrachant le chapelet, le passa à son cou en disant:

— Ce sera pour un meilleur serviteur!

— Que veux-tu, Jacques? dit le chasseur du roi à son frère. Tu n'as pas bien rempli ta mission. Le

recteur te reprend tes gages. Il est dans son droit. Mais je vais réparer la sottise.

Puis se tournant vers les bleus, il s'écria :

— Rendez les dépêches et je vous fais grâce à tous.

— Les voici! répondit aussitôt au grand étonnement de ses soldats l'officier bleu, en tendant vers le rocher les précieux chiffons de papiers.

Une joie farouche rayonna sur la figure du recteur. Le jovial chasseur du roi triompha de la lâcheté du lieutenant et lui cria d'une voix méprisante et cruelle.

— Apporte!

Comme s'il eût par'é à son chien.

A son tour, l'officier sourit, et, déchirant les dépêches, il les porta à ses lèvres, les mâcha et les cracha e suite dans l'eau bourbeuse du sentier.

Les Vendéens restèrent d'abord stupéfaits. Puis ils poussèrent une effroyable clameur de désappointement et de rage, et le recteur nous cria :

— Point de grâce! vous êtes tous condamnés maintenant. Ce chemin est le seul par lequel vous puissiez regagner Bressuire. Tout le Bocage se soulève derrière vous et vous enferme. Votre officier vous a perdus.

Mais, pendant ces terribles paroles, le Collibert s'était mis à parler avec vivacité au cadet de Chavannes, qui poussa bientôt un cri d'étonnement, alla droit au recteur et lui communiqua ce qu'il venait d'apprendre.

La conversation s'échauffa violemment entre eux. Quand elle fut terminée, le chasseur du roi dit aux bleus :

— Vous ne pouvez échapper. Cependant nous serons généreux. Rendez vos prisonniers et vos armes. Nous vous laisserons le passage libre à tous, sauf à votre officier qui a lu nos dépêches.

Tous les yeux se tournèrent vers le jeune lieutenant, comme l'arbitre suprême de la vie ou de la mort de tant de braves gens.

— Nos armes à des brigands, répondit-il, jamais!

— Jamais! répétèrent fièrement tous les bleus.

— Consentez-vous du moins, dit alors le recteur, à rendre les prisonniers et à rester en ôtage avec nous, vertueux citoyen.

—Oui, répliqua le lieutenant; je me dévoue pour sauver la vie de ces pauvres soldats.

—Eh bien! promettez seulement de ne plus porter les armes contre nous.

— Soit! car il est assez dur de se battre contre des Français, tout bigots et aristocrates qu'ils soient. Nous aimons mieux tordre le cou aux poules de Bavière et d'Autriche que de faire flamber vos masures et vos prairies de genêts. Ma vie sera caution de ma parole.

L'héroïsme de ce jeune homme émut le chasseur du roi qui répliqua vivement :

— Eh bien, avancez. Vous êtes un brave.

Le Collibert vint nous chercher.

Ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté qu'il parvint avec mon aide et celle du lieutenant à transporter Octave sur un brancard formé de branches d'arbres coupées en toute hâte, et à le faire arriver sur la plate-forme par le sentier presque aérien qu'il avait suivi. Plus d'une fois nous faillîmes glisser sur ces degrés humides et grossièrement indiqués, échelons de granit presque impraticables.

Quand nous fûmes arrivés, le recteur détacha une corde qu'il nouait en guise de ceinture autour de sa taille, et s'en servit pour garrotter les mains du lieutenant, qui sourit avec dédain.

Les bleus défilèrent un à un sous la voûte du rocher, dans un profond silence. On cessa bientôt de les voir, et nous nous trouvâmes seuls.

Le recteur et le cadet de Chavannes s'approchèrent du brancard sur lequel Octavo était étendu, et ils échangèrent avec lui quelques paroles en gaëlique, dialecte étrange auquel je ne pus rien comprendre.

Plusieurs fois ils me regardèrent d'un œil soupçonneux. Mais Octave, se soulevant sur son coude, répondit à la question qu'ils lui firent sans doute à mon sujet :

— Pauvre Camille! je lui dois deux fois la vie.

Le cadet vint alors à moi et me secoua si cordialement la main qu'il faillit la briser.

— Soyez le bienvenu; vous êtes un bravo, quoique maigriot, dit-il avec un air de pitié nuancée de mépris involontaire pour la faiblesse et la mièvrerie de ma constitution. Je vous estime malgré votre mine de clerc. Vous serez mon élève, et la venaison fortifiera vos membres de poulet. C'est une grande joie que le retour de l'aîné. C'est la tête de la famille : nous autres, nous ne sommes que des bras. Le vieux marquis en oubliera sa goutte pour marcher au-devant de lui. Mais je sais de jeunes yeux qui ont pleuré depuis trois mois et qui vont sourire.

Ces dernières paroles m'inquiétèrent vaguement. Mais je vis le regard inquisiteur et perçant du recteur se fixer sur moi avec défiance, comme s'il eût voulu lire dans ma pensée; puis aller de moi à Octave, comme s'il eût cherché à se souvenir ou à deviner, ou à réunir dans son esprit les fragments d'une pensée confuse. Je me hâtai donc de détourner les yeux de dessus cet homme et de répondre au chasseur du roi :

— Je ferai de mon mieux, monsieur, pour suivre votre exemple. Je suis faible, mais le cœur aide le bras.

Dès lors je sentis une haine secrète se dresser comme une muraille invisible entre le recteur et moi. Je m'étais deviné un ennemi.

— Assez de paroles, interrompit-il brusquement. M. le comte a besoin de repos. La route est encore longue. Marche devant, Collibert, et annonce l'arrivée de l'aîné au château. Que la chambre verte soit préparée pour nous recevoir; surtout qu'on ne réveille pas les dames!

L'Innocent ne répondit pas.

—Allons, m'entends-tu, oui ou non? reprit le recteur. Que fais-tu là à rester en extase, comme un imbécile, devant ce compagnon. Le prends-tu pour la sainte Vierge d'Auray!

— Il est si brave et si beau! soupira l'enfant.

Je levai les yeux. Le Collibert était en effet resté immobile, absorbé à me regarder.

Le recteur haussa les épaules et lui montra du doigt le sentier.

Le Collibert, en deux bonds, sauta du rocher dans le ruisseau et disparut.

Le lieutenant était tombé dans une sorte de marasme. Quoique morne et abattu, il offrit de nous aider à transporter Octave. Le cadet lui ôta les cordes qui liaient ses mains, et nous nous mîmes aussitôt en marche, prenant un autre sentier moins inondé d'eau, mais dont l'argile boueuse nous faisait cependant glisser à chaque pas.

Je me trouvais alors, mon cher enfant, dans une

situation moins douloureuse que tu ne le penses. Cette suite rapide d'événements n'avait pour moi qu'un intérêt et qu'un sens : le salut d'Octave.

L'amour a son mirage de cœur que tous les amants connaissent. Les incidents et les aspects de la vie extérieure les impressionnent différemment que les gens dont le cœur est libre et l'esprit inoccupé. Le sentiment exact de la réalité se perd chez les amants comme chez les rêveurs. Ainsi, par suite de la concentration de ma pensée au cœur, les faits, les hommes et les paysages prenaient pour moi des apparences et des proportions fantastiques. Comme je rapportais tout à l'objet aimé, tout me semblait embelli, adouci, enveloppé d'un voile d'or fluide, d'une vapeur céleste. Dans cette nuit d'encre, je croyais marcher sous un dais bleuâtre parsemé de fleurs d'argent, parce que le ciel était dans mon cœur et non devant mes yeux.

J'oubliais le passé, et je ne m'occupais pas de pressentir ni de redouter l'avenir.

Du moment qu'Octave était en sûreté, je me livrais tout entière au bonheur présent, égoïsme familier à tous ceux qui aiment, car l'amour absolu est exclusif et se nourrit de son propre désir.

La route n'était pas variée, et la pensée pouvait s'y endormir. Au bout de chaque champ s'ouvrait un carrefour qui renouvelait l'incertitude de la direction à suivre. Les habitants du Bocage eux-mêmes se perdent facilement à une lieue de leur métairie.

Une fois, le valet de Chevannes nous dit :

— Arrêtons-nous ici, car je meurs de soif !

Je regardai autour de nous et ne vis que le même éternel horizon de verdure.

Mais alors le chasseur me montra en riant quelques toits bas, bombés de tuiles rouges, enfouis dans cette mer végétale, et la flèche aiguë d'un clocher pointant à travers des rideaux d'arbres, comme le mât d'un vaisseau sombré à la côte s'élève au-dessus des flots à la marée basse.

Je me trouvai, sans m'en douter, au milieu d'un village caché sous la mousse et les ombrages. Sur chaque maison, un vaste chêne recourbait ses rameaux feuillus comme une égide. Les fenêtres étroites et grillées étaient masquées de vignes et de lierres qui festonnaient les murailles, auxquelles se collaient d'innombrables nids d'hirondelles.

— Nous sommes ici sur nos terres, me dit Octave. Ce village appartient à mon père. Mais, je vous en supplie, Orré, ajouta-t-il, ne réveillons pas ces braves gens, car j'ai hâte d'arriver au château. Voilà l'orage qui menace d'éclater avec fureur, et la lune commence déjà à se voiler. Vous savez qu'aucun de nous ne doit avoir envie de passer la nuit dans ce lieu, qui a toujours été fatal à notre famille.

— Vous avez raison, Octave, répondit laconiquement Orré, qui tressaillit.

Et traversant le village silencieux, nous atteignîmes un bois de chênes auquel il était comme adossé, et dont l'obscurité profonde me glaça d'horreur.

LA BELLE RENÉE.

Je ne sais trop, mon cher enfant, si tu auras bien pu démêler les nuances fugitives et variées des sentiments qui dirigeaient aveuglément mon âme, au milieu de ces tumultes d'action auxquels je suis forcée de te faire assister. L'histoire de mon amour est une confidence intime et sérieuse, une de ces confessions qui n'éclatent hors du cœur d'une femme que toutes humides de larmes et coupées de sanglots; mais comme cette histoire ne s'est pas écoulée calme et sereine, toute dans le cœur, avec quelques accessoires riants d'églogue et d'idylle; comme la fascination exercée sur moi par l'homme que j'aimai m'a fait franchir les limites de la tendresse chaste et permise pour me précipiter dans les orages et les tempêtes de la passion; comme elle m'a violemment tirée du cercle salutaire de l'humble foyer domestique pour me jeter dans la sombre et bouillante région des sentiments effrénés, des haines et des crimes, je dois te prier de me suivre au milieu d'étranges incidents qui, plus d'une fois, te feront croire que tu lis quelque lugubre roman inventé à plaisir ou quelque effroyable bulletin de gazette du temps.

Moi-même, au souvenir de ces événements, quand je me dis : Non, ce n'est point un songe. Ceci m'est arrivé. J'étais dans ce château. La soutane de ce recteur passait devant mes yeux. J'entendais ses plans sinistres, — eh bien, mon cœur tressaille encore malgré moi. Il me semble que je vois défiler le long de mon lit une formidable procession de ces ombres maudites, — et terrifiée, comme l'enfant curieuse qui écoute de tous ses yeux et de sa respiration suspendue les contes d'une nourrice bavarde, je suis prête à conjurer ces spectres silencieux de s'éloigner et de ne pas m'entraîner avec eux.

Laisse-moi donc te faire pénétrer un peu brusquement dans les détails extérieurs de ma vie, sans te déduire logiquement toutes les causes des événements auxquels le hasard me mêla malgré moi. Je ne suis ni un historien, ni une faiseuse de mémoires. Je n'ai jamais trop compris autre chose à la politique que ce qui se rapportait à mon amour pour Octave. Ce récit tout personnel est donc traversé d'épisodes dont la portée politique m'a échappé en grande partie. Cependant, pour éviter des obscurités et des rabâchages inutiles, je te détaillerai au fur et à mesure bien des choses que je ne sus que beaucoup plus tard. J'imiterai ces romanciers complaisants qui, pour satisfaire l'impatiente curiosité du lecteur, enlèvent d'un revers de plume le toit des maisons, qui lisent couramment avec leur loupe de fée dans le cœur de leurs personnages muets, et dont l'oreille de sylphe surprend jusqu'aux dialogues à voix basse des conspirateurs les plus ténébreux.

Quand nous eûmes tout à fait pénétré dans le bois de chênes, l'exaltation qui m'avait soutenue jusqu'alors commença à tomber. La fatigue m'assoupissait malgré moi, et mes superstitions d'enfance peuplaient ces ténèbres de gnômes hideux, faisaient fourmiller dans ces solitudes des caravanes de sorcières échevelées, et ressuscitaient les morts de leurs tombes pour les échelonner, formes indistinctes et impalpables, tout le long de cette route interminable. Il me semblait que je marchais vers un abîme et que je ne pouvais m'en empêcher; que je franchissais un des cercles redoutables de l'enfer, mais que je sacrifiais mon âme volontairement, quoique avec épouvante, pour ne pas la séparer de l'âme d'Octave, comme Sapho se jeta du rocher de Leucade, pour rejoindre son amant, quoique à la vue du gouffre avide et béant, elle eût senti ses cheveux se dresser effrayés sur sa tête ainsi que des serpents et ses yeux se fermer d'horreur. — J'allai involontairement vers cette nouvelle crise de ma vie, vers ces épreuves que me prédisait l'instinct de mon cœur, mais j'allai. Quelle femme a jamais préféré la solitude entière et égoïste de son âme à la communauté de douleurs avec l'âme chérie !

Que de fois je crus sentir une main de marbre glacer mon épaule, quand je me heurtais à quelque racine d'arbre et qu'une branche s'accrochait à ma blouse! Pour rien au monde, je n'eusse osé me retourner, tant je craignais de voir des démons rampants troublés dans leur sommeil, se réveiller et me suivre de leurs yeux lumineux appuyés du coude sur quelque pierre sépulcrale. Le bruit de nos pas m'effrayait. Quant aux arbres qui s'alignaient devant nous, je voyais leurs bras feuillus s'incliner au souffle du vent, comme des spectres ironiques, et je me disais que ce vent ricanait dans les branches pour se moquer de ma folie.

En vain je levai mes regards vers le ciel. On ne voyait pas un coin de son œil bleu aux cils d'or. Et je pensais, dans mon imagination affaiblie, que les mauvais esprits qui glissaient et rôdaient autour de nous, comme des espions, avaient caché les étoiles sous leurs manteaux de nuages noirs. Mais sous nos pieds s'allumaient quelquefois d'autres étoiles pâles et bleuâtres; c'étaient les feux follets des bas-fonds marécageux qui s'égaraient rapidement dans les broussailles; mais dans mes souvenirs puérils, c'étaient les torches des pages du grand-veneur, et je m'attendais alors à voir filer devant moi sa terrible chasse; déjà j'entendais éclater les fanfares triomphales des cors, les aboiements de la meute infernale, les cris des chasseurs brandissant les épieux.

Et par moments même, tout s'animait encore plus. Les chouettes se perchaient immobiles au haut des arbres, graves comme des sphinx d'Égypte; les chauves-souris déployaient l'éventail échancré de leurs ailes velues; du creux de chaque chêne, du fond de chaque mare, s'épanchaient des légions de génies malfaisants et de larves immondes qui, estompés dans un brouillard rougeâtre, formaient deux rangées de spectateurs silencieux.

Et alors s'élançait la chasse effrénée. Je voyais bondir par-dessus moi la grande bête, les crocs blanchis d'écume, le poil étincelant, les flancs déchirés, fouillés, dévorés par les dents altérées des chiens. Chaque pas du furieux animal entaillait la terre. Puis suivait, comme l'éclair, le grand-veneur, courbé sur son gigantesque cheval noir, dont la croupe reluisait de sueur. Son panache flottait à moitié détaché de son chapeau, ses étriers pendaient, le sang ruisselait de son bras, ses éperons s'enfonçaient dans le ventre fumant du cheval. Il tournait vers moi son visage livide avec un sourire cruel. Grand Dieu! c'était la figure menaçante, le regard effroyable du recteur, et je cachai mes yeux sous mes mains glacées.

Je voulus cependant revoir encore l'affreux Meneur-de-Loups, et je regardai de nouveau. Chose étrange! son visage me parut celui d'une jeune fille, mais pâle et méchante; ses yeux noirs brillaient d'une expression dure et insultante, sa bouche se crispait dans un sourire de mépris et de haine. L'orgueil, dans tout son implacable égoïsme, respirait sur ces traits purs comme ceux de la Junon antique, mais non moins impérieux.

L'affreuse nuit! et pourtant, je suis bien sûre que ce ne fut pas là une vaine vision, mais un pressentiment envoyé par Dieu. Et lorsque tout se fut évanoui, qu'il ne resta rien de ce monde fantastique évoqué par mon délire, je sentis moi-même que ce rêve singulier se liait à ma destinée et qu'il ne pouvait mentir.

Nous poursuivions ainsi notre route à travers des solitudes de plus en plus sauvages. Au milieu des bois, nous traversions souvent des clairières arides et dangereuses pour quiconque n'eût pas été du pays, car des flaques d'eau croupie et verdâtre se cachaient sous des tapis de maigre bruyère grise ou de tourbe noire.

Tout ce paysage était sinistre et désolé. On n'apercevait ni hutte ni habitation, moi du moins, car je n'étais pas assez familière avec les usages du Bocage, pour savoir distinguer les cabanes de *chappuseurs*, creusées aux deux tiers dans le sol, et dont le toit fait de branchages, se trouve presque à fleur de terre et se confond souvent avec des piles de fagot entassées. Les paysans appellent *chappuser*, le travail d'équarrir le bois et de façonner les instruments aratoires. Pas un cri d'oiseau ne troublait le silence.

Dans ces gorges perdues, sauvages, chevelues d'arbres, on n'entendait gronder de loin en loin que l'écume d'un torrent au creux de quelque abîme, du fond duquel croissaient cependant quelques chênes rabougris et tordus. Peu à peu nous vîmes des roches se suspendre au-dessus de nos têtes et le chemin s'encaisser entre leurs murs formidables qui remplaçaient les haies. Enfin, étant arrivés à une certaine hauteur, je n'aperçus plus qu'une mer pétrifiée de vagues de granit. Le sommet d'un roc était la base d'un autre. On eût dit qu'ils eussent été empilés et échelonnés les uns sur les autres par quelque bras de Titan, comme les degrés d'une échelle gigantesque dressée pour l'escalade du ciel.

C'était vraiment un aspect d'une sublime horreur, et il était difficile d'imaginer que les habitants d'une contrée aussi rude fussent des gens doux et hospitaliers. Je l'avoue que j'éprouvai alors cet invincible sentiment d'appréhension puérile qui doit saisir un Européen perdu dans les solitudes du nouveau monde, vierges encore du pas de l'homme, et craignant, à chaque rideau de lianes inextricables qu'il troue ou soulève, de réveiller en sursaut une tribu d'Indiens fugitifs et désespérés.

Ce profond silence m'oppressait surtout le cœur, et la vue même d'Octave rassurait mal mon imagination exaltée, qui transformait presque son brancard en bière funèbre.

Vers la fin de la nuit cependant, nous crûmes tout à coup entendre un bruit sourd, puis une confusion de clameurs lointaines qui nous engagea à nous arrêter.

Le chasseur du roi dit au recteur d'une voix basse qui trahissait un peu d'inquiétude :

— Que peut signifier un tel mouvement dans le pays à cette heure. Il est impossible que les bleus aient osé pénétrer si avant. Serait-ce plutôt une bande des nôtres qui ont voulu protéger notre retour au bercail ?

— Regardez, voici quelque chose de plus étrange encore, répondit le recteur en étendant la main dans la direction de ce bruit singulier.

En effet, nous vîmes une lueur rouge s'élever du milieu de la forêt jusqu'au ciel qu'elle teignit d'une éclatante couleur de pourpre, et des tourbillons de fumée s'envoler dans l'espace.

— Ce feu brille dans la direction de la Bauge, s'écria le cadet de Chavannes. Ce serait en effet une drôle de bienvenue. Mais n'apercevez-vous pas encore des lueurs éparses dans le bois, Messieurs! je veux en avoir le cœur net. Restez ici sous ces halliers, et moi j'irai en avant, comme un éclaireur.

— Priez Dieu, Monsieur, que ce ne soit pas le château qui brûle par le fait de vos patriotes, dit le recteur au lieutenant prisonnier.



Nous ferons nos caravanes ensemble, n'est-ce pas? — Page 370, col. 2.

Ce dernier se croisa les bras sur la poitrine, et se mit à siffler la *Carmagnole* entre ses dents de l'air le plus insouciant et le plus détaché du monde.

Au moment où le cadet se mettait en marche, nous entendîmes le bruit plus distinctement, et nous reconnûmes aussi le son des cors et des trompes de chasse, qui retentissaient d'une façon extraordinaire.

Orré laissa aussitôt éclater un gros éclat de rire :

— La peur vous trouble-t-elle l'esprit? s'écria-t-il. Ce sont nos gaillards qui chassent, par Dieu, à courre. J'ai reconnu le cor de Richard.

— La nuit, à cette heure! quelle folie! dit le recteur.

— Encore un caprice de ce démon de Renée, reprit en soupirant le cadet. Elle aurait bien pu m'attendre pour me mettre de la fête. Mais bah! pense-t-elle jamais aux autres, quand il s'agit de son plaisir ou de sa fantaisie. Elle mène tous nos bandits comme elle veut ; et vous-même, je suis sûr que vous n'auriez pas le courage de la gronder en face.

Je ne sais pourquoi je tressaillis en pensant à l'étrange hasard qui devait réaliser si promptement les prophéties de mon rêve. Était-ce donc un pressentiment?

C'était la première fois que je comprenais sérieusement que des femmes pouvaient habiter le château de Chavannes.

Le chasseur du roi continua :

— Allons, Messieurs, pressons le pas, et nous arriverons à la Mare-aux-Biches.

Nous obéîmes. Au bout d'un quart d'heure de marche, nous voyions des lumières à quelques pas de nous. Le cadet poussa le même glapissement que la Colliberl; des cris semblables lui répondirent.

Les lumières se rapprochaient de nous. C'étaient des torches portées par des paysans postés au coin des sentiers. Presque aussitôt, nous vîmes accourir, ou plutôt voler, glisser comme des éclairs, par une allée transversale, quatre à cinq jeunes gens robustes, en habits de chasse, à la barbe inculte, à tournures de brigands, et dont les traits me parurent, sinon laids, du moins durs, irréguliers et totalement dépourvus de grâce.

— Par ici, frères! par ici, Richard! cria Orré qui crut qu'ils venaient à notre rencontre.

— Impossible de nous arrêter, Orré, répliqua le premier d'un ton bourru.

Et il passa.

— Nous voici, Armand. Viens embrasser Octave, continua le chasseur du roi.

— Tout à l'heure, Orré, repartit le second.

Et il disparut.

— Sont-ils devenus fous? dit le cadet. Et toi, Jean, et toi, Gaspard, allez-vous aussi nous fuir comme des pestiférés.

Ceux-ci s'éloignèrent à toutes jambes, sans daigner lui répondre.

Le dernier allait heureusement avec beaucoup plus de lenteur, et je puis même avancer, sans médisance, qu'il trébuchait presque à chaque pas, ce qui contribuait à rendre sa démarche beaucoup plus solennelle, quand il reprenait son équilibre. C'était un épais gaillard à trogne fleurie.



Une de ses mains s'appuyait sur l'épaule du Collibert. — Page 346, col. 1.

Orré le saisit au collet, et le secouant rudement :

— Ah! ça, Michel, lui demanda-t-il, le diable a-t-il détraqué la cervelle de mes honorables frères? quelle mouche les pique? Croient-ils avoir une légion de représentants du peuple à leurs trousses!

Michel ne bougea pas, et regarda son frère d'un air supérieurement niais et stupide.

— En voilà enfin un de raisonnable, dit le cadet avec satisfaction en le lâchant. Voyons, frère, m'expliqueras-tu pourquoi tous les enfants allongent les jambes comme des cerfs traqués, au lieu de s'arrêter ici, quand je m'égosille à le leur crier.

Le jeune homme raisonnable se passa la main sur le front pour rassembler ses idées. Mais elles étaient probablement obscurcies par une cause que m'expliqua l'exclamation suivante de Orré, impatienté de ce silence hébété :

— Diable d'ivrogne! es-tu muet! ne pourra-t-on tirer un mot de cette outre à cidre. Dis-moi : pourquoi courais-tu?

— Parce que mes frères couraient, repartit Michel avec un flegme digne de la gravité d'un docteur.

—Voilà un motif, dit le cadet en riant, mais pourquoi couraient-ils?

— Tu ne devines pas, bégaya Michel avec cette indécision lourde si fatigante chez les gens troublés par les fumées du vin. — Quoi, tu ne devines pas, toi qui es si futé chasseur.

— Je ne devine pas; continue.

— Tu perdras ton nom, Orré, poursuivit l'ivrogne, si tu n'as pas plus de nez que ça. Eh bien! donc, je vais te dire. — Il n'y a pas besoin de trépigner pour cela comme un possédé, — j'ai la langue un peu paresseuse, parce que je n'ai pas pu finir le coup de l'étrier.

— Abrégeras-tu, tonne de verjus moisi, interrompit le cadet de Chavannes furieux.

— Ne te lâche pas, Orré, ne dirait-on pas que tu n'as jamais trinqué, au retour de la chasse, avec ton gros frère Michel. Allons, sois franc, et avoue qu'un *piché* de cidre débrouille furieusement les idées le matin, vous désaltère le gosier sèche de poussière à midi, et vous prépare le soir à dormir du sommeil du juste.

— N'as-tu que ces sornettes à nous débiter, Michel? interrompit brusquement le chasseur du roi.

— Je voulais aussi te dire que nous avons voulu venir tous au-devant de vous. Mais pour nous distraire, et renouveler la provision du gibier, nous avons voulu courre le cerf. Une idée de la cousine.

— Ah! une merveilleuse idée, s'écria le chasseur. Une chasse de nuit. Admirable. Je reconnais là notre amazone. Je vois d'ici le gibier réveillé au gîte, hagard, ébloui, fou; la lueur des torches espionne les fourrés, furète dans les terriers, fouille les bouges, miroite sur les mares et les étangs. Je vois des troupeaux de bêtes hurler, gémir, grogner, bondir, grimper, nager éperdus. Mais, Dieu merci, il doit y avoir assez de gibier ici pour que mes frères ne craignent pas que je leur enlève toute leur chasse.

— Oh! ce n'est pas cette crainte-là qui les faisait courir, repartit l'ivrogne avec un air fin.

— Peut-être daigneras-tu nous dire enfin le pourquoi?

— Voici. Nos chiens ont perdu la piste du cerf et nous nous égarions du côté de la croix des Colliberts, lorsque nous avons entendu le cor de Renée qui ne s'est pas laissé donner le change, elle.

— Et elle est seule?

— Elle doit être seule aux prises avec le cerf, vers les rochers de la Mare aux Biches. Voilà pourquoi mes frères couraient.

— Et tu me laissais bavarder ici, quand Renée est peut-être en danger, s'écria le chasseur du roi. Et tu me dis cela maintenant. Allons, va cuver ton cidre, gros piché ambulant.

Et d'un coup de poing à assommer un bœuf, il fit rouler lourdement à terre le brave Michel, puis il dit au recteur :

— N'y a-t-il pas un démon logé dans la cervelle de cette belle fille-là?

Et me prenant la main :

— Venez avec moi, camarade, ajouta-t-il, il s'agit de sauver notre reine de beauté.

Je regardai Octave avec inquiétude, mais le recteur me dit froidement :

— Je reste avec lui. D'ailleurs, M. le comte est aussi en sûreté sous ces halliers, que derrière les remparts de son château.

Octave lui-même me fit signe de suivre le cadet de Chavannes qui me remit en main la canardière que son frère Michel venait de lâcher en tombant, et nous nous élançâmes sur la trace des autres chasseurs.

De distance en distance, des paysans étaient échelonnés, agitant des torches. Nous courûmes donc entre deux haies de feu, qui nous criaient à l'envi :

— A la mare! aux rochers!

Nous entendîmes un nouvel appel du cor, qui résonna comme un cri d'alarme.

Le chasseur du roi s'arrêta.

— Mes frères se sont trompés, dit-il après avoir bien écouté. Le cerf n'aura pas grimpé sur les rochers pour se lancer à la mare. Coupons par cette allée à droite. En deux minutes nous arriverons au carrefour du Chappuseur.

En effet, toujours courant, sous cette pluie d'étincelles, nous atteignons un immense carrefour où aboutissent douze allées et trente sentiers.

Ce carrefour est une pelouse verte, étoilée de fleurs. Les arbres ont de hauts troncs noirs, droits comme des piliers, et tout brodés, festonnés, enguirlandés de lierre et d'autres plantes grimpantes qui montent jusqu'à leurs larges panaches de feuilles vertes.

Il n'est plus nuit, car le carrefour est éclairé comme en plein midi; mais ce n'est pas le soleil dont les rayons d'or criblent de gouttes de lumière ce site sauvage et charmant. Des torches sont toujours semées çà et là, au poing des paysans nichés à la cime des arbres ou accroupis à leur pied, ou cachés dans les petits sentiers veloutés de mousse verte.

Au milieu de la pelouse s'ouvre et miroite un étang, dont l'onde tranquille s'endort, du côté opposé, à la base de quelques rochers, couronnés de bouquets de frênes qui flamboient.

Le bord dont nous approchons n'est encadré que d'une ceinture de grands nénuphars jaunes. Un canot se balance sur cette mare étincelante dont les rives ondulent et forment de capricieux zig-zags.

Au milieu de ces solitudes, le carrefour du Chappuseur semble un Eden, une oasis enchantée, la salle de bal des esprits de la nuit.

Le lac est pourpre et violet, sous les flammes qui s'abaissent vers lui, et le font rayonner comme un miroir de diamants. Les frênes brûlent sur les rochers. Ils se tordent, rouges et blancs de chaleur, sous les spirales de feu qui les embrassent, font pétiller leurs branches et les secouent comme des fuseaux enflammés dans la mare où ils s'éteignent en fumée crépitante. Ils conservent leur forme et se détachent, spectres lumineux, dans l'air jusqu'au moment où ils éclatent en pluie de cendre rouge.

La chasseresse s'est vraiment donné un plaisir de reine.

Nous voyons arriver en haut des rochers, qu'illumine l'incendie, les quatre frères, Richard, Armand, Jean et Gaspard.

En ce moment, le cerf, relancé, qui a secoué les grappes de chiens accrochées à ses flancs, vient de plonger dans la mare, éperdu, haletant devant la poursuite de la terrible amazone. Pauvre animal, sans doute, il s'est souvenu d'avoir toujours trouvé ce lac silencieux et paisible, quand la lune l'enveloppait d'une gaze d'argent, aux heures sereines et recueillies de la nuit; alors il venait s'y baigner d'un pied timide, l'œil et l'oreille inquiets du moindre bruit, d'une feuille qui tombait, d'un insecte qui bourdonnait, d'un oiseau qui se réveillait sur une branche tremblante. Comme il s'enivrait alors, ainsi que ses biches et ses faons enjoués, des parfums mystérieux qu'exhale la transpiration des arbres, des plantes et des fleurs! Comme alors ils aspiraient l'haleine odorante et saine de la forêt, certains qu'ils se sentaient d'être à l'abri des pièges de l'homme, certains que le ciel seul les regardait par ses yeux sans nombre. Aujourd'hui cette mare perfide, c'était la mort. Tout avait changé. Le flambeau éclairait la nuit mélancolique. Les cris des chasseurs remplissaient le silence. Il ne s'agissait plus de boire la rosée, mais de pleurer et de mourir. Oui, c'était bien là une noble fête féodale.

Moi, je ne voyais donc que ce misérable cerf, nageant désespérément dans ce lac étincelant. Mais le cadet de Chavannes s'écria :

— Dieu soit loué! voici Renée. Nous arrivons à temps.

Nous n'étions plus qu'à cinquante pas de la noble amazone.

Je la vois, immobile sur son cheval noir dont les naseaux fument. Un justaucorps de velours vert dessine son corsage de reine. Sous les plis de sa longue jupe de damas vert étincèlent les éperons d'argent de ses petites bottines fauves. Un mouchoir rouge de Chollet est négligemment noué à son cou. Une plume brisée pend à son chapeau noir à rebords retroussés, autour duquel court un feston d'argent. Sa main repose sur la poignée de son couteau de chasse. J'embrasse tous ces détails d'un seul coup d'œil : une femme n'a pas besoin de deux secondes pour esquisser le portrait d'une autre femme.

Cependant les jeunes messieurs de Chavannes commencent à descendre des rochers, précédés d'une meute de chiens dont quelques-uns se laissent dégringoler et les autres se jettent résolûment dans la mare.

Le cerf, effaré, recule devant ces nouveaux ennemis. Essoufflé, palpitant, il fait volte-face et revient avec angoisse vers le bord où l'attend l'implacable

chasseresse, teinte de rouge, elle aussi, comme l'eau, l'air, le ciel, les arbres et les hommes.

La fraîcheur de l'eau n'avait pas entièrement épuisé les forces du pauvre animal. Mais il haletait, tirait la langue, et son élan se lassait en bonds irréguliers.

J'entendis le chasseur du roi dire au paysan qui portait la dernière torche :

— Et pourquoi, mauvais gars, n'es-tu pas allé à l'aide de ma cousine Renée?

— Mam'zelle nous a défendu de bouger, répondit-il. Alors Orré murmura :

— Diable! c'est qu'elle n'aime pas à être contrariée!

Et lui, à son tour, ne s'avança plus que lentement.

Mais moi, effrayée du danger que courait cette hardie jeune fille, émue de compassion en même temps pour ce pauvre cerf qui, depuis qu'il avait touché le bord, pliait sur ses jambes pourcuses et penchait languissamment la tête, comme s'il n'eût plus eu la force de la soutenir, je m'élançai vers le lac.

J'arrivai entre elle et le cerf, juste au moment où celui-ci, s'apercevant que le carrefour était cerné par un cercle de torches, venait de s'acculer contre un chêne de la rive et de dresser sa ramure en attitude de vendre chèrement son dernier souffle.

La jeune chasseresse avait, de son côté, éperonné son cheval et s'avançait impétueusement vers l'animal aux abois qui osait lui faire tête.

Par un mouvement involontaire, j'étendis mes mains vers elle comme un suppliant. Je sentis le souffle ardent du cheval sur mes mains glacées.

Elle l'arrêta court avec une force et une adresse singulières. Je la vis bien en face.

La colère empourprait son visage, et ses yeux étincelaient. Ses cheveux dénoués tombaient sur ses épaules rondes et satinées, qui laissait resplendir l'échancrure de son justaucorps. Un sourire dur et cruel pétillait dans son regard noir d'une ironie hautaine; la contraction de ses lèvres blanches et minces, son nez fin et droit, mais légèrement bridé du bas, dénonçaient des sentiments qui n'avaient rien de généreux ni de bienveillant.

— Qui ose toucher à ma chasse? dit-elle d'une voix dont le timbre grave avait des tons aigres et métalliques comme le fer.

Et du bout de sa cravache elle flétrit mon épaule, afin de m'éloigner. Je ne bougeai pas.

Cependant quelques chiens ayant traversé la mare à la nage, vinrent rouler sous les yeux du cerf. Les cris des chasseurs se rapprochaient. L'animal, aveuglé par la peur, sembla prendre son élan pour bondir. Je tremblai et reculai alors, car j'étais femme, et je sentis un frisson courir dans tous mes membres et mes genoux s'affaisser.

— Tu as peur, blanc-bec! s'écria la belle Renée en m'écrasant de son sourire dédaigneux et fixant ses yeux sur les miens, comme pour savourer ma terreur au lieu d'en avoir pitié. Tiens, prends exemple d'une femme, continua-t-elle, et sache que si elles n'étaient pas énervées par l'éducation perfide et l'esclavage auxquels les asservissent leurs tyrans, elles seraient plus vaillantes que les plus braves d'entre eux!

Elle lança son cheval en avant au moment où le cerf s'élançait, lui aussi.

Le cheval, reçu à la pointe des terribles andouillers du cerf, fut éventré et alla rouler à terre, traînant ses entrailles.

La bête aux abois lança presque aussitôt en l'air deux chiens qui venaient de la mordre à la gorge.

La belle chasseresse avait sauté plutôt qu'elle n'était tombée sur le gazon, car elle se releva leste comme une couleuvre, et on n'avait pas eu le temps de s'écrier à la vue de sa chute, qu'elle marchait déjà intrépidement sur le cerf.

Le cadet de Chavannes s'écria :

— Je vais tirer. Prenez garde, cousine. Éloignez-vous.

— Allons donc! mon couteau de chasse suffira pour abattre ce vil champion, répliqua-t-elle brusquement.

Et elle avança.

Orré tira néanmoins, — et le cerf retomba, le jarret fracassé.

Les chiens alors se pendirent à sa gorge, à sa tête, à sa langue pendante.

De grosses larmes roulèrent dans les yeux de la pauvre bête.

Je frissonnai, je l'avoue, comme si j'eusse vu pleurer un enfant; il y avait tout un instinct de souffrance et de désespoir suprême dans cette victime d'un plaisir sanglant et puéril.

Je vis la belle Renée s'approcher de lui de sang-froid, sans comprendre ce qu'elle allait faire. Elle avait son couteau de chasse à la main.

Elle lui enfonça dans le côté, — le retourna plusieurs fois — et agrandit ainsi coquettement la plaie.

Le cerf fit un dernier effort pour se soulever, — et le sang jaillit et éclabousa la figure, la jupe et les mains de la belle chasseresse.

Elle sourit, — d'un sourire tranquille, — comme une personne satisfaite d'avoir bien accompli son œuvre. Cette froide cruauté dans une femme me fit horreur, et je reconnus bien alors en elle la méchante jeune fille de mon rêve.

Je ne pus même m'empêcher de m'écrier avec une indignation contenue :

— Ah! madame, comment avez-vous eu le courage?...

— Ce sont de nobles tâches, répondit-elle en jetant sur le cercle de chasseurs qui nous entourait déjà un regard impérieux. Ainsi, messieurs, devraient être traités tous les lâches qui barreraient le chemin aux fidèles amis du roi ou tenteraient de les trahir!

On applaudit à ces paroles par de grandes acclamations.

— Vous devenez fanatique de la chasse, lui dit le cadet de Chavannes avec humeur, et vous finirez par tomber un beau jour sous le boutoir d'un sanglier.

— Les sangliers ne se mangent pas entre eux, bourru, répliqua-t-elle en riant. Vous en avez sur votre écusson, et je suis de la famille, Orré. Oui, j'aime la chasse, parce que c'est une image de la guerre et que, dans cette lutte, chacun doit mettre en jeu tout ce que Dieu lui a donné de force, de courage et d'adresse, pour se défendre ou pour vaincre; mais dans peu, j'espère, nous ferons une chasse d'un genre plus relevé. Voici Octave de retour.

Pendant que les chiens dévoraient les entrailles du cerf, ignoble spectacle dont elle semblait jouir sans dégoût, je l'entendis encore murmurer :

— Oui, le triomphe est une glorieuse ivresse qui

épanouit le cœur. Oh! Octave nous aidera à donner l'impulsion à ses brutes de frères, et nous tâcherons de rendre du moins leurs vices bons à quelque chose, mais, au milieu de ce tumulte, j'ai oublié de lui souhaiter la bienvenue. Venez, Orré.

Et, prenant le bras du chasseur du roi, elle se dirigea vers les baltiers, où nous avions laissé Octave et nos campagnons.

Voilà comment m'apparut pour la première fois la femme extraordinaire qui devait mettre le comble à mes malheurs, et dont la funeste influence devait contribuer à faire du reste de ma vie une lente agonie.

LA BAUGE.

Je me sentis immédiatement isolée, perdue, abandonnée au milieu de cette foule d'hommes grossiers et sauvages, qui tous jetaient sur moi des regards curieux et railleurs.

Heureusement, le chasseur du roi ne tarda pas à reparaître, et lorsqu'il eut annoncé que j'étais le compagnon d'Octave et que je lui avais deux fois sauvé la vie, un changement subit s'opéra dans les physionomies, et j'eus à subir des témoignages de bruyante et triviale cordialité qui m'embarrassèrent encore plus que les railleries brutales.

— Le damoiseau est novice, mais nous le formerons, dit gaiement Orré. Mon jeune gars, je vais vous présenter mes frères. Ils ne poudrent pas leurs cheveux et ne sortent pas de l'Œil-de-Bœuf de Versailles. Ils préfèrent leurs souliers ferrés aux talons rouges; mais ils sauront faire leur cour au roi à leur manière, en se jetant à corps perdu sur les canons des bleus!

Les quatre grands jeunes gens, dont la barbe hérissée, les longs cheveux emmêlés, les yeux rouges ou inertes, les vestes de siamoise, les larges pantalons de coutil, les mouchoirs rouges enroulés autour du cou, ou noués en ceinture autour de la taille, m'offraient l'exacte ressemblance des brigands que j'avais rêvés d'après les contes populaires, défilèrent devant moi, en me saluant assez gauchement et me serrant tour à tour les mains d'une force à me faire crier.

Le premier, nommé Richard, me parla d'une voix glapissante, assez semblable à un aboiement et en entremêlant ses paroles d'exhortations à ses chiens qui nous entouraient, sautaient jusqu'à sa poitrine, frottaient leurs têtes contre nos jambes et léchaient les mains de leur maître avec leur langue sanglante.

— Je vous ferai connaître le pays, mon jeune Parisien, et ce sera une joyeuse besogne. — A bas, Hubert! à bas! — Il est giboyeux, comme vous voyez, et nous nous amuserons. Vous êtes chasseur: eh bien! que dites-vous de ce vieux Dauphin? — Saute pour le Parisien, vieux dogue, et montre tes crocs! Avez-vous vu beaucoup de chiens aussi beaux que Bidassoa, dans votre grand Paris? Regardez. C'est un chien couchant d'Espagne. Il chasse du haut nez et pique la sonnette. Et celui-ci, l'effroi des blaireaux. Coule, coule, Basset!

—Mille remercîments, répondis-je, confondue de ce jargon inintelligible pour moi; mais je ne suis pas chasseur.

— Pas chasseur! répéta-t-il en me regardant comme s'il eût regardé quelque bête sauvage et inconnue.

— Et je n'ai nulle envie de le devenir, continuai-je pour lui ôter tout désir d'insister. Je ne puis voir couler le sang des animaux sans frissonner, et d'ailleurs je ne suis pas assez robuste pour que les fatigues et les dangers de la chasse soient jamais pour moi un plaisir.

Malgré le ton ferme et arrêté avec lequel je lui parlai, je m'attendais presque à le voir me rire au nez. Mais il se contenta de me regarder avec une attention qui me fit rougir; puis il murmura:

— Qu'il n'en soit plus question, mon jeune monsieur. Je sais qu'il est des provinces où les *clercs* n'osent pas chasser.

Puis il me quitta en hochant la tête et rappelant sa meute.

Le second frère, Armand, vint me demander si j'étais bon écuyer. Il me dit qu'il avait la surintendance des écuries du château, et que je verrais qu'il n'y avait pas un palefrenier à la Bauge qui sût mieux que lui étriller, panser et dompter un cheval. Sa tournure répondait de ses talents. Je lui dis que je le croyais sur parole, mais que de ma vie je n'étais montée à cheval. Une assertion si inouïe renversait toutes ses idées sur l'emploi des facultés humaines.

Il s'éloigna aussitôt pour aller faire des gorges chaudes avec quelques-uns de ses compagnons au sujet de ma crasse ignorance hippique. Décidément, je me perdais de réputation avec une facilité et une persistance singulières.

Jean, le troisième frère, n'était ni chasseur ni maquignon. Il était distrait, ses bas tombaient sur ses talons; il était rasé d'un seul côté et avait noué autour de sa tête un mouchoir rouge, parce qu'il avait perdu ou oublié son chapeau. Il me demanda d'un air effaré comment se portait son frère Octave, et quand je lui eus répondu qu'il était souffrant, il me cria:

— Je suis ravi qu'il nous revienne en si bonne santé!

Puis il me quitta en courant, pour boire dans sa gourde une gorgée d'eau-de-vie; il ne m'avait pas seulement écoutée. Je le vis ensuite vider le fond de sa gourde au visage d'un chasseur qui était à côté de lui, et s'étonner fort des éclats de rire qui suivirent cette équipée. Il avait cru répandre ce reste d'eau-de-vie à terre.

Quant à Gaspard, qui louchait affreusement, et dont la figure enluminée et barbue ressemblait à celle de ces satyres de terre cuite que j'avais vus embrasser effrontément des nymphes fort ébréchées sous les charmilles de la petite maison d'Octave, il s'approcha de moi d'un air mystérieux et confidentiel, et me donnant des petites tapes sur l'épaule:

— Vous êtes joli garçon, mon petit ami, dit-il d'une voix mielleuse qui contrastait avec ses formes ramassées et athlétiques; eh! il ne faut pas rougir pour cela. Vous n'aurez pas à vous plaindre du pays. Vous y trouverez de jolies filles, des vilaines, c'est vrai, mais qui seront flattées d'attirer l'attention d'un si gentil aristocrate. Nous ferons nos caravanes ensemble, n'est-ce pas? et nous nous consolerons de la bégueulerie de ces prudes, comme la cousine, qui se croiraient déshonorées si un honnête gentilhomme leur adressait le moindre mot de galanterie.

Voilà les avances courtoises contre lesquelles je fus obligée de me défendre, et sans témoigner ni indignation ni dédain, pour ne pas révolter contre moi la vanité de tous ces nobles vauriens, abandon-

nés comme des bêtes à tous leurs mauvais instincts, à leurs appétits pervers. Et juge quelle présence d'esprit, quel courage il me fallut pour ne pas tomber dans le désespoir et parvenir à écarter tous les soupçons sur mon déguisement. Je n'avais aucune des qualités, ou pour mieux dire, aucun des vices qui pouvaient me concilier les bonnes grâces des frères d'Octave, et le mensonge m'était si fort en horreur que, pour rien au monde, je n'eusse voulu feindre de partager leurs goûts.

Quand l'ivrogne Michel reparut, il me dit:

— Vous êtes un brave jeune homme, monsieur Camille, nous boirons ensemble. Je veux vous apprendre à tenir tête à dix paysans.... à vider noblement trois *pichés* sans rouler sous la table. On noie tous les soucis au fond d'un pot !

Je lui repartis tout net que pour cause de santé je ne buvais que de l'eau, — et je me réjouis sincèrement de voir tous les frères me battre froid, à l'exception du cadet de Chavannes.

Je me croyais vraiment tombée dans une tanière de brigands, en voyant la mine farouche et en entendant le rude patois de ces hobereaux de province, qui semblaient vivre en retard de deux cents ans, et ne pas avoir laissé entamer, par une seule idée nouvelle, leur écorce d'ignorance, de tyrannie et de grossièreté. Je compris que je n'avais à trouver d'appui en aucun d'eux et ma pensée se reporta alors sur l'Innocent, cet être chétif qui seul paraissait avoir deviné les mystères et les inquiétudes de ma position.

Cependant nous nous étions mis triomphalement en marche vers le château, au milieu d'un tumulte fort séduisant sans doute pour l'oreille d'un chasseur, mais très-assourdissant pour celles de toute autre classe de l'espèce humaine. J'étais mortellement fatiguée et j'éprouvais le plus grand besoin de repos. Aussi fus-je agréablement surprise, lorsque le chasseur du roi me dit avec une sorte d'orgueilleuse emphase:

— Tenez, camarade, voici la *Bauge*.

Certes, le château méritait bien ce singulier et terrible surnom. Je crus voir une montagne dont on aurait fait une prison, — une de ces formidables cages de pierre et de fer, que la féodalité, cette hydre aux cent mille têtes, avait suspendues comme une menace éternelle et visible à la crête de toutes les hauteurs.

Je sens que ma plume sera impuissante à te décrire cette cage, dans laquelle j'allais me jeter à la légère, comme un oiseau étourdi, tandis que de noirs pressentiments s'éveillaient dans mon cœur. Je voudrais cependant t'en donner une idée, mon cher enfant, pour que tu puisses comprendre le sentiment d'horreur et d'épouvante qui me saisit alors, et comment j'eus à refouler une irrésistible envie de pleurer.

Nous nous trouvions sur la lisière de ces bois perdus, pleins de gorges sinistres, de mares désolées, de clairières monotones, — et qui de toutes parts entouraient la Bauge, comme un magnifique cadre.

Devant nous s'élevait la base granitique d'une montagne, dont la fureur des vents avait sans doute ravagé le sommet dans des temps bien reculés. La main de l'homme ne pouvait avoir accompli un pareil prodige.

Sur cette immense plate-forme deux étangs s'étaient creusé leur lit, véritables étangs suspendus, qui cernaient, de notre côté, une presqu'île sur laquelle se dressaient les hautes tours grises du vieux château.

C'était un bâtiment ancien, vaste, construit dans des proportions colossales et massives, et dont l'aspect répandait dans l'âme un mélancolique effroi. L'aube incertaine ajoutait encore à l'impression bizarre que je ressentais, en contemplant ce vieux manoir éclairé de teintes indécises, triste et sombre comme les bois au milieu desquels il était caché. Il m'apparaissait si soudainement que je ne pus chasser une crainte superstitieuse, comme s'il eût surgi devant moi par suite d'une création magique.

Les deux étangs, moirés de plaques vertes, bordés de saules, d'yeuses et d'ajoncs, lui donnaient un caractère plus solennel que n'eussent fait des fossés ordinaires. On ne les traversait que sur une étroite chaussée de bois, facile à rompre ou à brûler.

Le contour de la presqu'île s'enveloppait d'une ceinture de remparts très-dégradés, — percés de meurtrières d'où s'allongeaient, non des canons de fusil, mais de longues tiges de lierres et de mauves; je devinai des débris de créneaux rongés par la mousse et la brioine, étouffés sous les innombrables plantes parasites qui flottaient autour des pierres désunies.

La Bauge offrait un aspect de solitude et d'abandon si attristant que j'en fis l'observation au cadet de Chavannes.

— Vous avez raison, me répondit-il non sans quelque embarras. Notre père, le vieux marquis, avait en effet abandonné ce manoir depuis plusieurs années, on ne sait pourquoi. A cause de sa situation solitaire et perdue, sans doute; mais c'est ce même motif qui nous a engagés à y revenir, depuis que la guerre a commencé dans le Bocage et que nous avons senti le besoin d'un abri sûr et d'une forte position. Le marquis a dû se faire violence, car il n'aimait pas ce château. On a eu assez de peine à remettre quelques-unes de ses vastes salles en état de recevoir des vivants; — quant aux morts, ils ne se gênaient pas pour en user comme de leur bien pendant notre absence, ajouta-t-il en riant avec effort, — si nous ne croyons les contes débités par les paysans et les *chappuseurs* des environs.

— Est-il possible, m'écriai-je, que de pareils récits aient cours !

— Les histoires les plus absurdes trouvent toujours des sots pour les croire. Mais vous n'êtes pas, j'espère, un esprit faible qui ajoutez foi à ces contes de nourrices. Vous venez de Paris, c'est tout dire. Tandis que tous ces robustes gaillards qui nous entourent et qui, sur l'ordre du recteur, mettraient leurs poitrines à la bouche des canons des bleus, tremblent comme des femmelettes et sentent leurs cheveux se hérisser, quand le premier manant venu leur parle d'ombres ou de fantômes qu'il a vu s'enfoncer dans les murs de la Bauge, et des lueurs surnaturelles qui brillaient souvent, la nuit, aux fenêtres du château.

Je restai fort surprise, comme tu peux croire, de cette étrange conversation qui ressemblait presque à une confidence. Mais ayant remarqué l'attention avec laquelle le cadet de Chavannes me regardait, comme s'il eût voulu étudier l'impression de ses paroles sur moi, tâter mon courage, ou voir quel fond il pouvait faire sur ma faiblesse, je cachai mon trouble, et, appelant à moi tout mon sang-froid, je lui répondis avec assez de calme:

— Votre arrivée a dû faire justice de ces supers-

titions ridicules. Quand les paysans auront vu que les fantômes vous cédaient la place....

— Oh! ils ne font pas si bon marché que vous de ces belles inventions, interrompit Orré. Il faut vous dire que nous n'avons eu le temps de faire préparer qu'une partie des appartements. Il a fallu chasser l'humidité à force de feu, et renouveler le mobilier que la pluie, le soleil, la poussière et les quatre vents avaient notablement endommagé. Nous habitons l'aile restaurée; mais le reste du château n'a pas seulement été visité.

— A quoi tient donc cette négligence? lui demandai-je.

— A dire vrai, répliqua-t-il, personne ne se souciait de vérifier la source des faits étranges dont il était question. Les assassins aussi, murmura Orré, comme s'il se parlait à lui-même, sont lâches dans les ténèbres et la solitude, face à face avec eux-mêmes. Leur conscience troublée, voilà le fantôme qu'ils redoutent et qu'ils fuient, et qui les accompagne dans les endroits les plus déserts et les plus cachés. Ils aiment mieux s'étourdir par les plaisirs bruyants; ils évitent de regarder leur crime et ils croient l'oublier. Les insensés, comme si le temps ne devait pas venir où la malédiction de Dieu changera en poison le vin sur les lèvres du buveur, broiera l'écuyer sous les sabots de son cheval favori, incrustera une idée fixe dans l'esprit mobile qui flotte comme le vent, et mettra un cadavre, au visage livide, dans les bras du débauché, au lieu de la folle maîtresse qu'il croira étreindre!

Cette prophétie menaçante paraissait si bien s'appliquer aux frères du chasseur du roi, que je ne pus m'empêcher de le regarder avec une émotion extraordinaire, et lui dire:

— Parlez plus bas, monsieur. Pensez-vous donc être seul?

Il fixa sur moi des yeux troublés, puis sortant tout à coup de sa rêverie comme d'un sommeil brusquement interrompu, il s'écria avec violence:

— Qu'ai-je dit, jeune homme? des paroles insensées peut-être, et que nul ne devait entendre.

— Des paroles vagues, auxquelles je n'ai rien compris, monsieur, au lieu de m'expliquer pourquoi une partie du château était restée abandonnée, comme je vous le demandais!

— C'est bien, répondit-il en reprenant son air soupçonneux. La seule explication que je puisse vous donner, c'est que personne n'avait intérêt à pénétrer des mystères fort contestables et que la curiosité seule ne pouvait entraîner aucun de nous à courir les risques de l'aventure.

— Vous croyez donc, monsieur, repris-je, qu'il y aurait eu des dangers sérieux pour le téméraire......

— Assurément, répliqua-t-il en éclatant de rire, mais d'un rire un peu forcé, à ce que je crus remarquer. Voyez cette grosse tour à l'aile droite du château, flanquée de sa tourelle en brique, ronde, au toit pointu, écaillé d'ardoises.

— Eh bien! dis-je en suivant des yeux avec un frémissement involontaire chacun de ses gestes.

— C'est dans cette tour que se trouvent les anciens appartements d'honneur du marquis de Sanglier-Chavannes, continua Orré. Eh bien! l'intérieur en est tellement en ruines, les escaliers sont tellement délabrés que le plus hardi de nos chasseurs n'oserait tenter de la visiter. C'est de cette tour que vous entendez sortir la nuit des gémissements lamentables, chaque fois qu'un de mes frères médite ou exécute quelque méchante prouesse. Voilà ce que nos paysans et la plupart de nos domestiques vous répéteront à l'oreille, d'un air consterné, car c'est là leur marotte.

— Et vous, monsieur, n'avez-vous jamais rien entendu, lui demandai-je d'un ton fort sérieux, malgré la légèreté insouciante qu'il affectait.

— Jamais, dit-il sèchement; et pourtant je me suis souvent assis au pied de cette tour mystérieuse. Mais je n'ai jamais entendu d'autre plainte que celle de la bise qui sifflait à travers les vitres brisées et s'engouffrait dans les longs corridors silencieux. Je n'ai jamais vu d'autre fantôme que ce pauvre diable de Collibert qui rôde nuit et jour dans les cours du château, et qui, à coup sûr, pourrait bien passer pour une ombre ou un squelette, à des yeux prévenus, tant il est maigre et chétif.

Je ne sais pourquoi cette image de Collibert, se glissant d'un pas furtif dans les ténèbres de la Bauge, me parut se relier aux mystères que le chasseur du roi voulait nier.

— Ainsi, ajoutai-je, personne n'a pénétré dans cette tour depuis longtemps?

— Depuis une douzaine d'années, répondit-il d'une voix un peu altérée. Mais qu'il ne soit plus question de ces billevesées entre nous. Si je vous en ai parlé, c'est qu'il fallait que vous fussiez prévenu, afin de ne pas être tenté de faire des questions indiscrètes sur un sujet si puéril. Nous nous sommes promis, mes frères et moi, de ne jamais réveiller chez notre père le souvenir de l'ancienne splendeur de la Bauge et des événements qui le décidèrent à abandonner cette noble demeure.

Tu peux penser que ces détails émurent vivement ma curiosité, et que j'oubliai un moment mes propres malheurs afin de rêver à ceux qui avaient dû frapper le puissant marquis de Sanglier-Chavannes, pour le forcer à prendre une si bizarre résolution. Je gardai le silence et je regardai, avec un serrement de cœur, le pittoresque et effrayant château, qui devenait désormais pour moi le théâtre mystérieux de quelque crime inouï, échappé à la vue et à la justice des hommes et enfoui dans l'ombre. Je soupçonnai vaguement, au fond de mon cœur, la bande de nobles oursons qui nous entourait et je cherchai des yeux des taches de sang à leurs vêtements et à leurs mains.

Des imprécations me venaient aux lèvres contre ce château funeste. C'était bien là une *bauge*, la retraite inabordable où le premier baron, souche de cette famille patricienne, hardi détrousseur de grands chemins peut-être, devait entraîner les victimes de son poignet de fer et de sa masse d'armes. Un Mandrin heureux, un Cartouche impuni, ne sont-ce pas là les pères de toutes les lignées héraldiques? Le seigneur féodal, qu'était-ce autre chose que la force opprimant la faiblesse, des muscles de lion dans une armure de fer, une armure de fer dans un antre de granit? Allez donc vous défendre, vous heurter contre le plus lâche de ces brigands, de ces Hercules cachés dans du fer, vous, peuple désarmé et à demi-nu! Toi, moine pacifique qui cheminas sur ta mule en priant Dieu, laisse ta mule et ta soutane aux mains du haut baron, donne-lui l'absolution de ses péchés, et tu auras peut-être la vie sauve! Toi, vierge innocente, brebis du Seigneur qui passes sur la terre du baron, tu lui dois ton honneur, comme toi, chaste fiancée, tu lui dois tes premiers baisers, car tout est à lui sur la terre, l'homme, la femme; la bête fauve

dans la forêt et sur le rocher, l'oiseau dans l'air, le poisson dans le fleuve, les débris du naufrage sur l'écueil et sur la rive. Rien n'est libre, ni la langue, ni le geste, ni le cœur. Sur tous les êtres et sur toutes choses, il a posé son chiffre, c'est-à-dire le pommeau de son épée.

Comme les châteaux ont pesé sur le sol, la féodalité a pesé sur les âmes. Et le baron ne craignait pas de lasser ce peuple patient, dressé à la corvée et à l'insulte, mais fier d'instinct, mais courageux d'instinct, mais robuste de nature, malgré les coups, la famine, la misère et les fatigues excessives. Pourquoi cela? Le baron était-il donc plus vaillant de cœur et plus vigoureux d'épaules que ses serfs? Non, mais il leur interdisait de manier ses armes, il refusait de se mesurer avec eux, et ces êtres muselés, dégradés sous le fouet, croyant leurs mains inhabiles à se servir de ces nobles épées, leur courage inférieur à celui de leurs maîtres, se courbaient, hâves et exténués, devant un page ou un bailli, et se courbaient jusqu'au jour où, sans espoir, sans intelligence de leur droit et de la liberté, mais poussés par l'excès de quelques misères bestiales, par l'angoisse de la faim souvent, ils se levaient par milliers, comme si un seul cœur battait dans tant de poitrines, et se reconnaissant frères aux signes du désespoir marqués sur leurs fronts blêmes, sur leurs yeux et leurs joues creuses, leurs cous flétris et ridés par l'anneau de la servitude, — surgissant de tous les points du sol, vrais enfants de cette terre féconde, ils massacraient des armées de chevaliers avec leurs armes vassales, leurs pieux et leurs fourches, et allaient cuver leur victoire sur les décombres enflammés des châteaux, à la lueur des écussons et des armoiries fumants.

Oh! que de mystères odieux, quels sombres drames s'étaient cachés dans les entrailles de pierre de la *Bauge*, dans cette toile d'araignée inexpugnable, où s'éteignaient les gémissements de l'honneur violé, les malédictions du marchand dévalisé, les cris de détresse du juif dépouillé de ses écus d'or, rançonné pour chaque goutte de son sang, torturé par les tourmenteurs, sangsue avide dévorée par une sangsue plus impitoyable encore.

En regardant ces guérites de pierre, cramponnées aux murs comme des nids d'hirondelles, en y rêvant ces sentinelles qui étaient des armures vivantes, en fouillant par la pensée ces cachots souterrains qui étaient des tombes, en ressuscitant tout ce passé hideux, cadenassé, captif, je me rappelais les discours de mon père et je comprenais sa haine contre ces temps de tyrannie.

Je sentais s'allumer à la fois dans mon cœur et dans mon esprit une sainte indignation contre cet indigne règne de la force matérielle et brutale, pendant lequel toutes les idées morales furent renversées et foulées aux pieds, comme le saint crucifix l'a été sous les pieds nus de ces ignobles marchands qui allaient trafiquer en Chine et au Japon. A cette époque barbare, en effet, le crime était la loi et la justice; céder sa nuit de noces au baron, par exemple, c'était une clause inscrite dans les chartes et coutumes de province. Se révolter contre ses arrêts iniques, infâmes et insensés, — c'était là le délit, le crime qui méritait châtiment. Qui donc pourrait, mon cher enfant, songer, sans éblouissement et sans confusion, que de telles horreurs ont pu durer tant de siècles, parce que l'intelligence du serf de la conquête restait immobile, inerte, emmaillotée dans ses langes. A la fin, heureusement, les châtelains s'étaient amollis dans leur puissance; ils avaient échangé leurs donjons contre des titres, des cordons, des pensions et une petite place à l'Œil-de-Bœuf. Ils avaient désarmé leurs arsenaux pour obtenir un coin dans les carrosses du roi ou un tabouret à la cour pour leur châtelaine. Dès lors ils étaient perdus. Leurs fines lames, leurs brettes de parade devaient se briser sur la poitrine velue du peuple.

En retournant une fois la tête, j'aperçus la belle Renée qui riait en me regardant et penchait son beau visage à l'oreille d'Octave. Cet incident augmenta encore mon irritation plébéienne, et je la comparai, par une involontaire fusion d'idées, à ces grandes dames qui, bercées dans un nuage d'or et d'encens par d'illustres corrupteurs, avaient fait sur les marches du trône un marché et un métier de l'amour, à la face du peuple agenouillé, auquel on prêchait la vertu.

Pendant que toutes ces pensées trottaient dans ma pauvre cervelle, nous arrivions par la chaussée au château de Chavannes. La grande porte, au milieu de laquelle était clouée une chouette les ailes déployées, s'ouvrit. Nous passâmes sous la voûte en ogive du portail, et nous pénétrâmes dans la grande cour de la *Bauge*.

De près le sombre édifice paraissait encore plus sinistre et plus ruiné. La mousse surchargeait les toitures défoncées et à jour. Des manteaux de lierre couvraient mal les profondes lézardes des murailles; on eût dit de ces haillons à travers les trous desquels saignent les plaies des mendiants.

Je remarquai alors que le derrière du château était adossé aux rochers qui, de ce côté, n'avaient été ni minés par le temps, ni rasés par les efforts des hommes, mais qui avaient gardé leur élévation escarpée. C'était pour la *Bauge* un rempart de granit dû à la nature et d'où, comme je le sus bientôt, les regards ne tombaient que sur d'affreux précipices dont les eaux glaciales et tortueuses alimentaient les étangs par des sources et des infiltrations souterraines.

Il y avait réellement quelque chose de mort dans cette grande demeure presque vide, dont les portes criaient sur leurs ferrures humides et oxydées; les hautes fenêtres ressemblaient à des trous, avec leurs vitraux brisés; les volets, pourris par les pluies, s'inclinaient pendant à un gond rouillé et battant à tous les vents. La rampe de fer du perron avait rougi, et les marches étaient gercées de fentes où poussaient de mauvaises herbes.

Toutes ces pierres, disjointes et comme rongées par une végétation parasite, offraient la plus désolante image des lents mais inexorables ravages du temps et de l'abandon. Sans le mouvement de cette foule bruyante qui m'entourait, j'eusse rêvé en effet, au fond de quelque corridor sombre et froid, ou derrière les barreaux d'une fenêtre de la tourelle, un blanc fantôme, ange gardien ou vengeur de la famille de Chavannes.

Pendant que les valets s'occupaient dans la cour, sous la surveillance de M. Armand, de conduire les chevaux aux écuries et la meute au chenil, les jeunes gentilshommes se précipitèrent dans une grande salle basse où la belle Renée venait de faire transporter Octave, et où le chasseur du roi m'engagea à les suivre. Je devais y être témoin d'une scène étrange et terrible.

Une table immense était dressée dans cette salle



Il m'apportait des fleurs fraîches chaque matin. — Page 352, col. 2.

pour les chasseurs et les domestiques. Des brocs de vin, des pichés de cidre étalaient leurs larges ventres sur cette table, où fumaient déjà dans les plats de vieille et massive vaisselle plate, armoriée au chiffre de la maison, toutes sortes de viandes d'un haut goût.

Tout le long des murailles étaient clouées, comme des trophées, des têtes de loup, des ramures de cerf, des hures de sanglier, véritable tapisserie de francs chasseurs. Les jeunes gens accrochèrent leurs fusils à des clous dorés entre ces glorieuses panoplies, et coiffèrent en riant, de leurs chapeaux à grands bords, les têtes de loups et les hures de sanglier, qui faisaient, comme tu peux le penser, une singulière grimace sous ce travestissement d'un nouveau genre.

Puis celui qu'on appelait Richard s'écria en secouant sa crinière blonde :

— A table! messieurs, le digne recteur va nous dire le *Benedicite*, et notre gracieuse cousine daignera sans doute nous servir d'écuyer tranchant, en l'honneur....

Il s'arrêta tout court, cherchant en vain mademoiselle Renée des yeux.

— Ah! reprit-il, la belle s'est effarouchée de notre tapage et a pris la fuite. Tant mieux, après tout.. Entre hommes, nous boirons davantage et nous serons plus gais.

Cette promesse de gaieté m'épouvantait. Je m'étais rapprochée d'Octave et je lui confiai mon trouble de me voir mêlée à cette débauche de chasseurs qui pouvait si facilement dégénérer en orgie. Il me rassura en me disant que dès qu'ils seraient un peu trop égayés par le vin, je pourrais aisément m'échapper sans attirer l'attention.

Quelques convives s'assirent. M. Armand rentra ; alors le cadet de Chavannes vint à moi pour me placer à table à côté de lui; mais avant de s'asseoir, il dit à son frère Richard :

— Le père est-il averti?

— Je ne sais pas, répondit M. Richard en haussant les épaules. D'ailleurs, vous savez bien qu'il blâme nos plaisirs parce que son âge le lui interdit.

— Cela prouve qu'il est plus sage que vous, Richard.

— Sage, oh! sage, dit Richard en ricanant; car il était secrètement jaloux du courage, de la loyauté et de la réputation de chasseur consommé du cadet de Chavannes, comme je l'appris plus tard. La sagesse, selon moi, c'est l'impuissance.

— Ne parlez pas ainsi, Richard! s'écria Orré en fronçant le sourcil. N'oubliez pas que le vieux marquis de Sanglier-Chavannes est toujours le maître de de ce château.

— Et le mien peut-être? répliqua dédaigneusement Richard.

— Et le vôtre, mon frère, quoique ses serviteurs obéissent à vous et non à lui, quoique vous chassiez le gibier sur ses terres et que vous touchiez les arrérages de ses métayers, — quoique vous sembliez même oublier qu'un vieillard, tronc robuste dont vous n'êtes qu'une branche chétive, souffre encore silen-



Tu es une femme!

cieusement dans quelque recoin de son château.

— Me prenez-vous pour un perroquet à qui l'on serine une leçon? demanda avec hauteur Richard qui était devenu pâle en s'entendant ainsi publiquement humilier.

— Non; mais pour un chien mal dressé qui a besoin d'une correction, riposta vivement le chasseur du roi.

— Orré, vous l'avez voulu! bégaya Richard en se levant pour sauter sur son fusil.

Mais Gaspard le retint, et s'adressant à Orré, lui dit :

— Depuis quand es-tu devenu le paladin de la vieillesse, le chevalier errant de l'amour filial? Ne devrais-tu pas avoir honte de toujours soutenir ce vieil ours, brutal et chagrin, qui ferait de nous des moines si nous avions la sottise d'écouter ses jérémiades?

— Je ne veux pas, répliqua fermement le cadet de Chavannes, qu'on oublie le respect dû au marquis; que chacun sache bien ici que quiconque outrage mon père m'outrage!

— Allons, c'est bien, dit Gaspard. Personne ne songe à l'outrager; mais Dieu sait que si nous l'avions laissé faire, si nous n'avions eu souci de l'honneur de la famille, il lui eût fait une tache....

— Silence! interrompit le chasseur du roi. Mais ne vous vantez pas de soutenir dignement l'honneur de la maison tant que vous ne vous serez pas battu comme moi pour la cause sainte.

— Apparemment le cadet se croit le seul brave de la famille, murmura Richard avec un sourire amer.

— Paix! mes frères, dit alors Octave, que j'aidai à se soulever sur le fauteuil dans lequel il était affaissé. Que mon arrivée ne soit pas une cause de rixe et de querelle entre vous. Laissez-moi me retirer, et qu'on ne trouble pas la solitude de mon père. J'aime mieux être plus préparé à le revoir.

— Oui, prépare-toi, Octave, repartit Armand, car il est dur de voir tomber son père en enfance. Apprends à ne pas te soucier de tous ses radotages. Il est aisé de faire des homélies à ses enfants quand on ne peut plus passer son temps à agir.

— Comment! s'écria Octave, la raison de mon père serait troublée?

— Ils en ont menti, frère! s'écria Orré d'une voix tonnante. C'est bien digne de ceux qui déshonorent notre glorieux nom par leurs déportements.

— Nos déportements, vous l'avez entendu, mes frères, dit Richard en éclatant d'un rire farouche. Il parle tout à fait comme le vieux marquis. Orré, ne nous prêche plus une stupide obéissance; garde plutôt ton éloquence pour dissuader le marquis de payer une grosse dot à cette fille de *chappuseur* que le troubadour Gaspard a séduite cet hiver! Du diable si je sais, par exemple, où le vieil ours ira déterrer cette somme. Aurait-il quelque trésor caché dans ces murailles moisies? Il faudra tirer quelque explication de Colibert à ce sujet.

Le cadet de Chavannes l'avait laissé parler sans l'interrompre; mais je voyais l'orage s'amasser sur son front et je démêlais plus de bravade que d'audace

réelle dans les fanfaronnades de son frère. Évidemment Richard et les autres cherchaient à excuser grossièrement leur conduite; ils craignaient la résolution farouche de Orré. Leur brutalité avait quelque chose de lâche et manquait de grandeur.

LE PÈRE.

Orré attendit un instant pour voir si quelque autre de ses frères prendrait la parole après Richard. Enfin il éclata, mais sans fureur, avec un ton d'ironie froide et contenue, plus terrible que la colère chez un homme si irascible et si violent :

— C'est donc ainsi, dit-il, que vous jugez et condamnez notre père! Il est trop lent à mourir peut-être. Vous ne l'aimerez que du jour où vous suivrez son convoi, si vous daignez lui en faire les frais. Et vous oubliez tous que vous avez tremblé devant lui, tant qu'il a été robuste et énergique, et je dis que le son de sa voix seul vous ferait encore aujourd'hui rentrer sous terre. Le secret de votre haine et de votre rébellion contre notre père, voulez-vous que je vous le jette à la face?

— Parle! s'écria Richard d'un air de provocation.

— Eh bien! c'est la peur, répondit Orré.

Tous se levèrent. Richard tira son couteau de chasse.

— Tu as prononcé là un mot, Orré, qui ne sera jamais pardonné par aucun de nous.

— Caïn, dit gravement le chasseur du roi en tirant lui-même son couteau et le jetant loin de lui par un geste plein de noblesse, — je ne me défendrai pas contre toi, mais Dieu te demandera compte de mon sang.

Richard, la face rouge, le regard aveuglé de rage, se précipita sur lui. Je poussai un cri déchirant, Octave voulut se jeter entre eux, mais retomba sans force dans son fauteuil.

En ce moment, la porte du fond s'ouvrit, — et je vis paraître sur le seuil un vieillard à la taille colossale, vêtu dans le goût des seigneurs de l'ancienne cour, à cela près que les broderies de son habit étaient dédorées et les rubans fanés. Sa barbe grise donnait à sa tête altière un caractère de majesté inexprimable. Une de ses mains, aux doigts ouverts et roides comme ceux d'un mort, s'appuyait sur l'épaule du Colibert. En voyant cet enfant, je me sentis moins seule dans cet antre : j'y avais un ami.

A l'aspect de ce vieux gentilhomme, il se fit un mortel silence. Chacun resta comme pétrifié dans la position où l'avait surpris l'apparition du marquis de Sanglier-Chavannes, car je devinais bien que c'était lui, à son grand air et à sa fière attitude.

Orré dit à voix basse à Richard, dont le bras levé me touchait :

— Vous pouvez me tuer, mon frère.

Mais celui-ci parut hésiter entre sa fureur et une crainte involontaire.

— Quels sont ces menaces, ces cris, ces bruits d'armes? demanda d'une voix imposante le marquis. Y aurait-il des épées croisées chez moi, mes fils contre mes hôtes, ou les frères entre eux! Non, c'est impossible. Gardez votre sang pour le roi, messieurs. Je ne veux ni assassins ni spadassins sous mon toit, entendez-vous! que ceux qui se sont menacés se nomment!

Nul ne répondit.

— Que suis-je donc ici? s'écria le marquis. Ollivier de Chavannes est-il mort ou vivant? Ose-t-on le dédaigner à ce point qu'on ne tient pas compte de ses ordres! En est-on venu là? Suis-je dans ma maison, ou à la merci des étrangers? Est-ce que je mange le pain d'autrui, par hasard? Suis-je fou ou dupe d'un mauvais rêve? Est-ce une couvée de serpents et non une noble lignée d'enfants que le vieux Sanglier-Chavannes a eu le malheur d'engendrer?

Étonnée de ces paroles, je le regardai fixement et je m'aperçus que le malheureux marquis était aveugle et perclus des bras et d'une partie du visage. Cette tête sculpturale, immobile et grise, indignée et sévère, m'apparut semblable à celle de ces vieux rois de Grèce, poursuivis par la fatalité, de crime en crime, d'exil en exil, d'orage en orage, et toujours enveloppés par le tourbillon des Furies sifflant des hymnes de malédiction à leur oreille glacée.

— Pourquoi suis-je donc venu dans cette salle? continua-t-il en paraissant rassembler ses souvenirs. Était-ce pour être témoin de quelque duel impie? Tournez alors vos couteaux sur cette poitrine inerte, et épuisez les restes presque éteints du sang dont vous êtes sortis.

Les jeunes gentilshommes gardèrent un visage interdit et embarrassé plutôt que véritablement soumis.

— Monsieur, dit enfin Orré, n'ayez nul souci d'une méchante querelle sans importance.

— Oui, répliqua amèrement le majestueux vieillard, je devrais y être habitué. On n'entend en ce logis que le choc des verres, les chœurs de refrains grossiers, les injures, le tapage et les ferraillements. Mais je suis venu aujourd'hui pour chercher l'absent, le fils qui respecte encore son père. Veut-on me cacher mon fils? a-t-on voulu lui cacher son père? A-t-on essayé de jeter une barrière de glace entre lui et moi, de le tromper, de le rendre ingrat comme les autres? Sans doute il a demandé à me voir, et peut-être on lui aura fait peur ou honte de moi. On aura craint que je ne trouve un protecteur dans le plus digne de mes fils, dans celui qui est le pilier et l'honneur de notre maison.

Ces paroles, qui trahissaient une tendresse contenue, mais profonde et loyale dans ce cœur de lion, m'émurent singulièrement.

Octave répondit avec quelque vivacité.

— Monsieur, n'accusez pas mes frères. Je suis ici!

— Ici, répéta le marquis Olivier d'une voix tremblante, malgré l'empire qu'il exerçait sur lui-même. Ici, — et je ne te vois pas, et rien ne m'avertissait que tu m'entendais. Oh! mon cœur est-il déjà mort! Oh! mon Dieu! c'est maintenant que vous me châtiez cruellement. Ne pas le voir! Je me souviens du jour de ton départ, Octave. Je te vois, de mémoire, au moment du dernier salut, galopant vers la Mare-aux-Biches. Comme je te suivais des yeux! mais un rayon de soleil t'enveloppa, puis un nuage de poussière; ma vue se brouilla; je sentis une larme sur ma joue. Tu étais déjà loin! Comme j'admirai alors ta jeune figure martiale. Je me reprochai, en revenant au château, de ne pas t'avoir assez regardé. Mais je faisais l'homme ferme, car alors j'étais un dur seigneur. On m'obéissait, et on me craignait. Que j'entende du moins ta voix. Menez-moi vers lui, Jacques, car il est souffrant, je le sais.

Le vieillard s'avança en chancelant vers son fils. Jamais je n'oublierai cette démarche incertaine et touchante, ces longs cheveux d'argent emmêlés, son habit de velours aux basques blanches, tout cet extérieur flétri, mais noble. Les traits impérieux de son visage indiquaient un caractère rude et violent, mais

on devinait qu'il avait été brisé par des remords et d'atroces souffrances morales.

Chez Octave, au contraire, je ne surpris aucun signe d'émotion ni de tendresse. Peut-être son père l'avait-il élevé trop durement. Un sourire froid et cérémonieux se dessina sur sa figure pâle, comme s'il eût pensé que le marquis aveugle le voyait. Le vieillard se laissa tomber dans un fauteuil près de celui de son fils, et le Collibert s'accroupit, comme un chien fidèle, entre ses jambes.

— Je suis heureux de vous revoir, monsieur, dit Octave, et je souhaiterais seulement que de meilleures circonstances m'eussent ramené auprès de vous.

— Que Dieu soit loué! te voilà de retour, s'écria le vieillard. Mais quitte ce ton cérémonieux, Octave. Viens sur ma poitrine, sur mon cœur, mon enfant. Hélas! je ne puis plus, moi, te presser dans mes bras.

Richard et Armand haussèrent les épaules et commencèrent à entamer paisiblement une cuisse de chevreuil.

Octave se leva, baisa son père au front et se rassit avec un air de fatigue et d'ennui.

— Tu sauras tout, mon fils bien-aimé. J'ai été bien cruellement traité. Hélas! peut-être l'avais-je mérité. Je me suis montré autrefois violent et implacable; je n'ai pas tenu la bride serrée à mes passions. J'ai été un maître dur et cruel; aussi fais-je mon purgatoire ici-bas, Octave. Le Seigneur est juste. Mes passions déréglées sont devenues des vices mesquins et honteux chez mes enfants. J'ai mêlé au sang de chacun d'eux la lie d'une de ces passions sauvages. Ils se sont partagé ce triste héritage, mais mon cœur loyal, intrépide et généreux, je n'en retrouve pas une étincelle dans ces poitrines de fer. Orré seul a un bon cœur au fond; mais il est insouciant, et que ferait-il d'ailleurs? Orré n'est qu'un bras vigoureux. Mais toi, Octave, tu es mon espoir et ma consolation, car tout jeune tu étais déjà la tête de toutes mes affaires.

— Je suis prêt à vous obéir en tout ce qui sera juste, monsieur, répondit froidement Octave. Mais de quoi s'agit-il?

— De museler tous ces oursons révoltés, mon fils, reprit le vieux marquis, de leur imposer un frein salutaire, de nettoyer les étables d'Augias, de faire de ces fainéants, adonnés à la table et à la paresse, de vaillants défenseurs du roi!... Pour moi, j'ai dû renoncer à y parvenir; car ils se rient de mes paroles. J'ai oublié de leur enseigner le respect dû aux barbes grises. Je leur ai donné l'exemple de la violence aveugle et l'implacable égoïsme. Et si je voulais les faire rentrer dans le devoir, qui sait où ils s'arrêteraient et si leurs mains ne se lèveraient pas, dans l'ivresse, sur le vieille ours infirme, comme ils m'appellent.

— C'est affreux, dit Octave. Mais à qui la faute, monsieur? Enfants, vous avez fait trembler mes frères et moi sous votre caprice.

— Mais toi, je te berçais sur mes genoux, Octave.

— Vous les avez dressés, comme des chiens, à ne craindre que la force, la menace, le fouet!

— Mais toi, à la chasse, je t'attachais à ma ceinture sur mon cheval. Tu te suspendais de tes petites mains roses à ma barbe.... Je pleure en y pensant.

— Vous ne vous êtes jamais inquiété de leur âme ni de leur esprit. Ils ont poussé comme les ronces et les broussailles des forêts, ils ont été libres d'agir à la guise de leurs désirs. Vous leur avez fait un besoin de cette liberté brutale et sans frein.

— Mais je t'ai envoyé à Paris, toi, Octave, pour apprendre les belles manières de la cour. Je t'ai recommandé à tous mes anciens amis. Je t'ai envoyé tout l'argent dont nous pouvions disposer pour que tu puisses briller davantage.

— Et aujourd'hui, ajouta Octave sans paraître avoir entendu les interruptions du marquis, aujourd'hui que vous êtes redevenu enfant à votre tour, faible, impuissant, débile de corps et d'esprit, vous êtes traité comme vous avez traité les autres. N'est-ce pas naturel?

Le marquis Ollivier resta stupéfait, en entendant l'arrêt porté si légèrement contre lui par son fils préféré. Je me sentis remué au plus profond du cœur en contemplant le sourire navré que la réponse d'Octave, empreinte de l'insouciance professée à cette époque pour tous les principes naturels, amena sur ses lèvres décolorées. Jamais expiation plus terrible ne foudroya un père. Ce grand et despotique vieillard, châtié par la bouche dont il attendait secours et consolation, réprimandé par celui dont l'indulgence n'eût été qu'un devoir, trahi, comme Noé, par son enfant, dut éprouver la plus déchirante angoisse qui ait jamais troublé les entrailles d'un homme. Par dernière pitié pour l'enfant égaré, sans doute il eût voulu ne pas exister et ne pas l'avoir entendu.

— Et toi aussi! murmura-t-il avec accablement, comme César lorsqu'il se voila du pan de sa toge pour ne pas voir le poignard de Brutus déchirer son flanc paternel. Oh! blessé par l'être qui tenait le plus près à mon cœur!

Cette exclamation lui fut arrachée par la douleur comme une plainte, et ne fut écoutée que du recteur qui sourit, et de moi qui pleurai.

Puis la fougue originelle s'empara de ce rude caractère et lui fit crier sourdement :

— O serpents nourris dans mon sein, et qui retournent contre lui leur langue de venin!

— Marquis Ollivier, lui dit alors le recteur, ne brisez pas dans votre main votre dernier bâton de vieillesse.

La face du vieillard se radoucit.

— Oui, dites-moi que j'ai tort, reprit-il. Chassons le vieil homme et priez pour moi, mon père. Je veux croire qu'on a méchamment abusé Octave. Mais tu ne sais pas tout, mon fils. Je craignais de t'irriter trop contre eux. Apprends à quelles humiliations on a soumis ton vieux père. D'abord j'ai dû déserter cette table où j'étais de trop. Je gênais les hoquets des buveurs et leurs chansons diaboliques. Quand Orré allait chasser chez les seigneurs du voisinage, les valets oubliaient de me servir et buvaient dans mon verre. Et tes frères riaient.

— Je reconnais, monsieur, que leur conduite était inconvenante et déplacée, répliqua Octave, si elle était telle que vous le dites. Mais vos souffrances vous ont aigri, et vous exagérez quelques négligences de service fort vénielles. Une vieillesse infirme et chagrine soupçonne toujours de manque de zèle ceux qui l'entourent.

— Non, tu ne peux croire que je mente, mon fils, insista le malheureux vieillard; mais j'ai des preuves plus terribles à te donner. J'ai voulu un jour entendre de nouveau les fanfares de chasse, — me plonger dans cet enivrement d'air et de bruit que j'ai dû oublier pour m'habituer à l'amère solitude. Je me suis mêlé aux cavaliers. Mon cœur bondissait d'une nouvelle jeunesse. J'étais déjà aveugle, mais j'avais encore l'usage de mes vieux membres; mais mes mains

brûlaient en serrant mon fusil. En aspirant l'odeur des feuilles vertes, en sentant la chaleur du soleil, il me semblait que j'allais rouvrir les yeux et voir ces feuilles et ce soleil, et le gibier que nous poursuivions. Tout à coup mon cheval bute contre un tronc d'arbre et tombe; mon front va heurter cette souche maudite. Ce jour-là aussi tes frères se mirent à rire, Octave! les valets eurent pitié de moi et me relevèrent, mais perclus, impotent, à moitié cadavre. Pourquoi ne ris-tu pas à ton tour, Octave?

—Monsieur, répondit Octave d'un ton parfaitement respectueux et poli, — pourquoi mettiez-vous ainsi votre vieillesse en spectacle? On rit toujours des vieux qui font les jeunes; on respecte ceux qui ont soin de leur dignité.

— Ainsi, mon fils, répliqua amèrement le marquis Ollivier, vous prétendez donner des leçons à votre père. Ah! j'aime mieux encore la sauvage rudesse et la brutale gaieté de vos frères.

— Monsieur, dit Octave que cette observation avait blessé au vif de sa vanité, le respect m'interdit de continuer un entretien dans lequel je serais obligé de combattre toutes vos idées. La tyrannie du pouvoir paternel n'est plus dans nos mœurs. Le sang glacé des vieillards ne doit plus enchaîner les bouillants transports de la jeunesse. La vie se ferme devant eux : elle s'ouvre devant nous. Devons-nous rester enchaînés au logis parce que leur bras est débile, ne plus serrer la taille d'une jolie fille ni lui parler d'amour parce que la voix de nos pères chevrotte? En un mot, au lieu de nous jeter dans la vie, devons-nous embrasser la mort et nous accroupir, comme des victimes momifiées, autour du fauteuil d'un vieillard podagre? Nous perdrions donc à plaisir, continua-t-il en élevant la voix et s'exaltant de sa propre éloquence, ces belles heures de fièvre, ce don magnifique de la jeunesse que Dieu n'accorde pas deux fois et qu'il nous compte heure par heure, ride à ride? N'accusez pas mes frères, leur folie est sagesse. Les vrais fous sont les vieillards qui prêchent la tempérance quand leur palais est blasé, et qui veulent empêcher les autres de jouir de l'existence par envie et douleur d'être réduits au rôle de Tantale. L'amour de nos parents, nous le reverserons sur nos enfants; chacun son tour et sa dîme. Les vieux peuvent concentrer leur vie dans la tendresse paternelle, seul amour possible pour eux; ils n'ont plus rien à attendre de la vie. Ils s'y relient, ils s'y contiennent par leurs enfants; car ils se voient revivre jeunes dans ce resplendissant miroir de la famille. Ils s'associent de tête à l'ardeur de leur lignée. Si les jeunes gens s'attachaient toujours à la jupe maternelle ou à la robe de chambre de leur père, ils prendraient leur retraite de la vie avant d'avoir vécu et s'annuleraient par cette tendresse oisive, comme les moines par l'amour de Dieu. Cette sève ardente se tarirait, au lieu de s'épancher par mille sources et de faire des guerriers, des savants, des marchands, des juges et des ouvriers de tous ces gaillards dont vous voudriez faire des gardes-malades. La nature nous crie : En avant, pendant qu'elle fait germer la tendresse dans le cœur des pères, pour qu'ils élèvent leurs aiglons jusqu'à l'heure de leur vol hors du nid.

Entraînés par l'accent réellement sympathique et la chaleur d'Octave, ses frères battirent des mains à cette sortie odieuse, brutale, coupable, dont ils ne comprirent que la portée banale.

Le vieux marquis Ollivier avait écouté avec stupeur.

— Détestable éloquence! s'écria-t-il enfin, mais avec des paroles on peut tout justifier, même l'assassinat des rois. Voilà donc le poison que tu es allé t'inoculer à Paris, Octave! tu en viens à comparer l'homme à la bête, les sentiments aux instincts. Tes frères, s'ils provoquaient la colère, peut-être trop prompte du vieillard, ne cherchaient pas du moins à le faire rougir, à le régenter, et à lui prouver que Dieu leur avait donné le droit de ne pas l'aimer. Je ne les ai jamais maudits, continua-t-il d'une lèvre tremblante : mais toi, Octave (et alors le vieillard devint terrible à voir), sois jugé un jour par ton fils comme tu as jugé ton père! car celui qui l'eût poignardé dans un transport d'ivresse et de démence brutale eût été moins parricide que toi!

Et il se leva d'un air si majestueux et si menaçant que les jeunes gentilshommes se levèrent à leur tour pour prévenir quelque catastrophe, oubliant son infirmité en le voyant redresser sa taille colossale.

— Laissez, dit Octave, la colère rend insensé à tout âge.

Le marquis exaspéré fit un pas vers lui, au hasard, les bras étendus dans le vide. Mais il sentit alors se nouer autour de son cou les bras grêles de l'Innocent.

— O noble cœur, sois béni! s'écria-t-il, toi qu'ils nomment l'Innocent et qu'ils raillent, les démons; Innocent, en effet, de tout mal en action comme en pensée. Toi seul, qui as été élevé loin de moi, comme un étranger, tu ne t'es pas laissé corrompre par le mauvais exemple. Je t'ai ramassé un soir, chétif et demi-nu, sur mon seuil, sous la grêle et le vent, — et tu m'as aimé. Pauvre vermisseau, tu as eu pitié du colosse. Le pauvre d'esprit, le faible de corps a eu pitié du puissant, de l'orgueilleux Ollivier; c'est lui qui voit pour moi et qui dirige mes pas indécis. O terrible expiation! tu me fais l'aumône de ta faiblesse. Mes bras nerveux sont frappés de paralysie; ma volonté de fer est frappée d'impuissance. Je suis heureux de m'appuyer sur toi, ma dernière sauvegarde. Mais, Dieu l'a dit, le royaume des cieux est à toi!

Il fit quelques pas vers la porte, toujours soutenu et conduit par le Collibert dont le visage humble et le regard distrait ne bravaient pas les jeunes gens. C'était un tableau si touchant et solennel que ce groupe accablé, que plusieurs baissèrent involontairement les yeux.

Richard seul eut l'audace de crier aux valets :

— Ouvrez la porte toute grande et laissez passer le très-haut et très-puissant seigneur Ollivier, marquis de Sanglier-Chavannes.

Cette dernière et insultante affectation de courtoisie, par laquelle il renvoyait et chassait pour ainsi dire son père, était tellement infâme que le vieillard s'arrêta, et d'une voix tonnante il s'écria :

— Merci, mon Dieu, de m'avoir ôté la vue dans ta miséricorde, afin que je ne puisse voir ces malheureux. Maudis-les, ces monstres qui laisseront bientôt leur père grelotter sans manteau et sans feu, — qui regardent l'obéissance filiale comme un ridicule esclavage, — et la puissance paternelle comme une oppression. Fais-moi mourir avant qu'ils ne s'impatientent de ma lenteur à leur laisser cette fortune qu'ils sont avides de dévorer. Et toi, merci, Octave, qui as été l'instrument de la justice céleste, car tu m'as cruellement puni de ma préférence.

Cette fois, Octave parut troublé, et il regarda son père avec une sorte de regret et d'incertitude. Mais le recteur qui, plusieurs fois, lui avait parlé à voix basse pendant cette scène, l'encouragea encore dans

sa rébellion par quelques mots soufflés à l'oreille. Octave lui répondit cependant :

— Cette affreuse discussion a assez duré, monsieur le recteur, et je suis à bout de mes forces. Je sais de quelle importance il est pour nous de ne pas plier aux caprices d'un caractère si altier et si absolu. Mais peut-être même avons-nous été trop loin ! qui sait si son nom n'aura pas plus d'influence sur les paysans que vos prônes et vos sommations.

Le recteur s'inclina et dit : — Soyez satisfait, monsieur le comte, le marquis, votre père, est à deux pas de la porte, et il a l'air aussi las que vous de l'entretien.

Octave demanda alors à voix haute :

— Armand, ma chambre est-elle prête dans la Tour de l'Eau ?

— Tais-toi, Octave, s'écria le chasseur du roi avec terreur. Mais il était trop tard : le marquis Ollivier avait entendu.

— La Tour de l'Eau ! Où sommes-nous donc ? dit-il d'un air égaré.

— A la Bauge ! répliqua le sinistre recteur.

— A la Bauge ! répéta le vieillard en s'appuyant contre la muraille en tremblant ; à la Bauge ! où j'avais juré de ne jamais revenir ! Ah ! si je l'avais su, vous auriez été obligé de m'y traîner. Vais-je donc être encore tourmenté par ces visions terribles, entendre ces gémissements lugubres qui ont chassé le sommeil de ma nuit sans fin ! Et rien ne m'a averti, — rien ne m'a rappelé le séjour maudit. Toi-même, Jacques, continua-t-il en s'adressant au Collibert, tu m'as trompé. Mais vous avez donc tous oublié que j'avais voué la Bauge à l'abandon et à l'oubli, et que j'avais moi-même cloué la chouette sur la porte, — secoué la poussière de mes pieds, en signe de malédiction, sur ce rocher funeste ? C'est donc pour me voir souffrir mon agonie et pour hâter ma mort, ajouta-t-il avec une expression d'horreur indicible, — que vous m'avez ramené à la Bauge.

Et il tomba étendu sur les dalles glacées de la salle, comme un grand chêne foudroyé, malgré les efforts désespérés du Collibert.

Les serviteurs, avec l'aide de ce dernier, du chasseur du roi et de Gaspard, le relevèrent et le transportèrent dans la chambre reculée qu'il habitait.

Orre nous conduisit ensuite, Octave et moi, dans la nôtre. Pendant toute la matinée, le retentissement de l'orgie des jeunes messieurs de Chavannes parvint jusqu'à nous. Mais Octave, écrasé de fatigue et de malaise, dormait. Moi, je cherchai alors à rassembler mes idées étrangement bouleversées par cette rapide succession d'événements.

AMOUR LEVANT.

La scène affreuse à laquelle je venais d'assister m'avait anéantie. Les mystères qui semblaient entourer la famille de Chavannes et ce château de la Bauge, où sans doute quelque grand crime inconnu et impuni avait été consommé, — me plongèrent dans les amères réflexions sur les suites de ma téméraire résolution.

Malgré mon aveuglement, je ne pouvais approuver la conduite d'Octave. Je comprenais que l'amour l'eût entraîné à me forcer d'abandonner mon père, mais de là à repousser dédaigneusement et même avec cruauté la tendresse du sien, il y avait un abîme. A mes yeux, dans cette scène, son esprit ardent, ambitieux et politique avait été écrasé par la grande figure et l'allure souveraine du marquis Ollivier. Pour la première fois depuis ma fuite de la maison paternelle, j'éprouvai comme un impérieux besoin de m'expliquer à moi-même mon amour aveugle. En sondant mon cœur dans ses plus obscurs replis, je m'avouai que sans l'auréole du malheur qui agit sur les femmes comme un aimant, tandis que pour l'homme, c'est toujours une cause d'abandon et de mépris, — que sans ce prestige du danger qui rehaussait Octave, j'aurais pu aimer son souvenir, regretter l'illusion perdue, — mais que je n'aurais pas recommencé à l'aimer avec plus de violence encore qu'à l'époque de ses premiers serments.

Mais, malgré l'accroissement de mon amour, l'expérience de ma première déception m'avait transformée et éclairée, je ne pouvais m'empêcher de penser que j'aurais tout à craindre de celui qui bravait si hardiment la colère de son père. Il pouvait, d'un jour à l'autre, traiter avec dureté la femme qu'il cesserait d'aimer, et malgré moi l'image de la belle Renée vint s'interposer, dans ma rêverie, entre Octave et moi. Mais telle est la force involontaire de l'amour, que je n'envisageai qu'avec horreur la vague possibilité d'être abandonnée par cet homme que parfois je jugeais indigne de ma tendresse et de mon dévoûment. L'émotion de cœur que j'éprouvais à cette seule pensée m'expliquait bien ma fuite insensée, après l'épreuve cruelle de la petite maison. Hélas ! l'amour n'est-il pas une puissance souveraine ! Ceux qui se sentent aimés se plaisent à abuser de l'amour qu'ils inspirent comme tous ceux qui sont armés du pouvoir, comme les enfants qui brisent leur hochet pour connaître le secret de ses ressorts. Octave en avait agi ainsi sans tenir compte de la victime, dont son caprice devait broyer le cœur et empoisonner la vie entière.

Octave reposa plusieurs heures ; — au réveil, il me trouva penchée à son chevet. Personne ne s'était occupé de lui, si ce n'est Orré, et aussi le Collibert qui, deux fois, entr'ouvrit la porte et me dit d'un air de mystère, comme si nous nous entendions et comme s'il eût voulu prévenir ma demande, que le père allait mieux, que son évanouissement avait cessé, qu'il sommeillait même, grâce à quelques boissons calmantes. Après quoi le pauvre innocent disparaissait comme une ombre.

En regardant dormir Octave, je m'étonnais moi-même de la passion qui brûlait ma poitrine ; que signifiait cet élan continuel, cette aspiration de mon cœur vers lui, cette opiniâtre persistance à étudier chaque soupir, chaque mouvement qui lui échappait ? D'où venait cette magie despotique qui ne me laissait pas une pensée ou un sentiment qui ne se reportassent bientôt à lui et qui anéantissait toutes les autres facultés de mon âme.

Quand il fut réveillé, il me demanda, avec quelque hésitation, si sa cousine était venue, ou si elle avait fait prendre de ses nouvelles.

Je me sentis pâlir, — et je répondis sèchement : Non.

Il sourit d'un air contraint et répliqua :

— C'est singulier. Il paraît que tout le monde vit ici à la sauvage. Chacun pour soi et le diable pour tous.

— Votre cousine me paraît en effet aussi sauvage que les solitudes où elle a vécu, repris-je ; mais elle est belle comme cette nature puissante, comme ces sites grandioses, votre berceau.

J'attendis avec anxiété sa réponse ; mais il n'eût pu lire sur mon front qu'une froide insouciance.

— J'avoue, dit-il, que je ne croyais pas ma cousine Renée de Béjarry si royalement belle. Je ne pensais guère à elle que comme à une petite niaise farouche et assez mal élevée. Mais cette éducation libre et sauvage a seulement transformé en une fière et charmante amazone l'enfant ignorante et turbulente que j'avais laissée. Avec des yeux de feu comme les siens elle ne saurait être sotte. Dans ce vieux château délabré, elle me fait l'effet d'une sorte de fée Mélusine, de dame gardienne de la maison. N'as-tu pas remarqué, Camille, comme elle m'a traité avec une amicale familiarité, sans la moindre rougeur à ses joues, sans trouble et sans embarras, comme un de mes frères qu'elle eût vu la veille.

— Soyez franc, Octave, répliquai-je. Vous auriez été charmé, n'est-ce pas, de la voir un peu plus émue à l'approche d'un des plus galants gentilshommes de Trianon. On a beau ne pas aimer une femme, on est toujours aise de lui faire regretter qu'on ne l'aime pas.

— Bonne folie! s'écria-t-il. Que ne me représentez-vous déjà aux pieds de cette enfant gâtée? Les femmes ont vraiment l'imagination prompte. Je déteste, moi, ces allures fières et hardies qui vous font toujours douter si la jupe de ces demoiselles n'est pas un travestissement. Je n'ai jamais fait de madrigaux pour les chevalières d'Éon, que je sache. Ma cousine sera pour moi un camarade un peu moins mal léché que mes oursons de frères. Voilà tout. C'est moi qui lui ai appris à monter à cheval. Tout enfant elle me défiait déjà à sauter les barrières, avec une petite mine orgueilleuse et provoquante à se tenir les côtes de rire. Mes terribles frères l'aiment tous comme les dévotes leur sainte, mais ils la craignent plus que le feu. Celui qui voudra la dompter devra se ganter de fer.

— Bah! insistai-je pour démêler jusqu'à la pensée la plus secrète d'Octave, ces belles farouches ne sont pas toujours plus intraitables que les autres. Toute femme doit se faire un idéal, surtout au milieu d'une bande aussi peu poétique que celle de vos frères. Mademoiselle Renée de Béjarry ne peut avoir oublié son beau cousin, le comte Octave.

— Pourtant, à peine m'a-t-elle adressé quelques paroles de bienvenue et de condoléance. Je me serais attendu à un accueil plus cordial et plus empressé entre parents.

Je ne pus m'empêcher de répondre en voyant combien peu il s'était aperçu du piége que je lui tendais :

— Pourquoi une femme ne cacherait-elle pas sa passion secrète avec autant de vigilance qu'un homme met d'ardeur à feindre un amour qu'il ne ressent pas ou qui se meurt dans son cœur?

— Si ma cousine était éprise, comme vous feignez de le croire, Camille, elle eût du moins daigné me regarder à la dérobée, et je vous jure...

— Pauvre diplomate! ne jurez pas. Je ne sais où j'ai lu qu'une femme qui détourne sans cesse son regard d'un homme parle aussi clair que celle qui le regarderait sans fin. Nous autres femmes, nous ne nous y trompons pas.

Je pâlissais de plus en plus en voyant le visage d'Octave s'animer à mes paroles; mais plus je voyais le poison que je lui versais s'infiltrer dans son cœur, et plus je me sentais ardente à continuer.

Octave s'aperçut cependant de sa distraction, et il répliqua avec un ton de douceur assez froid :

— Ce serait un malheur pour Renée, si elle se laisser aller à cette folie, car je n'aimerai jamais que vous, Camille. Mais nous rêvons, en vérité, car mademoiselle de Béjarry est orgueilleuse avant tout et son cœur est insensible.

J'éclatai d'un rire amer, et, persistant à ouvrir la plaie avec une opiniâtreté aveugle qui m'étonnait moi-même :

— Vous avez deux fois tort, Octave, repris-je. Personne n'est maître de toujours aimer; personne n'est maître de ne pas aimer. N'a-t-il pas suffi à des philosophes éprouvés de sentir le parfum des cheveux d'une courtisane pour la suivre comme des esclaves en laisse? Des femmes du plus haut rang et d'une vertu rigide ne se sont-elles pas amourachées de quelque vaurien, après avoir résisté à des coffres-forts de fermier général, à des poëmes imprimés sur vélin, à des bâtons de maréchaux et même à des sceptres? Vous m'avez raconté vous-même ces scandales de la cour de France, Octave. Quant à votre belle cousine, elle n'est plus insensible, parce qu'il n'y a de femme insensible que celle qui n'a point encore vu l'homme qu'elle doit aimer. C'est là un axiome vulgaire depuis longtemps. Mais soyez tranquille, Octave, le jour même où vous cesserez de m'aimer, je le saurai.

— Êtes-vous devenue magicienne pendant mon sommeil? me demanda-t-il en riant.

— Ce sera le jour, continuai-je d'une voix profonde, où il ne vous suffira plus, pour être heureux, de demeurer seul avec moi, occupé ou rêveur, expansif en paroles ou silencieux; — le jour où vous serez embarrassé de cette solitude à deux et où, tout en me parlant, vous n'auriez rien à me dire, car la bouche n'est pas muette aussitôt que le cœur. La bouche sait mentir et prononcer longtemps encore le mot divin : Je vous aime! tandis que l'âme vole sur les traces d'un autre objet.

— Vous voulez me faire peur, dit-il, mais vous n'y réussirez pas.

Et, rompant là l'entretien, il témoigna l'intention de se lever; j'appelai plusieurs fois avant qu'un domestique parût.

Le comte demanda à celui qui finit par se présenter s'il pourrait voir le recteur de Korhader. Cet homme répondit que le recteur venait de partir pour faire sonner le tocsin dans les paroisses voisines de la Bauge et haranguer les paysans. Je respirai.

— Et ma cousine? demanda Octave, qui me regarda en souriant.

— Partie avec M. le recteur, répliqua le domestique. Elle m'a chargé de dire à monsieur le comte de reprendre vite des forces, car on aurait bientôt besoin de lui dans le pays.

— Voilà tout? reprit Octave.

— Oui, monsieur le comte!

— L'étrange créature! murmura-t-il d'un air rêveur.

— Il va l'aimer, pensai-je, et il me sembla que mon cœur se brisait.

J'avais bien jugé Octave.

Moi, j'éprouvais pour lui cet amour qui remplit l'âme et qui grandit dans la solitude, que l'être aimé soit présent à vos yeux ou habite votre pensée. Je désirais être ignorée du monde entier; je ne voulais pas plus subir ses flatteries et son admiration flétrissante que ses sarcasmes et sa pitié. Mon rêve était de passer dans la vie, entourée d'un voile, à l'abri de l'espionnage incessant de la société. J'enviais le gynécée des femmes de l'antiquité, et même le ha-

rem des odalisques, à la condition d'y régner seule. Dans les yeux de mon amant fixés sur moi, je voyais briller les poésies de la nature, les lustres des fêtes, les murmures galants, toutes les magies de la vie. Je demandais à Dieu qu'Octave pût lire dans les miens les rêves de son existence. Mais je ne devais pas remplacer pour lui le monde, les honneurs, les fanfares, les combats.

Octave, tout au rebours de moi, avait senti s'alanguir son amour à mesure que ses désirs s'éteignaient et que les obstacles disparaissaient. Sa passion ne provenait pas de l'aimant immortel et inconnu qui soumet une âme à une autre âme. Elle avait des sources misérables et faciles à tarir. N'y a-t-il point des gens qui ne sont point jaloux parce qu'ils aiment, mais qui deviennent amoureux parce qu'ils sont jaloux? Ces êtres médiocres ne pensent à aimer une femme que le jour où ils se la voient disputée par Dieu, par le hasard, ou par quelque prétendant favorisé. Chastelard eût-il consacré sa vie à rendre heureuse Marie Stuart, une simple ouvrière et filant une humble quenouille? Toute la question est là, en fait d'amour. Celui d'Octave avait donc le vice de s'inquiéter des choses extérieures. Il préférait paraître à être. Souffle de mesquine vanité, il voulait faire envie au monde et éblouir. Reflet sans chaleur, il ne désirait que par les désirs des autres. Je sus plus tard qu'il avait aimé, soi-disant, à la fureur, une cantatrice fort à la mode, sous le ministère de M. de Cale..no, vertu officielle que lui seul avait eu la gloire de vaincre. Eh bien! il l'avait promenée à son bras, comme en triomphe; il n'avait jamais eu l'idée de la dérober à la prostitution des applaudissements, à cette exposition publique de la rampe, de garder pour lui seul les suaves accents de sa voix, les sourires de ses lèvres, le voluptueux éclat de ses vêtements de reine de théâtre. Un jour, elle avait perdu sa voix, — et du même coup son amant.

Octave n'avait pas en lui-même cette source vivante d'amour, cette effusion de flammes qui anima le marbre lui-même, quand Pygmalion embrassa d'une étreinte dévorante sa froide Galathée et la fit descendre de son piédestal pour vivre de sa vie et respirer de son souffle. Il voulait aimer. Il essayait de se faire illusion et de croire qu'il aimait. Animé de ce triste et mesquin orgueil, capable de comprendre, comme dans un rêve, les élans de l'amour véritable, mais impuissant à le ressentir, il ressemblait à ces malheureuses natures auxquelles Dieu a donné l'inquiète intelligence de la poésie sans le génie de la manifester.

Je crains fort, mon cher enfant, de t'ennuyer par ces longues réflexions qui doivent engourdir ta curiosité; mais les malheureux aiment à retourner férocement le couteau dans leurs vieilles plaies, et tu voudras bien m'accorder cette triste satisfaction.

Jusqu'alors, non vraiment, je n'avais pas connu les horreurs de la souffrance, car je n'avais pas été jalouse. Mais la jalousie fit de mortels ravages en moi à partir de l'entretien que je viens de te raconter. Mademoiselle Renée de Bijarry revint le surlendemain à la Bauge qu'elle habitait, car elle était orpheline depuis plusieurs années. Elle m'honora de fort peu d'attention; mais elle eut bientôt de longues conférences auxquelles je ne fus pas admise. Ce que je souffris alors, tu ne saurais le comprendre, car tu es un homme, et la jalousie des hommes est toute différente de celle des femmes. Les Othello les plus farouches et les plus inquiets souffrent surtout dans leur orgueil, et ils ont toujours sous leur main l'oreiller fatal qui peut satisfaire leur vengeance, c'est-à-dire le penchant inné, égoïste et brutal de l'homme à la suprématie; mais la femme jalouse souffre surtout, elle, dans son amour, et rien ne peut la guérir ni la venger, car le poison même qu'elle verserait à son amant parjure ne saurait arracher du cœur de l'amant la passion nouvelle, car la mort de sa rivale même ne lui ferait pas reconquérir ce cœur perfide. Autrefois les femmes avaient encore la ressource de l'espérance: elles croyaient aux philtres qui font aimer; mais les Italiennes seules ont encore cette foi robuste aux drogues des sorcières de carrefour. C'est une passion horrible que la jalousie, car elle pervertit les plus nobles cœurs et les corrode de sentiments bas et mauvais. C'est un mal honteux et humiliant dont on rougit, mais dont on se sent mourir. La jalousie est un doute perpétuel, et quelle torture est plus horrible que le doute, qui brise tous les ressorts de l'âme la plus énergique? Je trouvais Octave indifférent et froid pour moi, et j'en tirais cette affreuse conséquence, qu'il devait en aimer une autre, et quand il venait à moi avec un sourire, je me sentais comme un mouvement de haine et de répulsion pour cet homme que j'adorais, car son sourire me semblait hypocrite, et alors ses caresses me faisaient l'effet d'un outrage et d'une tromperie grossière. Il me prenait parfois d'horribles envies d'aller écouter aux portes de la bibliothèque, de m'assurer de mon malheur, de l'épier, de m'abaisser à surveiller toutes ses démarches. Je demeurais aussi de longues heures dans ma chambre à répéter machinalement du bout des lèvres, sans conscience de ce que je faisais : Octave ne m'aime plus! et cette idée fixe ne me quittait un peu qu'à la suite d'une crise abondante de sanglots et de larmes.

Oh! qu'il me semblait éloigné, ce temps où, modeste et craintive enfant dans la maison paternelle, je me renfermais dans ma chambre pour penser à *lui*, comme si j'avais besoin de fermer la porte sur mon bonheur, en avare qui veut savourer son trésor, — et où je me troublais et souffrais de sa présence comme devant un ennemi, car je pressentais l'influence irrésistible que ce jeune homme allait exercer sur ma volonté et sur mon cœur. Alors je l'aimais bien plus de loin que de près; j'aimais mieux le rêve de l'amour que l'amant. Maintenant j'aurais voulu le tenir toujours là, sous mes lèvres, dans mes bras. Lorsque de ma fenêtre je le voyais promener le long des berges des étangs avec sa cousine, se pencher à son oreille, lui sourire, effleurer ses cheveux, presser familièrement sa main, c'étaient chez moi des rages folles, des sueurs froides sur tous mes membres, un cercle d'acier autour de mon front, un brouillard noir sur mes yeux, et un sourire navré crispait ma bouche, qui n'eût pu prononcer une parole. Puis je me relevais de cet abattement lâche et méprisable. Je me rêvais forte et prête à lutter. Je ne savais pas résister à Octave, mais je saurais bien, pensais-je, le disputer à une rivale, car j'étais plus timide que faible. Comme beaucoup de femmes humbles, silencieuses et délicates, j'avais un de ces cœurs nobles et fiers qui s'humilient le mieux devant l'amour, mais qui se cabrent le plus résolûment contre la tyrannie. La douceur me trouvait sans force, mais je n'aurais jamais cédé aux menaces et à la violence ce que j'eusse accordé à la prière.

Cependant les jours se passaient bien tristes pour



Pourquoi donc, mère, ces méchants ne veulent-ils pas jouer avec ton petit Jacques ?

moi. Dès qu'Octave fut tout à fait rétabli, il mena la même existence que ses frères et passa son temps à chasser et à courir les paroisses. La belle Renée était de toutes ces parties. Je crus comprendre par quelques mots recueillis çà et là qu'on la regardait comme sa fiancée et qu'il devait l'épouser dans quelques mois. Je ne lui en parlai pas. J'avais obtenu qu'on me fît servir mes repas dans ma chambre, et je n'en sortais guère, craignant toujours de rencontrer dans les grands corridors quelques-uns de ces rustres gentillâtres dont l'aspect m'effarouchait. Je sentais qu'un nuage bien sombre s'amassait à mon horizon, mais j'attendais avec une sorte d'apathie fiévreuse et farouche. Souvent Octave ne rentrait que très-avant dans la nuit ; il me trouvait toujours veillant sans humeur, sans reproche ; harassé de fatigue, ou préoccupé d'une pensée fixe, il ne me regardait pas et m'adressait à peine quelques paroles froides ou colères. Son caractère, dont j'avais admiré l'énergie et la résolution dans l'adversité et les dangers, était devenu capricieux, vacillant, tantôt plein d'ardeur, tantôt détendu et énervé par un marasme singulier. J'aurais donc pu me rassurer et oublier mes soupçons, car ce n'étaient point là les signes d'une passion qui se croit partagée. Mais, hélas ! je l'écoutais dormir, et son sommeil agité rêvait d'une autre, de sa cousine Renée.

Le chasseur du roi avait quitté le château pour se battre en volontaire, contre les bleus, suivant son habitude, et il avait emmené avec lui le lieutenant prisonnier, qui devait être échangé.

Dans ces tristes circonstances, je finis par me sentir si horriblement lasse de mon isolement, par souffrir tellement de devoir toujours refouler dans mon cœur mes doutes et mes inquiétudes, que je laissai insensiblement s'établir une sorte d'intimité mystérieuse entre le dernier des habitants de la Bauge et moi, et que je trouvai du charme à cette amitié presque muette de deux malheureux attirés l'un vers l'autre par l'influence irrésistible de leurs souffrances.

Le *Collibert* était presque devenu en effet mon unique voie de communication avec le dehors. Il m'apprenait les nouvelles du château en quelques paroles brèves qui me frappaient par leurs tournures relevées et leur style biblique. Il m'apportait des fleurs fraîches chaque matin pour égayer ma prison volontaire. Il devinait avec un instinct charmant et ingénu toutes mes délicatesses et mes fantaisies de femme. Il me servait avec un dévouement si discret que j'en étais touchée. Il rôdait souvent dans les corridors, ainsi qu'un gardien fidèle, comme s'il eût compris que le bruit seul de ses pas suffisait seul à me rassurer. J'avais toujours grand soin de verrouiller ma porte et de ne laisser pénétrer personne dans ma chambre pendant les interminables absences d'Octave. Quand je faisais effort pour prendre un air calme et ouvert, un sourire doux et naïf épanouissait ses traits si fins ; mais quand l'accablement de mes douleurs avait laissé son pli sur mon front, son sillon de pleurs sur mes joues, il me contemplait douloureusement, et je l'entendais murmurer d'une voix tout altérée :

— L'âme se perd ! l'âme se perd ! Qui pleure se repent. Qui se repent a péché. O tristesse plus amère que la mort ! Il faut laver le péché dans les larmes.

FIN DES MÉMOIRES D'UN ANGE.